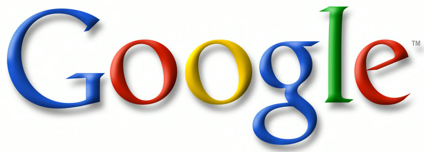



Roger
Senhouse


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES


STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES




STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



LES

FEMMES.

TOME I.



Dans l'été lorsque le Tonnerre
Te menacera de ses feux,
De Rachel la douce prière,
Ira pour toi fléchir les Dieux.

(les Noces de Jacob)

Gravé d'après le dessin de [illegible] par [illegible]

LES

LES FEMMES,

LEUR CONDITION ET LEUR INFLUENCE DANS L'ORDRE SOCIAL

chez différents peuples anciens et modernes.

PAR JOS.-ALEX. DE SÉGUR.

Les Hommes font les lois,
Les Femmes font les mœurs.

Avec six Gravures.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez TREUTTEL et WÜRTZ, quai Voltaire, n.° 2,
et à STRASBOURG, grand'rue, n.° 15.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
AN. XI — 1803.

EXPLICATION DES GRAVURES.

Sujet de la première planche.

(Tome premier, page 41).

Jacob et Rachel ont planté un amandier le jour où Laban promit de les unir.

On les voit, pendant un orage qui enflamme les airs, conjurer le ciel de préserver leur arbre chéri de la foudre qui semble le menacer.

Sujet de la deuxième planche.

(Tome premier, page 104).

Aménophis, jeune Egyptien, a enlevé Mycérine, sa maîtresse, de la grande pyramide où les prêtres la tenaient enfermée.

On voit cet amant infortuné vouloir se précipiter dans le Nil avec Mycérine, plutôt que de tomber dans les mains des prêtres et des soldats qui les poursuivent.

Sujet de la troisième planche.

(Tome premier, page 131).

On voit l'intérieur de l'appartement d'Aspasie. Elle est assise. Derrière sa chaise se tient une jeune grecque nommée *Alpaïs*. Aspasie, pour l'engager à se faire courtisane, lui montre Socrate, Alcibiade et Léosthènes à ses pieds.

Sujet de la quatrième planche.

(Tome premier, page 249).

Le troubadour Isvau amoureux de la jeune Izaure est suspendu dans les airs sur une échelle de corde, pour s'élancer sur les remparts du château du comte Ildebran qui l'attend, le fer à la main, pour l'immoler.

On voit Izaure sur la tour implorant le ciel pour son amant.

Sujet de la cinquième planche.

(Tome deuxième, page 292).

On voit Catherine I.re dans la tente du Czar. Ce prince est abattu, découragé, ne voit nul moyen d'échapper à ses ennemis qui l'entourent. Catherine dicte à un secrétaire un plan de négociation qui rend l'espoir au Czar; et en effet le tira de la position critique où il se trouvait.

Sujet de la sixième planche.

(Tome troisième, page 208).

On aperçoit Florvel endormi à l'entrée d'une grotte. Il a un bras appuyé sur le bon chien qui l'a reçu. Zunilda et Elerz arrivent: ils découvrent Florvel endormi. Le chien veut courir à eux pour les caresser; ils lui font signe de se recoucher dans la crainte qu'il ne réveille Florvel.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIER VOLUME.

NOTES.

DEUXIÈME VOLUME.

NOTES.

TROISIÈME VOLUME.

NOTES.

AVANT-PROPOS.

AVANT-PROPOS.

L'ÉTUDE de l'Homme est, ce me semble, l'étude des deux sexes; l'un ne devrait pas être observé préférablement à l'autre, à moins qu'en leur supposant des passions, des penchants, des habitudes absolument semblables, il ne soit établi qu'en peignant l'un, on a prétendu les peindre tous deux.

Mais il est plus que probable que telle n'a pas été l'intention des philosophes anciens et modernes, à peu d'exceptions près; au contraire, par une singulière partialité, ils ont présenté l'Homme comme l'être par excellence, et n'ont pas daigné s'occuper d'un sexe qu'ils prétendaient lui subordonner. Les poètes, en revanche, ont pour la

plupart consacré leurs veilles à célébrer la beauté des Femmes. Mais, est-ce apprendre à les connaître, que de parler simplement de la grace de leurs formes, et du coloris brillant qui les embellit? Il ne suffit point de les peindre, il faut en écrire l'histoire. C'est la tâche que j'ai entreprise : je me propose de marcher, autant qu'il est possible, entre les détracteurs des Femmes et leurs adorateurs passionnés.

En faisant des recherches sur le sort, les mœurs, l'influence et les passions d'un sexe opprimé, je n'ai pas prétendu voiler ses torts et ses faiblesses; j'ai seulement essayé de développer les vertus et les qualités dont la nature se plut à le combler, plus encore pour notre bonheur que pour le sien. Elle semble avoir

voulu que cette partie de nous-mêmes en fût séparée, afin de s'y réunir avec plus de charmes pour nous, sous le rapport de nos plaisirs, de nos affections et de nos peines.

Les Femmes sont, si j'ose le dire, une seconde ame de notre être, qui, sous une autre enveloppe, correspond intimement à toutes nos pensées qu'elles éveillent, à tous nos desirs qu'*elles* font naître et partagent, à nos faiblesses qu'elles peuvent plaindre, sans en être atteintes. L'Homme est-il malheureux? il demande à son ame une force dont il a besoin pour résister aux souffrances physiques, aux douleurs morales, encore plus difficiles à supporter. Mais, ce secours ne venant que de lui, participe nécessairement de l'abattement qui se com-

munique à tout son être. Appelle-t-il sa seconde ame ? c'est alors qu'il retrouve ces Femmes si dignes d'être adorées, ces Femmes qui, sous des formes enchanteresses, lui apportent un calme inattendu ; lui font sentir, par tous les points de son existence, que, paraissant d'autres que lui, elles sont encore lui. Sans cesse il trouve à ses côtés ces anges de la terre, qui font pressentir la consolation, avant même de l'avoir offerte, qu'on croit d'avance, avant d'être persuadé, et qui semblent un asile contre le malheur.

La force étant de notre côté, les Femmes sont nées esclaves ou soumises. Dépendantes de nos passions, de nos caprices ; attendant les lois que leur dicteront la forme des gouvernements, la religion, la

morale, les préjugés; ici, déifiées; là, compagnes et égales; autre part asservies et méprisées, on les voit garder toujours dans ces différentes situations, leurs qualités distinctives, leur inépuisable patience, leur courage inconcevable. On ne voit point leurs défauts s'augmenter dans le malheur et l'humiliation. Et quelle est celle de nos qualités qu'elles ne possèdent pas ? Une seule, dit Anacréon, leur est refusée : c'est la prudence. Mais, étant presque partout conduites, et ne conduisant jamais que par une usurpation momentanée, elles sont moins appelées à la prévoyance que les Hommes. Leur grande irritabilité les excuse sur ce point. Frappées vivement de ce qui peut allumer leurs passions, elles sont hors d'état de prévoir; toujours prêtes à se li-

vrer au parti que l'instant leur suggère, elles passent assez souvent leur vie à agir et à se repentir. D'ailleurs la prudence étant le fruit de la réflexion aidée de l'expérience, et de l'expérience fortifiée et mûrie par la réflexion, comment pourraient-elles l'acquérir ? La différente manière de penser des écrivains sur leur compte, semble parler en leur faveur. *Sophocle* disait que le silence était leur plus grand ornement ; par un excès opposé, *Platon* veut qu'elles ayent les mêmes occupations que les Hommes. Parmi nos modernes, M. de Condorcet les regarde comme propres aux affaires politiques ; M. de Saint-Lambert les condamne à d'éternelles frivolités. Les exemples que l'on pourrait citer, déposeraient pour et contre cette manière de les juger.

Mais cette même diversité d'opinions ne prouverait-elle pas aussi qu'il est quelque chose de surnaturel dans ce sexe que l'on ne peut expliquer, et qui le rend un sujet d'étonnement et d'observation continuels? La quantité d'ouvrages qu'elles ont inspirés semble appuyer mon avis : et je remarquerai que le nombre de ceux qui ont écrit pour elles est bien supérieur à celui de leurs détracteurs. Leur refusera-t-on, comme Saint-Lambert, le talent des affaires politiques? Combien, en intrigues importantes, en négociations même, n'ont-elles pas montré d'adresse et d'habileté (*)?

(*) Témoin la célèbre négociation *du Pruth*, dirigée par Catherine première, et qui sauva la personne et l'armée du *czar Pierre-le-Grand*.

Combien de traités, d'alliances inespérées, dont les Hommes ont eu tout l'honneur, et dont le mérite appartient aux Femmes ! Combien de grandes actions, de grands partis suggérés et soutenus par elles ! Quel juste enthousiasme n'ont-elles pas su produire, pour porter les héros aux faits brillants qu'elles ne pouvaient exécuter, et dont elles ne se consolaient d'être simplement témoins, que par le droit flatteur de les couronner !

Si les Hommes ont plus de prudence, les Femmes ont moins d'égoïsme. Quel entier oubli d'elles-mêmes dans leurs sentiments ! Le sacrifice est si bien convenu dans leur pensée, qu'excepté sous le rapport de l'amour-propre, elles se comptent toujours pour rien. Enfin,

leur dévouement est tel, qu'elles ont fini par faire croire qu'il était dans la nature ; aussi toutes les lois ont pesé sur elles, tous les sacrifices leur ont été imposés.

Chez aucun des peuples même les plus barbares, on n'a vu les Hommes obligés de se sacrifier sur le tombeau des Femmes, comme les Femmes sur le bucher de leurs époux (*). L'histoire des Hommes ne nous offre aucune victime illustre et volontaire de l'amour, telle que *Didon* et tant d'autres que je pourrais citer. . . . . .

L'excès du sentiment n'appartient essentiellement qu'à ce sexe ; et le degré de sa sensibilité ne peut être

(*) Excepté chez les Natchez, où les Femmes régnoient.

comparé qu'à celui de ses souffrances et de sa résignation.

Toujours portées à plaindre nos malheurs, à partager nos jouissances, à nous offrir tout ce qui dépend d'elles; ne témoignant que la crainte de n'être pas assez riches de ce qui nous manque; si nous les repoussons avec ingratitude, après en avoir reçu tant de soins; elles s'éloignent sans se permettre un murmure, un reproche; elles sont prêtes à revenir encore à notre voix, si de nouveaux malheurs les rappellent..... Voilà presque toutes les Femmes.

Sous ce rapport, comment ne pas les aimer? sous d'autres, comment ne pas les plaindre? Eloignées de la conduite des affaires, appelées à peine à régler les intérêts de leur

propre famille, apportant des biens qu'elles ne régissent pas, nous donnant des enfants qui ne dépendent pas d'elles, tel est leur sort. Ne craignons point de le dire; leur existence représente celle d'une classe conquise, qui ne peut espérer d'améliorer sa situation que par l'adresse qu'elle emploie pour plaire à ses maîtres, pour adoucir l'injustice de leur usurpation et la rigueur de leurs caprices.

Le but de mon ouvrage est de prouver que les deux sexes sont égaux, bien qu'ils diffèrent; que tout est compensé entre eux, et que si l'un des deux semble avoir telles qualités essentielles qui manquent à l'autre, on ne peut refuser à celui-ci des avantages non moins précieux, qui lui sont propres; que là

où manque la force physique, la force d'ame y supplée ; que notre domination sur ce sexe n'est qu'une usurpation perpétuée ; qu'il a saisi habilement toutes les occasions de rétablir, au moins momentanément, la balance entre nous et lui ; .... que, dans ces instants d'égalité passagère, il s'est montré, ainsi que nous, propre à tout ; et que, génie d'invention à part, ses qualités intellectuelles sont égales aux nôtres.

J'ai cherché à établir de plus, les différences qui naissent purement de l'éducation et des habitudes : l'éducation modifie tous les êtres.

Or tout ce que le moral des Femmes peut avoir perdu par une enfance mal dirigée, doit être im-

puté aux Hommes. Ils compriment ou déploient, à leur gré, les facultés des Femmes; et, avec une injustice révoltante, ils partent des obstacles qu'ils ont apportés à leur développement, pour les juger inférieures à eux.

Je combattrai cette prétention par quelques faits historiques. Essayant de retracer la condition des Femmes, dans tous les siécles et chez différents peuples, j'ai dû remonter à l'origine du monde, pour arriver successivement jusqu'à nos jours.

Sans doute ce travail demandait des qualités que je n'ai pas; mais le sujet que je traite est peut-être un droit à l'indulgence que je réclame.

Je plaindrais l'ame froidement calme, qui lirait sans intérêt cet

essai sur l'histoire d'un sexe qui fait la félicité de tous les âges, d'un sexe adoré de la jeunesse, estimé de l'âge mûr, que la vieillesse respecte, chérit, et dont elle attend le charme de ses derniers moments.



LES FEMMES.

ADAM ET EVE.

Compagne de l'Homme et son égale, vivant par lui, pour lui ; associée à son bonheur, à ses plaisirs, à la puissance qu'il exerçait sur ce vaste univers, tel était le sort de la première Femme ; telle fut la place que le Créateur lui assigna près de son époux ; tels furent les rapports nombreux et touchants qui s'établirent entre les deux sexes. Ces rapports ne firent qu'un être de deux êtres, ne permirent deux pensées que pour avoir une seule volonté, ou quelquefois deux volontés, pour en faire tour-à-tour entre eux un sacrifice, un échange mutuel, d'où naissait ce bonheur inexprimable, que les Hommes ne peuvent peindre, parce

que *Dieu* seul a pu le concevoir (*). En effet, cette douce intimité, cette tendre union des ames ne pouvait pas exister, sans une balance égale de droits et de puissance; ainsi que dans les ressorts immenses de l'univers, tout est en harmonie, tout se correspond, tout s'entend, tout s'unit, sans qu'aucune des parties paraisse commander aux autres; de même, ces deux premiers êtres, pour qui tant de merveilles semblaient créées, vivaient, aimaient, jouissaient des biens les plus doux, adoraient ensemble le Créateur, sans que l'un des deux pût avoir l'idée de la moindre domination sur l'autre. On peut même admirer la sagesse profonde des décrets éternels, dans la juste distribution des dons de la nature entre l'Homme et la Femme; l'un a le pouvoir de la force,

---

(*) ..... *Vix liceat verbis attingere fatum,*
Mentis opus divinæ. PROSPER.

l'autre a celui de la grace, de la beauté. Tant qu'ils furent innocents, ils eurent en eux la même faculté pour sentir le bonheur. Quand ils devinrent à plaindre par leur rébellion, ils eurent un même pouvoir pour lutter contre le malheur; l'un par un courage peut-être plus énergique, l'autre par le don précieux de cette patience inaltérable, qui semblerait devoir fatiguer plutôt l'infortune que l'ame qu'elle veut accabler. Enfin, le premier crime fut commis; et, suivant les paroles de l'Ecriture, *Dieu* dit à la Femme :

« Vous étiez compagne de l'Homme,
« vous serez dépendante, non pas seu-
« lement de la volonté de votre époux,
« mais aussi de ses passions et de ses
« caprices. Il exercera sur vous la supé-
« riorité naturelle de son sexe, et une
« domination continuelle. »

De ce moment, l'acte de société de

l'Homme et de la Femme fut tout à l'avantage du premier. L'un opprima avec hauteur, l'autre souffrit avec résignation; et depuis le siécle des Patriarches jusqu'à nos jours, les Femmes ne furent que de brillants esclaves, qui, semblables à des victimes couronnées de fleurs, annoncent, par ces bandelettes et ces guirlandes, le sacrifice auquel les destinent ceux-mêmes qui doivent les admirer, les vénérer et les défendre.



LES PATRIARCHES.

Les Patriarches ne vivant que sous des tentes, ayant pour richesse des troupeaux, pour occupation la culture de leurs terres, rapportaient tout à cette vie simple, à cette paisible existence. Multiplier leurs troupeaux, féconder de plus en plus la terre, tels étaient leurs seuls desirs, leur unique ambition.

Cependant une inquiétude secrète semblait les porter à augmenter le nombre de leurs esclaves, à étendre leurs familles, à produire et reproduire sans cesse tous les moyens que nécessitaient leurs travaux.

De-là vint le malheur des Femmes; delà, l'usage de la polygamie chez les Patriarches; l'établissement du divorce, pour obvier à la stérilité; des concubines, pour accroître la population; enfin, l'asservis-

sement d'un sexe qui devait espérer un sort plus heureux, avec une race d'Hommes vertueux, doux et sensibles. La simplicité de leurs mœurs ne devait-elle pas leur faire regarder les Femmes comme leurs compagnes et leurs égales? Si près de l'exemple que l'Eternel leur donna, dans la condition des deux premiers êtres, devaient ils s'en écarter si promptement? Mais il semblait que le sort des Femmes fût arrêté; laborieuses par instinct, elles le devinrent par devoir, et furent condamnées à tous les détails de la domesticité.

Les mariages mêmes prouvaient déja combien on avait avili ce sexe faible et sans défense. Cette union n'était alors accompagnée d'aucune cérémonie religieuse; elle se formait dans l'intérieur des familles, et n'était purement qu'un acte civil. Lorsque l'on pense que la virginité ne semblait pas même une vertu;

que la fécondité seule était envisagée comme la qualité la plus précieuse, et la stérilité comme la plus grande imperfection; que les épouses légitimes n'avaient d'autre avantage sur les concubines, que la dignité qui rendait leurs enfants héritiers; que la pluralité des Femmes et le concubinage ne furent jamais regardés comme un libertinage chez les Patriarches, mais comme un moyen plus sûr de veiller à la population, on est fort tenté de comparer la société des premiers bergers à celle des troupeaux qu'ils conduisaient. Au reste, ces mœurs grossières étaient faites pour humilier autant les Hommes qui faisaient de pareilles lois, que les Femmes forcées par leur faiblesse à s'y soumettre. Il faut se rappeler le mariage de *Ruth* avec *Booz*, pour avoir une idée juste de la condition des Femmes dans ce temps.

Booz, à sa première entrevue, permet

d'un coup-d'œil à sa Femme de s'approcher de lui : elle arrive en esclave, se prosterne à ses pieds, et ne se relève que pour aller puiser de l'eau à la citerne. Il est bon d'observer que ces citernes étaient tellement profondes, qu'en tirer un vase plein d'eau devenait le travail le plus pénible, même pour un esclave.

Enfin, *Ruth* arrive à la citerne, le bras passé dans l'anse de sa cruche. Par hasard en ce moment, un des esclaves de *Booz* puisait de l'eau pour son maître. Aussitôt qu'il aperçoit sa nouvelle maîtresse, il quitte son travail, s'assied, les bras croisés, et lui laisse une peine à laquelle son état de Femme la condamnait, de préférence même à un esclave.

On peut reconnaître l'esprit des Patriarches, dans l'éducation qu'ils donnaient aux Femmes.

Il paraît qu'elle se bornait à leur faire apprendre à filer des étoffes de laine, à

coudre les peaux des brebis, à les préparer pour en faire des tuniques destinées à leurs époux.

Aucune trace ne nous indique quels furent les premiers progrès de l'instruction des Femmes. Quant aux Hommes, devenus trop nombreux pour qu'ils pussent se nourrir tous de la pêche et de la chasse, ils imaginèrent de multiplier les animaux; et ce fût là, sans doute, l'origine de la vie pastorale. La culture des terres leur offrit une ressource assurée : il fallait des instrumens aratoires. *Tubalcain* imagina, le premier, de travailler le fer, le cuivre; les outils furent d'abord grossiers : ils se perfectionnèrent. Les métiers et les arts furent créés insensiblement.

Mais, pendant que les Hommes exerçaient leur industrie naissante, on voyait les Femmes, toujours condamnées à l'esclavage, laisser captiver même leurs facultés, leur imagination, et languir dans

cette nuit d'ignorance, d'où les Hommes cherchaient à sortir, en forçant leurs compagnes d'y rester.

Alors toutes les institutions retraçaient aux Femmes, d'une manière humiliante, le sort malheureux qu'on leur destinait dans l'ordre social. L'amour même, à peine connu, se réduisait à l'attrait de la simple nature. Un sentiment de préférence, ce doux mouvement de l'ame, qui vient modérer et diriger le tumulte des sens, était ignoré. Toujours retenu par l'esprit qui avait dicté les lois, celui qui ressentait quelque penchant particulier, devait l'étouffer, s'il s'opposait au grand principe reçu, au but important de la population.

J'ai déja dit que la fécondité était alors la qualité la plus desirable, la plus recherchée parmi les Femmes. La stérilité devenait un opprobre, une marque notoire de la malédiction de Dieu; celle qui

éprouvait ce malheur, se soumettait à toutes *les* humiliations, sans oser murmurer.

Cependant les Patriarches, placés en quelque sorte entre l'état de barbarie et la civilisation, non-seulement traitaient les Femmes sans rigueur, par le besoin qu'ils en avaient, mais conservaient même, devant elles, une sorte de modestie et de pudeur de langage.

Il est à remarquer que cette déférence, ces *égards* pour les Femmes, sont toujours la suite et la preuve certaine qu'un peuple marche à la civilisation. Chez les barbares, les Femmes ne sont rien; les mœurs de ces peuples s'adoucissent-elles, on compte les Femmes pour quelque chose; enfin, se corrompent-elles, les Femmes sont tout.

Leur sort est une boussole sûre pour le premier regard d'un étranger qui arrive dans un pays inconnu. Par le principe

contraire, on peut dire que, grace aux écarts de la révolution, longtemps notre peu de galanterie, de politesse même, avec les Femmes, semblait nous menacer de retourner vers un siécle de barbarie.

Si les Patriarches s'occupaient peu de plaire à leurs épouses, ils s'embarrassaient encore moins de leurs plaisirs. Chez eux, les occupations des Femmes consistaient à assaisonner les viandes, à pétrir le pain, à préparer le tissu dont ils faisaient leurs tentes; et leurs délassements se bornaient à respirer la fraîcheur du soir, à l'ombre d'une vigne ou d'un figuier, à chanter des cantiques en l'honneur de l'Eternel.

Quelquefois la danse leur était permise dans les fêtes, surtout à celle de la tonte des brebis, qu'ils célébraient avec solennité. Les Hommes et les Femmes se rassemblaient alors pour danser ensemble;

mais ces divertissements étaient très-rares ; et si les mœurs des Femmes étaient pures, assurément elles n'en retiraient pas la considération, seule récompense digne d'une bonne conduite. Tout attestait le peu de cas que les Hommes faisaient d'elles ; 1.° la faculté de les répudier sans donner aucune raison ; 2.° la cérémonie par laquelle une Femme qui accouchait d'une fille était déclarée impure pendant soixante-six jours, tandis qu'il ne lui fallait que la moitié de ce temps, si elle accouchait d'un mâle. Enfin chaque époque de leur vie leur rappelait le malheur de leur situation. Mais, malgré cet état de nullité, quelques-unes d'elles parvinrent, par la force de leur caractère, à se faire considérer, et même obtinrent de l'autorité. Ce sexe, toujours adroit, et propre à se plier à toutes les circonstances pour se livrer à son pen-

chant naturel de domination, sut profiter de l'idée, assez généralement répandue en ce temps, que les Femmes étaient d'une essence propre à la communication avec la Divinité. Les Israélites, naturellement religieux, n'étant distraits de leur culte par aucun de ces plaisirs inconnus dans la simplicité de leurs mœurs, aimaient, dans les moments de leur repos, à élever leur ame vers le ciel. — Les cantiques sacrés leur causaient une espèce d'enthousiasme, de saint délire, surtout quand ils étaient chantés par leurs Femmes. Ils prenaient, dans ces moments, l'égarement secret de leurs sens, pour un pouvoir divin de ce sexe qui, trop adroit pour ne pas accréditer cette erreur, osa mêler quelques prophéties à ses prières. Adorant cette douce illusion, les hommes s'y livrèrent. Plusieurs Femmes se firent prophétesses, et c'est

par ce moyen que *Débora* fut élevée à la dignité de juge d'Israël (*).

En se reportant aux premiers temps du monde, il semble que l'on prenait une Femme pour épouse, sans faire aucune espèce de convention avec elle. Ce fut à peu près au temps d'Abraham que l'usage changea, et qu'on acheta les Femmes. Ainsi les premiers Hommes eurent des idées si grossières de l'union des deux sexes, que d'abord ils vécurent avec leurs compagnes comme les animaux qu'ils conduisaient, et que, devenus plus policés, ils ne firent plus que des esclaves de cette seconde partie d'eux-mêmes. Longtemps après les Patriarches, les Juifs retinrent

(*) *Débora*, femme de *Lapidoth*, ordonna, de la part de *Dieu*, à *Barach*, fils d'*Abinam*, de marcher contre *Sizara*, général des troupes de *Jabia*. *Barach* ayant refusé, à moins que la prophétesse *Débora* ne le suivît; elle y consentit, marcha, défit les ennemis, et célébra sa victoire par un fameux cantique.

de leurs ancêtres ce même desir de population; et, pénétrés du commandement *croissez et multipliez*, ils faisaient du mariage un devoir indispensable, attribuant la mauvaise conduite des filles aux célibataires.

On trouve cette question dans le Talmud : « quel est le père qui prostitue sa fille, si ce n'est celui qui tarde trop à la marier ou qui l'unit à un vieillard ? »

Je n'ai pu donner dans ce chapitre qu'une idée très-imparfaite des mœurs simples des Patriarches. Peut-être les *Noces de Jacob* donneront-elles à mes lecteurs une connaissance plus exacte des usages de nos premiers pasteurs.

LES NOCES DE JACOB.

JACOB était assis près de la fontaine où la fille de Laban, la douce Rachel, s'offrit à ses yeux pour la première fois. Sept années s'étaient écoulées : un jour encore, et il était son époux. Ses troupeaux erraient çà et là, sur le penchant de la montagne ombragée de térébinthes, dans les prairies couvertes des fleurs du printemps, ou sur les bords dangereux du torrent. Il ne songeait pas à ses troupeaux; il regardait les tours de Laban, et le chemin par lequel sa bien-aimée allait arriver. Au moment où les génisses cherchent, en mugissant, une place pour se coucher, elle devait venir les soulager du poids de leur lait, destiné au grand festin du jour suivant. Pour calmer sa tendre inquiétude, Jacob chantait ainsi.

ROMANCE.

PAREILLE aux amandiers fleuris,
Elle brille dès l'aurore;
Aussi douce que ses brebis,
Elle est plus fidelle encore.
Le lait a moins de blancheur,
La gazelle est moins légère;
De nos prés elle est la fleur;
C'est ainsi qu'elle sait plaire.



LA rose et ses boutons naissants
Plaisent moins que sa présence:
Le souvenir de ses accents
Parle encore en son absence.
De nos champs aimés des cieux
Elle effleure la surface.
Mon cœur, bien plus que mes yeux,
M'aide à deviner sa trace.



SA voix a l'aimable douceur
De la colombe plaintive:
Rachel a toute sa candeur,
Et, comme elle, elle est craintive.
On croit voir un jour serein
Dans tes yeux, ma bien-aimée:
Comme la fleur du matin,
Ton haleine est embaumée.

Comme le pasteur soupirait d'impatience, il entendit marcher près de lui. Il se retourne, et voit un homme tout baigné de sueur, et les pieds couverts de poussière : il croit reconnaître, il a reconnu les traits du voyageur. Eh quoi! c'est vous, fils d'Eliéser, vous qui prîtes soin de mon enfance! Isaac et ma bonne mère, le ciel me les a-t-il conservés? — Ils vivent pleins de jours, et sans autre souci que de savoir si vous-même êtes resté sur la terre, et quel est votre sort. Ils m'ont envoyé vers vous, comme autrefois Abraham envoya mon père. — N'ont-ils donc rien appris de moi par les marchands de Babylone, qui passèrent ici l'année de ce grand orage? — Ils ont entendu ces hommes, et ils ont béni mille fois le nom du Seigneur. — Asseyez-vous sur le bord de la fontaine, reprend Jacob; et puis appelant un pasteur qui se tenait éloigné d'un

trait d'arc, il lui ordonne de laver les pieds de l'étranger. — Qu'il fasse comme vous avez dit ; mais vous, ô mon fils, racontez-moi ce qui vous est arrivé depuis notre séparation ! Les marchands nous ont dit qu'ils vous avaient vu plein de force et de beauté ; mais ils n'ont pu nous rien apprendre sur le reste. L'or qu'ils allaient chercher remplissait leur esprit. — Jacob lui répondit, en regardant couler les eaux de la fontaine : — Je puis vous satisfaire sans peine ; je me rappelle ma vie passée, comme l'œil parcourt un ciel sans nuage, éclairé par un beau soleil.

Vous n'avez pas oublié le moment où je quittai notre demeure par le conseil de ma mère, qui craignait pour moi le ressentiment de mon frère Esaü (*). Pendant vingt jours, je marchai vers l'orient ; et le soir du vingt-unième, je

(*) Ou Edom.

m'arrêtai sur le bord de cette fontaine. Deux troupeaux nombreux étaient couchés à l'entour, et les brebis semblaient consumées de soif; car la fontaine était, comme à présent, fermée d'une grande pierre. — Je dis aux bergers : — D'où êtes-vous, més frères ? — De Charrée, me répondirent-ils. — Et les interrogeant de nouveau. — Le fils de Nachor, Laban, est-il connu de vous ? — Oui, nous le connaissons. — Le Seigneur lui conserve-t-il la santé? — Comme à vous, jeune étranger;... mais voici venir avec son troupeau sa fille Rachel, qui vous le dira mieux que nous. — Comme ils parlaient, je levai la pierre (car l'usage est ici de n'ouvrir pas les citernes avant que les troupeaux soient réunis). — Tandis que Rachel s'avançait à l'ombre de ces térébinthes, j'admirais son air simple, et bien différent du maintien hardi de ces filles de

Heth, que ma mère a prises en si grande haine. Mais quand elle vint à s'approcher de moi, que je distinguai ses traits, que je la vis dans tout l'éclat de sa beauté, je sentis un plaisir mêlé de trouble; mon cœur s'épanouissait, et je ne pouvais lever les yeux; une douce chaleur se glissait dans mes veines, et tout mon corps frémissait. En vain ma bouche cherchait quelques mots : ma mère et ses esclaves étaient les seules Femmes à qui j'eusse jamais parlé. Je restai comme un Homme aveugle dès sa naissance, et dont la main du Seigneur ouvrirait tout à-coup les yeux.

Comme elle me regardait avec étonnement, j'abreuvai son troupeau, écartant les autres chameaux pour faire place aux siens. — Etranger, me dit-elle, je vous remercie; le Seigneur soit avec vous. — Je ne suis point étranger, lui répondis-je, en élevant la voix avec lar-

mes, vous êtes la fille de mon frère (*): je suis Jacob, fils d'Isaac, et je viens chercher une épouse dans votre famille, comme a fait mon père. — En disant ces mots, je tenais ses genoux embrassés. — Je suis bien aise que vous soyez mon parent, me dit-elle. — Et sans attendre davantage, elle courut avertir son père; bientôt elle revint avec lui; tous deux étaient hors d'haleine. — Le fils de Nachor m'embrasse, me jure qu'il croit revoir sa sœur, me donne les noms les plus chers; et passant ses bras autour de mon corps, il me conduit en sa maison.

Laban est père de deux filles; mais je ne voyais que Rachel. Ils me firent des questions sans nombre; ils voulurent savoir si ma mère parlait souvent de sa famille et de son pays; si mon père avait

(*) Chez les Hébreux, c'est ainsi que l'on appelait son oncle.

partagé sa couche avec d'autres Femmes; combien ils avaient de troupeaux et d'esclaves; si les pâturages étaient aussi gras que ceux de la Mésopotamie. Mais quand ils vinrent à parler de mon frère, mon cœur se serra, je ne pus répondre; je pensai, (et dans quel moment n'y pensai-je pas!) que j'avais emporté sa haine, et que c'était à ce prix que j'avais obtenu la bénédiction de mon père.—

Ici Jacob s'arrêta quelques moments, et ses yeux laissèrent échapper des pleurs.

—Je résolus, reprit-il, de mériter, par mes services, l'affection de *Laban;* je lui demandai la garde de ses troupeaux; j'espérais les garder avec Rachel, ou du moins, la soulager dans ses travaux. (Comme elle était la plus jeune, c'était toujours à elle d'aller aux champs.) Le Seigneur regarda la maison de mon frère: en peu de temps ses troupeaux furent plus gras et plus nombreux. Au

lieu de les ramener *tous* les soirs, comme Rachel était obligée de le faire, j'allais sur des montagnes sauvages, peu fréquentées des autres bergers, et j'y restais plusieurs jours, sans autre toit que le ciel, et sans autre compagnie que mes génisses, les échos du rocher, et mon amour qui soutenait ma force, et me tenait lieu de tout. Les jours que je venais passer à la maison, étaient pour la *famille des jours de fête*. Chaque fois, je rapportais aux deux sœurs des corbeilles tressées avec des joncs, et remplies de fleurs ou de fruits qui ne se trouvent que sur la montagne; je leur portais aussi des nids de jeunes oiseaux prêts à voler. Une autre fois, c'était un faon de biche, ou quelques pierres précieuses, avec des morceaux de cristal; tout cela pour les deux sœurs; mais je composais des chansons qui n'étaient que pour Rachel. Un jour, je remarquai que Lia

sa sœur pleurait en les écoutant, et je ne chantai plus en sa présence. Du plus loin que l'on entendait la voix des troupeaux et la petite cloche suspendue au col des beliers, Rachel accourait à ma rencontre, et chaque fois elle me disait, en m'embrassant, — ô mon frère, vous êtes demeuré bien longtemps! —

Comme l'été s'avançait, Laban me dit: — Vous êtes ma chair et mon sang, faut-il pour cela que vous me serviez sans récompense? — Je lui répondis: — eh bien! je vous servirai pendant sept ans pour Rachel, votre seconde fille. Rachel est plus gracieuse qu'un amandier fleuri, plus douce que le lait de vos génisses. Quand elle vient au-devant des troupeaux, elle est aussi légère qu'une gazelle. Oui, je vous servirai sept ans pour l'obtenir. — J'aime mieux vous la donner qu'à un autre, me dit Laban, demeurez donc parmi nous. Rachel et moi, nous plan-

tâmes, au bord de la fontaine, cet amandier que vous voyez, et nous dîmes : — quand cet arbre aura fleuri pour la sixième fois, les sept années seront écoulées. Sept années sont bien longues ; mais nous nous verrons chaque jour; et là, nous chantâmes ensemble, sous l'amandier chéri, cette chanson.

ROMANCE DE L'AMANDIER.

O toi qui sept fois dois renaître
Avant que nos nœuds soient formés!
Arbre chéri, pour toi peut-être
Souvent nous serons alarmés !
A l'aspect du moindre nuage,
Nous tremblerons pour ton destin ;
Nous croirons voir naître un orage
Même au milieu d'un jour serein.



SUR tes branches faibles encore,
Si la neige tombe à grands flots ;
De ce poids j'irai, dès l'aurore,
Soulager tes jeunes rameaux.
Dans l'été, lorsque le tonnerre
Te menacera de ses feux,
De Rachel la douce prière
Ira, pour toi, fléchir les dieux.

SYMBOLE de douce alégresse,
Ah ! que ton feuillage amoureux
S'augmente ainsi que ma tendresse,
Et m'annonce des jours heureux !
O ! ciel, rafraîchis sa verdure,
Printemps, renouvelle sa fleur :
Tous deux, redoublez sa parure
Pour le moment de mon bonheur !

Les nuits commençant à devenir fraîches, *Laban* voulut que je revinsse tous les soirs en sa demeure. Nous entourâmes d'une haie vive le jeune amandier; nos mains l'arrosaient lorsque la terre était aride, et à l'entour plaçaient des nattes liées à des pieux, pour le défendre de l'haleine brûlante des vents du midi, ou du souffle orageux de l'aquilon. — Arbre chéri, disions-nous, étends tes rameaux; hâte-toi, ton ombre fraternelle couvrira nos amours. —

Fils d'Isaac, interrompt alors une voix, il n'est pas bien de raconter ainsi nos secrets. — Jacob se retourne; il voit Rachel à

demi-cachée par la tige d'un saule. — De l'extrémité du vallon, elle avait aperçu l'étranger : et soit par une certaine honte de venir trouver ainsi celui qu'elle n'appelait pas encore son époux, soit par une ruse non moins innocente, elle avait pris un détour sous les arbres, pour s'approcher de la fontaine.

Cependant au bord du ruisseau qui s'en échappait, et qui coulait dans la prairie, vers les murs de la maison, Lia répandait des larmes amères. Toutes les fois qu'elle voyait l'heureuse Rachel se rendre auprès de Jacob, c'est là qu'elle venait cacher sa douleur, et lui donner un libre cours. Depuis que le jour des noces était fixé, elle ne mangeait plus ; et toutes les heures de la nuit se passaient sans que le sommeil vînt apporter quelque relâche à sa peine ! Pâle, maigre, une langueur brûlante avait presqu'effacé sa beauté ; elle était comme

l'olivier qui laisse tomber sa fleur, ou comme la jeune plante qui jaunit et se fane, tandis qu'un insecte souterrain ronge ses tendres racines..... Ce que voyant son père, il la suivit en secret ce jour-là, et s'étant arrêté près d'elle, il entendit ces mots, qu'elle chantait d'une voix plaintive.

ROMANCE DE LIA.

Ce n'est plus vous qui causez mes alarmes,
Brebis, errez dans ces bois,
Vous n'entendrez plus ma voix
Qu'avec mes sanglots et mes larmes.

Génisse blanche, et de moi si chérie,
Mes mains pressaient votre lait;
Il n'a plus pour moi d'attrait,
Qu'il se perde dans la prairie.

Sais-tu, Jacob, que mon cœur plein d'envie
Gémit du sort de ma sœur!
Cette nuit fait son bonheur,
Cette nuit finira ma vie.

Puis cessant de chanter, elle continuait ainsi à se plaindre.......

—Pourquoi la lumière a-t-elle *été* donnée aux malheureux, et la vie à ceux dont le cœur est noyé d'amertume? qui attendent la mort, et la mort ne vient pas, et qui, la cherchant, semblent fouiller une terre où seraient enfouis des trésors? Les maux que je redoutais tombent sur moi. O Seigneur! je tourne vers vous mon visage, et j'arrête mes yeux sur vous! *Otez de mon cœur l'amour qui me consume, ou retirez-moi de dessus la terre!* Aurais-je la force de voir ma sœur, conduite par la main de mon père, dans la chambre de Jaçob!... Et pourtant, c'est demain!.. —Elle ne put en dire davantage. Laban s'approchait; elle l'entend, pousse un cri, se lève, et va cacher dans le sein paternel son visage baigné de pleurs. —Ma chère fille, lui dit le fils de Nachor, toi que j'ai reçue

dans mes bras la première, pourquoi ne parlais-tu pas? Pourquoi ne frappais-tu pas au cœur de ton père? —Eh! que puis-je contre ma sœur? Ma sœur est aimée de Jacob; mais je ne la hais point.—Laban s'écria, en la pressant contre son sein: —Non, je ne laisserai pas périr ma chair! Quelle promesse est plus forte que le cri de mes entrailles? —Et, sans répliquer davantage, il la mène à la maison. Une lueur d'espoir brille dans les traits de sa fille, comme on voit, sur le midi d'un jour nébuleux, apparaître le soleil pâle et sans rayons.

L'arrivée de Damas, fils d'Éliéser, semblait causer quelque embarras à Laban. Le repas du soir fut triste, et les convives se parlaient peu. Mais Jacob et Rachel ne voyaient ni la tristesse de Laban, ni l'air pensif de Damas, ni la jalousie de Lia. Assis près l'un de l'autre, ils s'entendaient d'un mot, d'un regard;

et ce mot, ce regard allaient porter dans leur ame l'heureuse assurance d'être aimé. Ils étaient pleins de leur bonheur, et puis rougissaient de leur trouble. Mais chacun de leurs regards était une flèche empoisonnée qui déchirait le cœur de Lia. Elle aurait voulu fuir. Défaillante, elle demeurait attachée à son siége, comme un mourant à son lit de mort. Laban avait les yeux fixés sur elle, et gémissait dans son cœur.

Le lendemain, qui était le dernier jour de la septième année, les rois et les princes voisins, montés sur des chameaux couverts de tapis magnifiques, arrivèrent, avec leur suite, en la demeure de Laban. Les serviteurs avaient tué pour leur repas huit veaux nourris de lait, un bœuf chargé de graisse, vingt agneaux et autant de chevreaux. Rachel et sa sœur s'occupaient depuis le matin d'apprêter les différents mets, et d'arranger les fruits

dans les corbeilles. La prairie était couverte de brasiers où l'on faisait cuire des pains de farine d'orge séchée au soleil. L'hydromel ni les meilleurs vins de l'Apamée et de la Syrie Sobal, ne manquèrent pas au festin. Tous les convives étaient couronnés de fleurs ; et sur le soir, les jeunes hommes conduisaient des danses au son des flûtes et des tambours.

Le fils de Bathuel (*) voyait toutes ces choses dans sa maison, et demeurait triste et pensif. Quand chacun se fut retiré sous les tentes dressées dans la campagne (car sa maison n'était pas assez grande pour loger un si grand nombre d'hôtes), il se rendit, selon la coutume, à la chambre de ses filles. Lia détachait déja les bandelettes qui retenaient sa longue chevelure. Rachel conservait toute sa parure ; elle avait parfumé ses che-

(*) Laban.

yeux avec du nard et du cinnamome; ses mains exhalaient la myrrhe. La tête et les yeux baissés, immobile, elle était assise près de la couche fraternelle; mais son sein était vivement agité; l'amour, la pudeur, et je ne sais quel fâcheux pressentiment, lui faisaient pousser de profonds soupirs. — Lia, ma fille aînée, dit Laban, suivez-moi dans la chambre de votre époux. — Se peut-il? Que dites-vous?.. —Les deux sœurs restaient frappées d'étonnement. — Mais mon père, dit Rachel (aussitôt qu'elle se sentit la force de modérer sa plainte); c'est moi que vous avez promise à Jacob. — Il est vrai, répond Laban; j'ai fait ainsi, et j'ai mal fait. Ne savez-vous pas que la fille aînée doit être mariée la première; que c'est la coutume, la loi du pays? Le caprice d'un jeune homme a-t-il pu me décider à l'enfreindre? Qui voudrait prendre Lia pour épouse, après un tel affront?

Au lieu que vous, Rachel, car vous ne m'êtes pas moins chère, je vous marierai bientôt à quelque puissant prince. — O mon père, dit-elle, en cachant son visage dans ses mains, vous m'avez donc trompée? — Ma fille Rachel, reprit Laban, d'une voix plus forte, jamais, jusqu'à ce moment, vous ne m'avez offensé; mais si vous sortez d'ici avant l'heure du premier repas, ma malédiction tombera sur votre tête. A ces mots, il saisit la main de sa fille aînée, l'entraîne, et la conduit à la couche de Jacob.

Il n'y avait pas là de flambeaux allumés, soit que l'usage alors le voulût ainsi, pour rassurer la pudeur de la nouvelle épouse, soit que Laban l'eût ordonné. Le père de Rachel dit, en élevant la voix : — fils d'Abraham, recevez de mes mains votre épouse; son père, en vous confiant ses droits, vous charge de tous ses devoirs; vous êtes le chêne

de Basan; elle est la vigne amoureuse qui s'élève avec lui dans les airs, s'appuie sur ses rameaux, et mêle ses doux fruits à son feuillage; aimez, protégez votre compagne; et vous, ma fille, soyez soumise à votre seigneur! Dieu du ciel, bénis et féconde leur alliance!..—A l'instant, il laisse l'épouse tremblante dans les bras de l'époux abusé....

Cependant Rachel éperdue de douleur, de jalousie, d'indignation, s'écriait:—O perfidie! ô crime d'une sœur, d'un père, d'un époux peut-être; mon père et Jacob ont faussé leur foi!... Lui qui me jurait un amour si fidelle, en ce jour, à l'instant même!... Non, il ne saurait être coupable; il est victime, ainsi que moi, de la plus lâche trahison. Quel prix de tant d'amour et de constance! Après sept années de travaux, de soins et de respects... ma main était sa récompense!... Mais au moment où je

parle, ma rivale odieuse reçoit ses embrassements qui m'étaient dus!... Insupportable pensée! Ah! quand le jour viendra lui découvrir tes traits et ta perfidie, puisse-t-il te maudire mille fois, te chasser de sa couche, te faire expier, à force de mépris, le bonheur que tu me dérobes! Pourra-t-il te haïr assez, et sa haine me rendra-t-elle.... — A ces mots, le désespoir ferme le passage à sa voix; ses yeux troublés ne voient plus la faible clarté de la lampe; ses pas s'égarent; elle chancelle, et tombe avec bruit sur le plancher. Tandis que, trompé par les ténèbres, Jacob est au comble de l'ivresse, hélas! sa bien-aimée, sa tendre Rachel, étouffée de sanglots, se débat comme la colombe frappée du caillou de la fronde!

Vers la fin de la nuit, le sommeil ferma les yeux de Jacob, et il eut une vision. Une voix imposante lui criait :

— O fils d'Isaac, le bonheur dont tu t'enivres n'est qu'un vain songe ; ne crois pas à ton bonheur, ne crois pas à ta vie, tant que ton frère Edom ne sera point apaisé ! Ne lui as-tu pas dérobé la bénédiction de son père ? T'en souviens-tu ? Eh bien ! c'est ainsi que sera trompé Jacob ! Souvent l'injustice des hommes accomplit ma justice. —

Quand Lia fut revenue du désordre où l'avaient *jetée* tant de félicités inattendues, son cœur se remplit de repentir et de terreur. Elle sortit de la couche de son époux, et, prosternée sur les nattes, elle demeura en prière jusqu'à l'aube du matin. — O mon Dieu ! disait-elle, comment me pardonnerez-vous une si grande faute !... Comment ai-je pu la commettre ! Malheureuse ! je serai toujours un objet de haine pour mon mari. — Comme elle sanglotait, Jacob vint à se réveiller. O ma bien-aimée ! s'écria-t-il,

où es-tu? Viens, ma colombe, viens dissiper les alarmes d'un songe menaçant! Le croiras-tu, ma douce Rachel? A tes côtés, et lorsque mon cœur palpitait encore pour toi, j'ai songé que tu m'étais enlevée, toi le charme, le soutien, le souffle de ma vie! Quoi! tu ne réponds rien! — En achevant ces mots, il sortit de sa couche. — La fille de Laban, toujours prosternée, embrasse ses genoux, et les baigne de larmes brûlantes. Le jour était faible encore, et Lia ne relevait pas son front; mais Jacob distingua ses cheveux noirs qui tombaient en désordre; et Rachel avait les cheveux blonds!... Il saisit tout à coup le bras de l'infortunée, la relève rudement, recule indigné.. — Que vois-je, s'écria-t-il! Malheur à toi, si tu es celle qui vient de m'enchaîner à son sort; tes jours seront remplis de larmes, ils seront aussi amers que les miens! Fuis, laisse-moi, tu me fais horreur.

— Ecrasez-moi de votre colère, lui dit son épouse tremblante! je l'ai mérité. O mon Seigneur! un instant m'a perdue : vous l'avez vu, je périssais, mais je périssais innocente; mon père m'a traînée jusque dans vos bras! Grand Dieu, qui vois mon cœur! non, tu n'as pas donné à la fille de l'homme la force qu'il m'eût fallu dans cet instant! Depuis *sept* années, je t'aime, et je me tais, et je te vois en aimer une autre. Je ne croyais pas que mon malheur pût être plus grand; je n'avais pas senti le remords; je n'avais pas éprouvé ta haine. Par pitié, par justice, frappe! Délivre-moi du jour, délivre-toi de ma présence, frappe! Je ne puis cesser de t'aimer. — Jacob se repentait de sa dureté. — Le Seigneur ne m'a pas fait un cœur d'airain, dit-il d'une voix émue! Releve-toi, je fuirai, je retournerai au pays de mes pères. Hélas! quel trouble je laisse ici! et quel trouble j'em-

porte en mon sein ! — Il fut aussitôt trouver Damas ; il déposa ses peines dans le sein de ce vieux serviteur, et tous deux marchaient droit à Laban, comme celui ci venait au-devant d'eux. —Homme sans foi, lui cria Jacob, de quel front osez-vous m'aborder? Vous étiez pauvre quand je vins ici ; aujourd'hui vous êtes riche, et vous l'êtes par mes soins. Vos brebis et vos chèvres n'ont pas été stériles ; mes mains n'ont pas apprêté pour moi un seul agneau ; je ne vous ai rien montré de ce que les bêtes féroces avaient égorgé ; toute la perte était pour moi. Exposé sans cesse aux ardeurs du soleil, à la fraîcheur des nuits, j'ai veillé sur votre bien comme s'il m'eût appartenu ; j'ai plus travaillé, pendant sept années, que tous vos serviteurs ensemble. Quel prix vous ai-je demandé? Votre seconde fille sans dot (Je n'avais pas besoin de vos richesses, l'héritage de mon père Isaac

suffit à mes desirs); mais ce prix était inestimable à mes yeux, et vous me l'avez dérobé, et vous avez cru que je le souffrirais? — Mon fils, interrompt Laban, vous avez tort de me parler d'un ton si rude. — Le tort est dans l'offense, et non dans la plainte. — Ecoutez-moi: la coutume de notre pays est de marier sa fille aînée la première. Lia vous aimait, je l'ai prise en pitié: gardez-la pour votre seule femme pendant sept jours encore, afin qu'elle vous donne des enfants, et soit honorée de vous comme leur mère; et puis je vous donnerai Rachel. Il est vrai, mon cher fils, que je vous ai trompé; mais j'aime également mes deux filles, et je prends le Seigneur à témoin que s'il m'eût inspiré un meilleur conseil dans l'embarras où je me suis vu, je l'aurais suivi sans hésiter. —

De même qu'une eau bouillonnante s'abaisse, quand on y verse une eau tempé-

rée ; la colère de Jacob se calmait à mesure que Laban faisait entendre sa justification. Il accepte ses offres ; il court, plein de joie, tout apprendre à Rachel, abymée dans sa douleur. Elle pousse un grand cri en apercevant Jacob. Malgré cet heureux changement, elle conservait un air de tristesse ; elle souffrait de partager, avec sa sœur, un époux qu'elle aimait si vivement, dont elle était seule aimée, et qui, peut-être, un jour ne lui laisserait que la moitié de son cœur. Damas craignant qu'un nouvel obstacle ne traversât encore leur bonheur, resta chez Laban jusqu'aux noces de Rachel. Il partit aussitôt après pour en porter la nouvelle au vieil Isaac, son maître. Jacob traitait sa première Femme avec beaucoup de douceur ; mais tout son amour était pour la seconde. Lia n'était que sa sœur ; elle en ressentait une grande affliction, mais ne se plaignait jamais, et

ne confiait ses larmes qu'à la solitude, comme au temps où elle n'était pas mariée. Elle cachait à son époux l'excès même de sa tendresse, de peur de lui devenir importune. Elle aurait voulu aimer Rachel pour l'amour de lui; mais tout ce qu'elle pouvait faire, était de vivre en paix avec elle. Le Seigneur, qui porte les affligés comme un aigle porte ses petits sur ses ailes, le Seigneur jeta sur la première fille de Laban un regard de miséricorde; il bénit ses embrassements. Neuf mois après cette nuit bienheureuse, mais suivie de jours de douleur, elle enfanta deux fils qu'elle appela, l'un Ruben, ce qui veut dire : *le Seigneur a vu mon humiliation*, et l'autre Siméon (*Dieu m'a exaucée*). Deux années venaient de s'écouler, et Rachel demeurait stérile; ce dont elle était inconsolable, priant Dieu jour et nuit qu'il lui accordât un fils à son tour. Elle portait envie à sa pauvre sœur. —

Elle disait un jour à son mari, — n'aurai-je donc pas aussi la douceur d'être mère, de voir mon fils, nourri de mon lait, vous tendre les bras à votre retour des champs, de l'entendre vous appeler du nom de père, de ce doux nom que d'autres, hélas, vous ont déjà donné! Ah! quand viendra l'heureux jour où je le sentirai tressaillir dans mon sein!... Mon bien-aimé! si le Seigneur ne me donne pas des enfants, je mourrai! —

Une autre fois, étant assise devant la porte pour respirer l'air du soir, elle vit les deux petits enfants de Lia, qui jouaient sur ses genoux avec des mandragores, et se disputaient ces belles fleurs. Elle se rappela aussitôt ce qu'elle avait entendu dire de la vertu de cette plante, et sans y ajouter grande foi, elle s'approcha de sa sœur, et hasarda de lui en demander. — Ma sœur, lui dit-elle, je porterai toujours cette fleur sur mon sein, et peut-être

enfin je deviendrai mère comme vous (*). Lia lui donna, sans balancer, toutes les mandragores, en lui disant: — Tenez, rien ne doit manquer à votre bonheur. « — Rachel, encouragée par sa complaisance, caressa d'abord le petit Siméon, et puis elle le prit sur ses genoux. Lia restait en silence. L'enfant éleva ses tendres mains vers le visage de Rachel, et se mit à la caresser aussi. En ce moment, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même. Elle se jeta aux pieds de l'autre épouse, et lui dit en élevant la voix avec larmes: — « O! ma sœur! j'ai une grace à vous demander. — Eh! que pouvez-vous me demander! — L'oserai-je dire, moi qui vous ai fait tant de chagrin! — Parlez, que voulez-vous? — Que vous me donniez Siméon... Vous serez toujours sa mère,

(*) On sait la propriété attribuée aux mandragores par les anciens.

il sera toujours sous vos yeux, mais je prendrai soin de son enfance ; je l'appellerai mon fils, et ce nom si cher, trompera ma douleur.... Ah ! ne me refusez pas ! — Lia ne répondait rien. Tout-à-coup, ses joues, pâles depuis si long-temps, devinrent comme deux moitiés de pommes de grenade, que le soleil n'a pas encore achevé de mûrir... — Je vous confierai mon enfant, dit-elle à sa sœur, mais promettez-moi de m'accorder aussi ce que je vous demanderai. — Je le promets, je le jure, dit Rachel ; parlez ma sœur. Lia reprit après un moment de silence : — Hélas ! l'amour de Jacob a mis entre nous une différence bien grande ! Consentez, dit-elle en baissant les yeux, à rester seule cette nuit. Une nuit est bientôt passée ; — Rachel étonnée, balançait. — J'y consens, répondit-elle enfin, — et puis elle porta dans sa chambre le berceau du petit Siméon.

La première épouse de Jacob appela aussitôt sa servante. — Zelpha, lui dit-elle, je recevrai cette nuit mon seigneur. Hâte-toi, relève mes cheveux avec les bandelettes de pourpre, et attache-les avec un croissant d'or. Donne-moi une tunique du lin le plus précieux, et la belle chaussure que ma mère m'a laissée. Il y a bien longtemps que tout cela reste enfermé dans mon arche. Apprête vite *la myrrhe*, *le nard*, *le cinnamome*. — Lia sortit un instant après, et se rendit au-devant de son époux, parée de tous ses charmes, et comme ranimée par l'espérance. Elle parut presque aussi belle qu'elle l'était avant que le malheur ne l'eût flétrie; Rachel la voyant passer, soupira.

Lorsqu'elle fut près de Jacob, il s'arrêta, surpris de la voir, et de la voir habillée comme en un jour de fête. — Mon seigneur, lui dit-elle d'une voix douce,

vous viendrez près de moi cette nuit, parce que j'ai obtenu cette grace de ma sœur en lui cédant notre fils Siméon, pour le tenir dans ses bras et l'élever comme son propre fils. Vous savez pourtant que je l'aime plus que ma vie. C'est vous qui me l'avez donné, il vous ressemble, et je n'ai d'autre bonheur enfin que d'être la mère de vos enfants! — Elle rougit en achevant ces paroles, et quelques larmes tombaient de ses yeux : c'était son bonheur présent qui les faisait couler, plutôt que sa tristesse passée. Le Très-Haut, touché de son humble patience, attendrit pour elle le cœur de son mari. — Je ne vous ai point fatigué de mes plaintes, reprit-elle, récompensez-moi : pour la première fois, jetez sur votre servante un regard favorable. — Il n'était pas besoin de céder votre enfant, lui dit son jeune époux en la pressant dans ses bras; Lia, vous m'êtes

chère aussi ! — Ils revinrent ensemble, et Lia ramassait toutes les fleurs de la prairie pour orner sa couche en cet heureux jour.

Neuf mois après, elle enfanta un troisième fils, qu'elle appela Lévi. La jalousie de Rachel avait redoublé. Le jeune Siméon allait toujours à sa mère, qui l'avait nourri de son lait, et cet enfant n'était qu'une faible consolation pour celle qui l'élevait. Elle se plaignait au Seigneur, elle se plaignait à son mari, elle se plaignait sans cesse, et Jacob n'était point heureux. Souvent, dans le silence des nuits, il croyait entendre les reproches de son frère, et la voix menaçante d'Esaü retentissait longtemps à ses oreilles. Jacob n'était cependant pas endurci. Son cœur était juste ; mais quand le fils de la femme va commettre une faute, il est entraîné par un torrent, au lieu que, pour la réparer, il faut qu'il remonte le rapide courant. — Une nuit, qu'il s'était couché plus

vous viendrez près
parce que j'ai obten
sœur en lui cédant
pour le tenir dans
comme son propre f
tant que je l'aime pl
vous qui me l'avez
semble, et je n'ai d'
que d'être la mère d
rougit en achevant
ques larmes tombaien
son bonheur présen
ler, plutôt que sa
Très-Haut, touch
tience, attend
son mari.
de me

rer de ses filles. Le matin
jour, ils s'embrassèrent tous
. Le fils de Bathuel les regar-
-tour ; il disait : — Faut-il,
Seigneur m'a donné cette fa-
ière à mon amour, que je re-
ul en ma maison ! Hélas ! mes
blancs ne seront point honorés,
ra que des serviteurs pour me
les yeux, que des serviteurs pour
velir, et personne ne pleurera sur
mbe ! — Alors ils s'écrièrent tous
voix : — Nous reviendrons, ô ! mon
et le Seigneur vous conservera. —
les troupeaux s'éloignaient déja,
deux filles et son gendre.
petits-fils, et s'arrachant
il reprit à pas lents le
rræ. — Dès que Jacob eut
ain, il envoya devant lui
vers son frère Esaü, dans
oir. Il leur dit : — Vous par-

triste encore que de coutume, il entendit ces mots : « Je ne permets pas que « l'homme soit heureux tant qu'il s'élève « un cri, un seul cri contre lui. Je te « l'ai déja dit, ô! fils d'Abraham, es- « père-tu donc l'emporter sur moi, qui « suis le Dieu puissant, le Dieu fort et « terrible, la frayeur d'Isaac? Oublie- « tu que ma parole a fait la lumière? « Le péché qui n'est pas suivi du repentir, « est écrit avec une plume de fer et une « pointe de diamant. Cesse de te plaindre, « et repens-toi. » Ah! qu'ils étaient heureux les rejetons d'Adam, lorsqu'une voix divine daignait ainsi les conduire!

Jacob se soumit, sans tarder, à la parole du Seigneur. Quoique Laban dût s'attendre à le voir retourner un jour au pays de ses pères, il s'efforça de le retenir. Instances, présents, larmes, tout fut inutile. Ne pouvant l'ébranler, il le suivit pendant deux journées. Il ne pou-

vait se séparer de ses filles. Le matin du troisième jour, ils s'embrassèrent tous en pleurant. Le fils de Bathuel les regardait tour-à-tour ; il disait : — Faut-il, quand le Seigneur m'a donné cette famille si chère à mon amour, que je retourne seul en ma maison ! Hélas ! mes cheveux blancs ne seront point honorés ; il ne restera que des serviteurs pour me fermer les yeux, que des serviteurs pour m'ensevelir, et personne ne pleurera sur ma tombe ! — Alors ils s'écrièrent tous d'une voix : — Nous reviendrons, ô ! mon père ! et le Seigneur vous conservera. — Comme les troupeaux s'éloignaient déja, Laban bénit ses deux filles et son gendre. Il bénit aussi ses petits-fils, et s'arrachant de leurs bras, il reprit à pas lents le chemin de Charræ. — Dès que Jacob eut passé le Jourdain, il envoya devant lui des messagers vers son frère Esaü, dans la terre de Seïr. Il leur dit : — Vous par-

lerez en cette manière à mon Seigneur : — Votre frère Jacob vous dit ces paroles : — Je suis allé chez Laban, et je l'ai servi ; maintenant j'ai des esclaves, des troupeaux, et j'envoie vers mon seigneur, afin de trouver grace devant lui. — Les serviteurs s'acquittèrent de leur message, et revinrent aussitôt. — Nous avons vu votre frère, dirent-ils ; le voici qui vient à votre rencontre avec quatre cents hommes. — Alors Jacob prit dans ses troupeaux deux cents chèvres, vingt boucs, deux cents brebis et vingt beliers, trente femelles de chameaux avec leurs petits, quarante génisses et vingt taureaux. Il envoya séparément tous ces troupeaux, conduits chacun par un esclave, à qui il dit : — Si vous rencontrez mon frère et qu'il vous demande où vous allez, et à qui appartient tout ce bétail ; — vous répondrez : — Ce sont des présents que Jacob envoie à son seigneur Esaü, pour apaiser son

ressentiment, et lui-même vient après nous. Quand il eut passé le torrent de Jaboc, il s'arrêta et fit déployer ses tentes. Le lendemain, il se remit en marche au soleil naissant; et, comme il levait les yeux, il aperçut son frère Esaü qui marchait à la tête de sa troupe. Leur aspect inspirait l'effroi, car le Seigneur avait dit de lui: *Tous ses soldats seront vaillants, son carquois sera comme un sépulcre ouvert.*

Jacob laisse derrière lui ses femmes et ses enfants, s'avance, et se prosterne sept fois contre terre. Esaü court à lui, le relève, l'embrasse en pleurant. A la vue des femmes et des petits enfants, il lui dit: — Qui sont ceux-là? Sont-ils à vous? — Il répondit: — Oui mon Seigneur, ce sont les enfants que Dieu m'a donnés. — Lia s'approche avec ses fils, et l'ayant adoré, Rachel s'avance et l'adore aussi. — Quels sont ceux que j'ai rencontrés, demande

Esaü ? — Je les ai envoyés pour trouver grace devant mon Seigneur. — Je suis assez riche, mon frère, gardez pour vous ce qui est à vous. — Ne faites point ainsi, je vous prie ; mais si vous oubliez ma faute, recevez de moi ce faible présent. Lorsque vous avez paru, j'ai cru voir la face du Seigneur ; regardez-moi donc d'un œil de bonté, et ne refusez pas ces dons que j'ai reçus de Dieu, dispensateur de toutes choses. — Vaincu par les instances de son frère, Esaü ne le refusa plus, et lui dit : — Marchons ensemble, je serai votre compagnon de voyage. — Vous savez que j'ai des enfants au berceau, des brebis et des vaches pleines. Que mon Seigneur marche le premier, je le suivrai aussi vîte que mes petits enfants pourront le supporter, et je le joindrai bientôt en Seïr. — Ils firent comme ils avaient dit.

Lorsque Jacob fut proche de la vallée

de Mambré, il envoya le plus jeune de ses esclaves avertir le vieil Isaac de son retour. Bientôt il aperçut Arbé, la demeure de son aïeul Abraham, Arbé, lieu si cher à son enfance! Ses yeux se remplirent de larmes. Comme il avançait, un nuage de poussière s'élevait de l'extrémité du chemin. Une troupe nombreuse de serviteurs, de femmes et d'enfants accouraient pour le voir. Plein d'aise et comme hors de lui, il descend de son chameau, il embrasse les premiers arrivés. — Et ma mère, s'écrie-t-il? et mon père Isaac? — Ils vivent, répondirent les serviteurs! ils vivent! et voici votre mère qui vient sur vos pas! — Rébecca s'approchait hâtant sa marche, et s'appuyant sur la petite fille de sa nourrice. Son fils oublia de l'adorer (*), et courut dans ses bras. Elle respirait à peine, et resta

(*) C'est-à-dire de se prosterner, salut ordinaire des Orientaux.

longtemps sans parler. — Mon fils ! mon fils bien-aimé...., dit-elle enfin ! Dieu d'Abraham ! je ne mourrai donc pas sans avoir embrassé mon cher fils ! —

Isaac qui, depuis longtemps, ne quittait plus sa couche, Isaac avait ordonné à ses serviteurs de le porter devant l'entrée de sa tente..... Lorsqu'il entendit les pas de ceux qui venaient (car il était aveugle), il ne se souvint plus de son âge et se leva pour marcher; Jacob accourut et le soutint dans ses bras. Il le ramena sur son siége, et se prosterna devant lui, s'écriant : — O mon père ! il n'est pas un de mes jours où je n'aye demandé au Seigneur de prolonger les vôtres. Il m'a exaucé, j'embrasse vos genoux, je vois votre face ! Le Seigneur soit béni dans vous, ô le plus juste entre tous les Hommes ! — Isaac attendri ne répondit que par des sanglots, et faillit à mourir de joie. L'auguste vieil-

lard, entouré de tant de respects, semblait le ministre de Dieu sur la terre.

Quelque temps après l'arrivée de Jacob, le Seigneur regarda Rachel. Elle annonça qu'elle était enceinte, et ce fut pour toute sa famille un nouveau sujet de bénir le Seigneur. Bientôt la jeune épouse mit au monde ce Joseph dont l'histoire est si fameuse. La première fille de Laban, à force de douceur et d'amour, vainquit l'indifférence de son époux, et son bonheur, longtemps desiré, fut aussi vif que l'avaient été ses souffrances.

Femmes qui n'êtes point heureuses dans le mariage, ne méprisez point l'exemple que vous offre cette ancienne et simple histoire. La patience à supporter vos peines est un chemin qui peut vous conduire au bonheur.

ANCIENS EGYPTIENS ET CHINOIS.

LES Egyptiens et les Chinois, *étant les* peuples les plus anciennement civilisés de l'univers, je les réunis dans l'examen de la condition des Femmes chez ces deux nations.

Si l'on en croit quelques écrivains, en dépit de la jalousie, toujours plus ou moins forte chez les Hommes, en raison de la chaleur du climat et du degré de violence qu'il donne aux passions, les anciens Egyptiens laissaient aux Femmes une liberté illimitée; cette contradiction, entre les mœurs et le climat, n'a jamais existé chez les Chinois.

L'histoire de l'ancienne Egypte nous est presque inconnue; ce n'est que par

les auteurs grecs, qui ne s'accordent point, que nous pouvons avoir quelques notions insuffisantes, et probablement infidelles. *Hérodote* assure que les Egyptiens n'épousaient qu'une Femme; *Diodore de Sicile* prétend qu'ils en épousaient plusieurs; M. de *Paw* croit qu'Hérodote a été trompé, ou par l'exemple des prêtres qui, occupés de leurs fonctions, ne pouvaient être que *monogames*, ou par celui du petit peuple, auquel la pauvreté défendait tant de choses que la loi lui permettait. Tout doit faire croire qu'en Egypte la servitude domestique pour les Femmes, était aussi ancienne que la monarchie. Quelques auteurs parlent du respect que les Egyptiens portaient aux Femmes, et qui venait, dit on, de leur vénération pour Isis ou pour la Lune. Pourquoi donc, excepté trois ou quatre *Reines*, le nom d'aucune d'elles n'est-il venu jusqu'à nous? D'après les plus

anciennes institutions de l'Egypte, les Femmes étaient déclarées incapables de régner. Cette loi d'exclusion dérivait de celle qui les éloignait de toutes fonctions sacerdotales. Comme l'on n'arrivait au trône qu'après avoir été sacré et adopté par le collége des prêtres, elles en étaient exclues de fait. Il était assez simple que les Femmes ne possédassent aucune dignité sacerdotale, puisqu'il fallait, pour exercer ces fonctions, être instruit dans ce que l'on appelait la *Sagesse des Egyptiens*. Les Femmes auraient été rebutées de cette austère étude; mais surtout les prêtres auraient refusé de leur communiquer ces mystères, eux qui fondaient leur puissance sur la superstition et le secret. Quelques Femmes, comme dit M. de *Caylus*, étaient tout au plus occupées à nourrir des *scarabées*, des *musaraignes* et d'autres petits animaux sacrés. Il est même prouvé que l'entrée

du temple du *Bœuf Apis* leur était interdite, excepté dans les premiers jours de leur installation.

Les Egyptiens étaient mélancoliques et passionnés; les Femmes, en général, avaient un grand empire sur leurs sens, mais aucune en particulier n'en prenait sur leur ame, ne maîtrisait un amant. L'adresse profonde des prêtres se montrait dans le *culte isiaque*, pendant la célébration duquel ils faisaient passer tout-à-coup un peuple sombre et calme, des cérémonies les plus austères, aux fêtes les plus licencieuses, et les plus propres à l'enivrer. Mais les Femmes n'en étaient pas moins tourmentées; une quantité innombrable d'eunuques veillaient sur elles. Ainsi, les Egyptiens, soupçonneux sans amour, connaissaient la jalousie... Elle était même poussée au point, qu'après la mort de leurs Femmes, ils craignaient jusqu'aux entreprises des embau

meurs que M. de Caylus appelle de terribles hommes (*). On peut s'expliquer cette contradiction apparente. Connaissant la fragilité des sens, l'amour purement physique est souvent plus soupçonneux que l'amour mêlé de quelque moralité : la constance du cœur rassure contre la faiblesse des sens.

Dans l'ancienne Egypte, pour retenir chez elles les Femmes d'un rang distingué, on leur ôtait, en quelque sorte, l'usage des pieds, par une opération douloureuse (**). De plus, comme on avait établi qu'il était indécent qu'elles sortissent sans chaussures, on leur enleva les moyens d'en porter.

Un règlement menaça de la peine de

(*) Ils les violaient avant de les embaumer.

(**) Cet usage existe en Chine, soit par jalousie, soit pour rendre les pieds des Femmes très-petits.

mort quiconque ferait des chaussures à une Femme. Il était adroit, sans doute, de soutenir un usage par une loi. On douterait de ce règlement, si Plutarque ne s'accordait sur ce point avec le *Kitab-al-Machard*.

Il existait, à la vérité, une sorte de Femmes, assez indépendantes pour courir avec ivresse dans la ville, et pour aller même se placer devant le Bœuf Apis, dans des postures indécentes. Mais il ne faut pas les confondre avec les autres Femmes; c'est comme si l'on jugeait des mœurs et du plus ou moins de liberté des Japonaises et des Chinoises, par les bonzesses et les filles publiques, ou par les bayadaires de Surate.

Un auteur grec s'exprime ainsi : « Si les Femmes n'eussent pas été captives, dans l'ancienne Egypte, et qu'elles eussent pris part au gouvernement, on n'aurait pas eu ce peuple d'eunuques, qui

parvinrent même à s'emparer de l'autorité. »

Essayons d'accorder, s'il est possible, les contradictions continuelles des anciens auteurs, sur la véritable condition des Femmes dans l'ancienne Ègypte. Je crois qu'on peut trouver la vérité, en comparant les différentes époques qu'ils ont rapportées, et celles où ils écrivaient.

Dans les premiers temps, le sort des Femmes fut à peu près le même chez les Egyptiens et les peuples voisins; mais leur servitude s'adoucit plutôt en Égypte. Un auteur anglais en donne une raison : Tandis que d'autres nations vivaient dans les bois ou sous des tentes, et se nourrissaient de la pêche et de la chasse, les Egyptiens, tentés de se livrer à l'agriculture, par l'appât du précieux limon que le Nil débordé laissait sur leurs terres, et forcés alors d'habiter dans des maisons élevées, pour se

défendre de la crue des eaux, formèrent plutôt un corps de société, dont les Femmes firent le lien et l'agrément. Enfermés longtemps ensemble, on cherche à se plaire; et la civilisation arrive plutôt dans cet ordre de choses, que parmi les peuples chasseurs ou pêcheurs. Les Femmes ne tardèrent pas à profiter de cette occasion de déployer toutes les ressources que leur donnaient leurs qualités et leurs charmes, et d'acquérir un empire qu'elles n'avaient pas eu jusqu'alors. Tout porte à croire que ce peuple, naturellement très-instruit, donnait aux Femmes une éducation fort soignée. Il leur interdisait la musique, comme un art fait pour amollir l'ame. Quelques-uns ont cru qu'ils ne leur refusaient cette distraction que pour les livrer entièrement aux occupations sérieuses : je pense, moi, qu'il entrait encore plus de jalousie dans cette précaution; et que ce moyen de plaire

qu'ils enlevaient à ce sexe, ajoutait à leur tranquillité. Quoi qu'il en soit, plusieurs d'entre elles arrivèrent à la puissance ; plusieurs furent chargées des négociations avec les nations voisines ; elles furent même souvent adonnées aux transactions du commerce ; ce qui prouverait que, dès ce temps-là, les Hommes rendaient hommage à la sagacité de leur esprit ; que, de plus, elles connaissaient aussi la science des nombres ; et que, par la souplesse de leurs facultés, elles s'étaient tournées, avec autant de facilité, vers les choses abstraites, que vers les moyens de séduction.

Concluons donc de toutes ces observations que, chez les anciens Egyptiens, les Femmes vivaient dans une servitude souvent dissimulée, plus adoucie que chez les autres peuples ; et que celles d'entre elles qui sont arrivées à posséder des places, des emplois, les ont en quel-

que sorte conquis par leurs qualités et leurs talents. Plus rapprochées des Hommes par un degré de civilisation, qui adoucissait leurs mœurs, elles tenaient dans la pensée de l'autre sexe une place inconnue chez les peuples voisins. Le trait suivant peut être cité comme une preuve de cette vérité. Psameticus ayant été vaincu, et Memphis tombant au pouvoir de l'ennemi, on plaça ce prince, par ordre des vainqueurs, sur un lieu élevé, d'où il pouvait voir sa fille forcée de puiser de l'eau dans le fleuve; ce spectacle fut plus cruel pour lui que la perte de sa couronne et de sa liberté; et les vainqueurs crurent en effet l'avoir condamné au plus douloureux supplice. Mais de toutes les citations dont on peut appuyer l'opinion du respect des Epyptiens pour les Femmes, il n'en est point qui le prouve mieux que cette honorable loi qui chargeait spécialement ce

sexe de veiller à la subsistance des vieillards, et de soulager l'indigence et les infirmités; rien ne me semble plus touchant! Desirons, pour l'honneur d'un sexe révéré, que cette loi ne soit pas une erreur de l'histoire. Pourrait-on mieux faire que de l'établir parmi nous? Les sœurs-grises réalisaient ce vœu (*). Il faut rendre justice aux Femmes, elles sont et seront à jamais les véritables consolations du genre humain: elles ont plus que nous ce besoin de soulager les êtres qu'elles voient souffrir. Si l'on excepte les maux qu'elles nous causent, et pour lesquels elles montrent une insensibilité qui tient à l'impuissance de nous secourir (**), il leur

(*) Chaptal les a rétablies.

(**) Rien n'est plus explicable que l'insensibilité des Femmes pour les maux qu'elles causent. Dans tous les autres maux, on leur demande des secours; leur pitié les accorde, parce qu'ils dépendent d'elles. Dans ceux qu'elles causent, on

semble que tous ceux qui les entourent les appellent pour les apaiser, et qu'elles se font un devoir d'y voler. Aussi inspirent-elles une confiance secrète à la douleur. — Qu'un Homme passe avec une Femme près d'un être souffrant, c'est toujours à la Femme que, par une sorte d'instinct, sa première plainte et sa prière s'adressent de préférence. On se croit plus sûr d'une réponse consolante, d'un prompt secours. La grace et la faiblesse semblent avertir qu'elles accompagnent la pitié. Si dans les souffrances physiques, les Femmes sont inappréciables, dans la douleur morale, on ne peut attendre que d'elles un adoucissement salutaire.

---

leur demande de l'amour qui n'en dépend pas; on leur demande l'abandon de leur personne; c'est-à-dire, *soyez malheureuse, pour que je sois heureux.* Cet égoïsme de l'amour rend insensible à ses plaintes. Au reste, dans ce cas, comme dans mille autres, les deux sexes se ressemblent; nul homme, je crois, n'aime par complaisance.

Un ami veut-il vous calmer ou soutenir votre courage, il vous apporte trop de force à la fois ; il ne sait pas la mesurer avec l'abattement qui suit toujours le malheur. Ce secours est brusque, sans préparations, sans degrés. C'est un jour trop vif pour des yeux affaiblis, qui veulent retrouver lentement la lumière. M. Thomas dit : *Les Femmes savent manier un cœur malade avec des instruments plus délicats, et qui nous sont inconnus.*

Hommage aux anciens Egyptiens, qui, par la loi dont je viens de parler, avaient déja prouvé, dans des temps reculés, que si leur jalousie despotique avait imaginé l'esclavage des Femmes, au moins ils savaient les connaître et les apprécier. — Quant aux peuples contemporains, nous pouvons dire que les historiens ont laissé peu de choses à recueillir chez eux sur le sujet que nous traitons, et

l'on ne peut former que des conjectures sur la vie privée des Babyloniens, des Syriens, des Mèdes et des Perses. Il est d'ailleurs à remarquer que chez toutes les nations voisines de celles dont je parle, *les Femmes* ont eu à peu près le même sort; et que, si l'on admet l'opinion des écrivains les plus estimés, ce ne fut que les Egyptiens qui l'améliorèrent.

Si la condition des Femmes éprouva des variations en Egypte, il paraît que, chez les Chinois, elle resta la même depuis la plus haute antiquité, et qu'elle a peu changé jusqu'à nos jours. La différence extrême qu'on remarque dans l'éducation que ces deux peuples donnèrent à leurs Femmes, indique l'opposition de leurs manières de voir sur ce point.

Les Egyptiens apportèrent un soin particulier à former l'esprit de leurs filles; les Chinois, au contraire, les ont

toujours laissées dans une ignorance calculée sur l'oubli dans lequel leur excessive jalousie voulait les ensevelir. Idolâtre de la beauté, un Chinois est sans cesse aux pieds de l'objet qu'il persécute. — Aucun peuple de l'Asie n'a porté si loin l'excès de la défiance.

Quand une de leurs Femmes est incommodée, on fait passer sur le poignet de la malade un fil de soie, dont le médecin tient le bout; et ce n'est que par les mouvements que les pulsations lui communiquent, qu'il est permis au médecin de juger de l'état du pouls. Cette précaution de la jalousie est peut-être unique dans ce genre. — Le mot d'*Asiatique* emportant avec lui l'idée de l'esclavage plus ou moins dur pour les Femmes, je pourrais multiplier les traits de la tyrannie des Chinois sur ce point; je préfère les recueillir dans les notes qui seront à la suite de cet ouvrage. On y verra toutes

les nuances que la bizarre jalousie de ces peuples établit dans leurs institutions. Quant aux mœurs des Chinois, le voyage du lord *Macartney* et l'*Histoire des Femmes*, ouvrage anglais, traduit par *M. de Cantwell*, m'ont fourni des matériaux précieux qui, placés également à la fin de cet essai, n'arrêteront pas la marche rapide que j'ai cru devoir lui donner. Ayant moins de ressources pour peindre l'ancienne Egypte, je voulais joindre à ce chapitre quelque anecdote qui pût ramener l'esprit de mes lecteurs, par un chemin moins aride, vers une époque aussi reculée, lorsqu'un officier, arrivant de l'armée d'Orient, me conta l'histoire suivante. Il prétend qu'elle a été traduite sous ses yeux, d'après un vieux manuscrit arabe trouvé dans les ruines d'une mosquée du Caire.

J'ai supprimé toutes les longueurs qui pouvaient nuire à l'intérêt. Ce simple

récit, en retraçant le courage et les malheurs de Mycérine, prouvera toute l'énergie dont une Femme fut capable, même dans un temps et dans un pays où la superstition dominait.

AMENOPHIS ET MYCÉRINE,

Anecdote Egyptienne.

Il n'existe rien de plus barbare que les Hommes conduits par la superstition.

On sait que les anciens Égyptiens avaient des animaux pour divinités, et qu'ils les adoraient avec un respect idolâtre; chaque caste, ou tribu, prenait un animal en vénération : les uns, le bœuf, d'autres les scarabées, jusqu'aux musaraignes, etc...... La haine qui divisait ces différentes sectes, tenait de l'absurdité qui les avait produites. Sous aucun prétexte, les adorateurs du bœuf ne fréquentaient les Hommes livrés au culte des scarabées, moins encore ne s'alliaient avec eux. Pour le malheur du jeune Amenophis et de la belle Mycérine, leurs parents professaient un culte différent.

Voilà des obstacles insurmontables à leur union, qui font rire le lecteur, et qui, cependant, aux yeux de l'Homme raisonnable, ne sont peut-être pas plus ridicules que ceux auxquels nos modernes ont souvent sacrifié le bonheur de leurs enfants.

Examinons sans préjugés les Hommes de tous les pays, et, dans tous les temps, nous verrons qu'ils ne diffèrent presque toujours que par le genre de folie.

Dans l'ancienne Égypte, quand les Femmes n'étaient pas encore en âge d'être tourmentées par leurs époux, elles l'étaient par leurs parents qui d'avance leur faisaient faire l'apprentissage cruel des maux auxquels ils les destinaient. La coutume atroce dont j'ai parlé plus haut, soumettant les jeunes filles, dès leur enfance, à l'opération douloureuse qui leur ôtait presque l'usage de leurs pieds, rendait encore plus difficile aux Femmes les moyens

de tromper leurs surveillants. Ce n'était que sous le voile du plus profond mystère qu'Amenophis et Mycérine s'aimaient et se voyaient. Mycérine, perdant enfin tout espoir de s'unir à son amant, voulut au moins n'être à personne, et se consacra solennellement aux soins intérieurs d'un temple. Emploi révéré qui, en quelque sorte, rendait sa personne sacrée et plus indépendante du pouvoir même de ses parents. Ce sacrifice la préservait en effet d'être livrée malgré elle à un autre qu'à l'objet de son amour, mais élevait une barrière éternelle entre elle et lui. Amenophis, malheureux, et désespérant de l'avenir, ne savait pas encore à quel tourment la fidélité de sa maîtresse l'avait réduit. Le moment des fêtes d'Isis approchait. On sait que, dans ces fêtes voluptueuses, l'adresse des prêtres égyptiens livrait les passions des deux sexes à tous les excès auxquels ils pouvaient

les porter. Amenophis, trop tendre pour devoir à ces instants d'ivresse un bonheur qu'il n'appréciait qu'en l'obtenant de l'amour, espérait seulement que ces jours de liberté le rapprocheraient de Mycérine. —Tous les freins alors étaient brisés, tous les pouvoirs étaient méconnus : la politique sacerdotale étourdissait par ce moyen l'attention du peuple, qui s'arrêtait moins sur la source du pouvoir usurpé qu'il exerçait. Une seule classe ne jouissait pas de cette liberté illimitée, c'étaient les Femmes occupées du soin des animaux sacrés. Ainsi, dans le même instant, la pensée des deux amants se portant sur ces fêtes, l'un les vit avec espérance, l'autre avec crainte. Ces infortunés sentaient tout leur malheur. Buris, prêtre d'Isis, vint l'aggraver encore.

Il était établi comme un point de culte, que les jeunes personnes vouées à nourrir les animaux sacrés, ne seraient soumises

qu'à la divinité à laquelle elles se consacraient. C'était assez dire qu'elles ne dépendraient que des prêtres. Abusant de leur puissance sur ces vierges innocentes, ils couvraient du secret des mystères religieux, et leurs crimes, et leurs plaisirs.

A la fête du *Grand Fleuve*, Mycérine, belle comme l'astre du matin, avait déja frappé les regards de l'impétueux Buris. Mais ignorant et les douleurs de cette jeune égyptienne et ses projets, il était loin de se douter que des vœux qu'il croyait infructueux étaient prêts de s'accomplir, et qu'elle viendrait d'elle-même se soumettre à son dangereux pouvoir.

Quand il vit cette jeune beauté s'avançant baignée de larmes pour se vouer aux autels, Buris, brûlant d'espoir et de desir, passa rapidement sur les épreuves ordinaires dont le seul récit effrayait la pensée. Uniquement occupé du bonheur de posséder un si rare trésor, il reçut promp-

tement Mycérine au nombre des Femmes adonnées à ces saintes occupations. Que devint Amenophis en apprenant son malheur? Sa raison fut prête à l'abandonner : son supplice était d'autant plus affreux, que deux jours seulement devaient s'écouler avant ces fêtes tant desirées, où toutes les barrières qui le séparaient de Mycérine allaient tomber d'elles-mêmes. —Il ne sait que résoudre. Tantôt, égaré par la fureur, il veut se punir; tantôt, cherchant un rayon d'espoir dans le découragement même qui l'accable, il rejette de sinistres projets. Il forme enfin le dessein le plus hardi, le plus téméraire, pour se rapprocher de Mycérine. Le concevoir et l'exécuter, ce n'est pour lui que l'ouvrage d'un moment.

Les prêtres égyptiens n'épargnaient aucuns des soins, aucune des précautions qui pouvaient à la fois établir leur puissance, jeter une ombre impénétrable sur

leurs prétendus mystères, et perpétuer l'aveuglement d'un peuple que sa crédulité courbait sous leur joug.

Les Femmes chargées de la nourriture des animaux sacrés, ne pouvant, sous aucun prétexte, sortir de la *Grande pyramide*, recevaient de la main des esclaves les aliments choisis que l'on avait préparés. Mais ces esclaves n'entraient dans la dernière enceinte de la pyramide que les yeux couverts d'un bandeau : *tout ce qu'ils voyaient* jusqu'à cette porte redoutable était fait pour porter la terreur dans leurs ames. Des bruits souterrains, et préparés avec art, une vapeur que l'on répandait dans ces vastes édifices, des clartés pâles et tremblantes, qui n'y jetaient par moment qu'une lueur incertaine; tels étaient les moyens inventés par la ruse pour troubler des imaginations timides.

Arrivés à la dernière enceinte, le ban-

deau les empêchait d'arrêter leurs regards profanes, et sur l'intérieur du temple, et sur les vierges sacrées, qui, par la méfiance prolongée de leurs tyrans, restaient couvertes d'un voile semé de caractères hiéroglyfiques : et si, par une hardiesse inouie, l'esclave curieux osait soulever le tissu placé sur ses yeux, il était sur le champ puni de mort, sans avoir pu recueillir le fruit de son audace.

Amenophis gagne un des esclaves, se revêt de ses habits, pénètre dans la pyramide ; et, le bras chargé des corbeilles qui renfermaient les aliments destinés aux animaux sacrés, il parvient à la porte du sanctuaire. C'est Buris......, Buris lui-même qui l'ouvre !... Les traits d'Amenophis lui sont inconnus ; il jette à peine un regard sur cet esclave, et se retire en faisant signe aux Femmes qui le suivaient de recevoir de ses mains les cor-

beilles couvertes qu'il apportait. Amenophis a su, par ses secrètes intélligences, que c'est Mycérine qui, ce jour-là, doit recevoir la nourriture apportée. Il s'avance, son cœur palpite, il se prosterne. Mycérine s'approche.... quel moment pour tous deux, lorsqu'Amenophis, en pressant doucement sa main, l'oblige de relever un instant sur lui des yeux modestement baissés ! Elle le reconnaît ! reste devant Amenophis immobile, muette et glacée de frayeur, sès genoux fléchissent, les corbeilles sont prêtes à s'échapper de ses mains. La crainte de se trahir, surtout celle de perdre son amant, la soutient. Cependant l'effort qu'elle fait sur elle-même pour dissimuler son trouble, nè lui laisse plus la faculté de faire un seul pas; et, tandis que ses compagnes s'éloignent en emportant les corbeilles qu'elle leur remet, elle reste immobile devant Amenophis. Ce mo-

ment *était trop* précieux pour ne pas *le saisir ! mais* quelle hardiesse il fallait pour en profiter ! Rien n'est impossible à l'amour... Sans réfléchir, sans attendre le consentement de Mycérine, que l'effroi, le bonheur et la surprise laissaient dans un état de stupeur, Amenophis soulève son bandeau ; la nuit qui approche le favorise ; le peu de lumière dont le temple est éclairé voile encore sa témérité ; la porte du sanctuaire reste ouverte : hors de la première enceinte, il n'a plus rien à redouter. Il saisit Mycérine, l'enlève dans ses bras amoureux, et, la pressant contre son sein, il fuit dans les détours immenses de la pyramide avec la rapidité de l'éclair. Bientôt il atteint la porte extérieure, il la franchit, et poursuivant sa course à travers les plaines sablonneuses, il ne s'arrête au bord du Nil qu'au bout d'une heure, lorsqu'épuisé de fatigue, il tombe presqu'affaissé sous

le fardeau précieux de celle qu'il ravit à ses persécuteurs. Mycérine éperdue, respirant à peine, n'ayant pas même eu le temps de s'opposer, ni de consentir à l'entreprise hardie de son amant, craignait de le perdre en jetant le moindre cri; et l'impétueux Amenophis l'avait portée loin de la pyramide avant qu'elle eut repris l'usage de ses sens.... Cependant rendue à elle-même, elle voit son crime, l'étendue de leurs maux, leurs dangers communs, elle veut faire un doux reproche à son amant. Hélas! quel spectacle frappe ses yeux!...Les efforts qu'Amenophis a faits en courant sur un sable brûlant, ont anéanti ses forces, son sang circule à peine, les mouvements même de son cœur sont prêts à s'arrêter, il ne bat que faiblement; sa vie paraît suspendue. Mycérine se précipite sur lui, cherche à le réchauffer de son haleine; enfin elle parvient à le ranimer; mais non pas

à lui rendre ses forces..... Il ouvre un œil mourant, il semble, avant de pouvoir parler, la conjurer par un regard tendre et suppliant d'excuser sa faute. Elle a pénétré sa pensée, et prenant ses mains dans les siennes, lui prouve que s'il respire, elle a tout pardonné. Cette douce assurance le fait renaître. Le fruit d'un dattier est pressé sur ses lèvres par des mains charmantes, et l'eau du *grand fleuve* enlève de ses pieds le sable dévorant qui s'y était attaché...... Grande déesse, entends mes vœux, s'écrie Amenophis! puissai-je voir encore le trépas d'aussi près, et jouir du bonheur de devoir la vie à Mycérine.

Telle est la puissance de l'amour! Il n'est point de moments affreux, de situations cruelles qu'il ne change en bonheur. Loin de tout secours, et sans la moindre espérance d'échapper à la punition qui les attendait, abandonnés sur

le sable embrasé du désert, Amenophis et son amante connurent le bonheur.... Le bonheur!... Ah! ce n'était qu'un songe! Tout-à-coup la plaine étincelle de flambeaux allumés : des prêtres et des soldats, conduits, excités par le fougueux Buris, se répandent dans les environs et sur les bords du Nil......
Comment fuir? O Mycérine! tes pieds affaiblis se refusent à tes efforts! Amenophis essaye en vain de la porter encore dans ses bras; mais il ne peut se soutenir; il se lève, il retombe; il se relève encore, et, dans sa rage impuissante, il mord le sable où sa faiblesse semble l'attacher... Ah! quand la tendre Mycérine aurait la légèreté de la biche ou de la gazelle du désert, abandonnerait-elle Amenophis seul à la vengeance de leurs ennemis! Elle aime mieux partager son sort... Ah! si, l'on pouvait sacrifier ce que l'on aime, les eaux du

fleuve deviendraient leur asile et leur tombeau! Voilà la seule idée qui l'occupe; mais où trouver le courage de l'exécuter?... La même pensée les dévore l'un et l'autre; ils se devinent sans oser se communiquer leur dessein.... Ils rampent, ils se traînent, veulent s'aider, se prêter l'un à l'autre un fatal secours, pour atteindre enfin les bords escarpés du fleuve... Mais, hélas! Mycérine seule conserve encore un reste de force qu'elle épuise. Les bourreaux approchent, une foule immense de soldats les entourent!.. On enchaîne Mycérine. Buris furieux veut que l'on traite Amenophis avec plus de barbarie; mais la rage de ne pouvoir défendre Mycérine de leur férocité, sa lutte contre lui-même et sa douleur avaient fait succomber ce malheureux amant. Il était resté sans mouvement sur la terre. Buris le croyant mort, ordonne qu'on le laisse sur cette

Pl. II.

[illegible]



Ils se traînent, veulent se prêter l'un à l'autre un fatal secours pour atteindre les bords du fleuve ....
(Mycérine et Amenophis)

Harriet Inv.t Delvaux Sculp.

rive, pour être la proie des oiseaux sauvages : il ose même se vanter de borner sa vengeance au bonheur de retrouver Mycérine dans ses mains. En vain chercha-t-elle un dernier recours dans une faible résistance ; on l'entraîne. Elle jette un dernier regard sur Amenophis, et s'éloigne, espérant que les apparences de la mort le déroberont peut-être au fer de leurs tyrans.

— Buris connaissant enfin son rival, ne met plus de bornes à son audace..... Mais son amour et sa fureur n'eurent d'autre fruit que de le rendre plus odieux.

Elle avait perdu le bonheur ; elle était prête à perdre la vie, et le fit entendre à Buris, pour arrêter ses coupables projets ; mais il ne la croyait pas, et son ame corrompue ne pouvait s'élever à la hauteur de celle qu'il brûlait d'avilir.

Revenons à Amenophis, resté sans mouvement sur les bords du Nil. La fraîcheur de la nuit vint ranimer ses sens. Déja l'aurore a blanchi l'horizon ; les gazelles effleurent la plaine silencieuse. En vain quelques pêcheurs paraissent au loin ; tout est mort pour Amenophis puisqu'il a perdu Mycérine. Cependant les pêcheurs s'approchent de cet amant infortuné ; ils ont pitié de sa faiblesse, de ses souffrances ; leurs secours lui sont prodigués ; mais ils ne peuvent répondre à ses questions. Les voiles de la nuit ont couvert les crimes de Buris ; et les premiers rayons du jour avaient seuls rappelé les pêcheurs à leurs barques. Graces à leurs soins bienfaisants, Amenophis est bientôt en état de regagner la ville..... Il arrive. Déja la nouvelle de la fin tragique de Mycérine s'était répandue partout. Cette victime de la tyrannie,

dans une lettre adressée à sa famille, et remise en secret par un esclave, avait déclaré les causes de sa mort, sa tendresse, et les persécutions qui l'avaient décidée à s'arracher le jour.

Lorsqu'Amenophis apprend ce dernier malheur, ses yeux ne trouvent plus de larmes. Sa bouche ne peut exprimer ce qu'il souffre; il reste dans un long anéantissement. Enfin, il s'arrache aux soins, aux tendres consolations de ses amis, de ses parents; il parvient à s'échapper de leurs bras. Un affreux espoir qu'il ôse à peine s'avouer, l'attache encore un instant à la vie. Il découvre, il gagne avec de l'or ceux qui sont chargés du soin d'embaumer le corps de sa chère Mycérine. Il est admis avec mystère dans le lieu consacré à ces funèbres et derniers devoirs. A l'aspect des tristes restes de celle qu'il adorait, il est d'abord saisi

d'un désespoir morne, d'un saint respect. Tout-à-coup il se précipite sur ce corps glacé; il revoit, il retrouve encore cette beauté touchante, naguères l'ornement du monde, et l'admiration de tous les yeux. Il arrête les embaumeurs; il s'écrie, d'un accent douloureux! —Mycérine, ô ma chère Mycérine, si je ne puis être à toi dans cette vie, que du moins la même terre couvre ta dépouille et la mienne! —A l'instant il coupe ses cheveux, il en forme des tresses, trempées de ses larmes. —Elles servent de bandelettes, et pressent pour toujours les restes chéris d'une amante; mais ce n'est point assez, il déchire une de ses veines; il baigne de son sang ces fleurs, que sa main frémissante va placer sur le cœur de Mycérine. Ce grand effort est le dernier; il ne peut plus supporter les horribles images qui

l'environnent ; il saisit un fer sanglant. — O mort ! tu prendras deux victimes ! — Il s'écrie, frappe, et tombe aux pieds de son amante !

Son ame tendre, en s'élevant au ciel, regrette encore ce qui reste de Mycérine sur la terre.

LES GRECS.

Les Femmes de l'ancienne Egypte, esclaves selon les uns, presque libres selon les autres, étaient sous ce rapport dans un état plus qu'incertain. Mais ce qui résulte même des contradictions des écrivains, ce que l'on doit remarquer, c'est que, quel qu'ait été leur sort, plusieurs d'entre elles sont parvenues à l'estime, à la célébrité, quelquefois même ont atteint une puissance momentanée; et que cette énergie qui, seule, brise les liens de l'esclavage, ce caractère qui force à élever ceux que l'on voulait condamner à l'oubli, les a portées à des fonctions importantes, dans tous les pays, aux différents âges du monde, malgré les lois de tout genre, dont le but était de les asservir.

Nous allons maintenant jeter les yeux sur l'ancienne Grèce. Quel spectacle enchanteur présentait ce pays, si fécond en merveilles ! Lorsque, guidé par l'ingénieux et savant Barthélemy, on suit le jeune Anacharsis dans ses Voyages, il semble que, mieux il sait peindre ses modèles, plus il les agrandit, et moins encore ses tableaux les plus parfaits peuvent approcher de la réalité ! En effet, quel éclat pouvait jeter un pays gouverné par les Hommes les plus éloquents qui ayent jamais existé ! où tous les moyens de plaire, de séduire, étaient employés: où le feu du génie étincelait sans cesse; où, dans le même temps à peu près, Périclès remportait une victoire éclatante; Démosthènes tonnait à la tribune; Socrate ouvrait l'école de la sagesse; Praxitèle entraînait Athènes dans son atelier; Alcibiade brillait, à la fois, au *combat*, aux *conseils*, dans les *boudoirs*;

tandis qu'Aspasie, adorée de tant de grands-hommes, les réunissait tous à ses pieds.

Vers la fin de la guerre du Péloponèse, les Femmes de l'Attique, rassemblées dans les murs d'Athènes, apportèrent les formes aimables et les graces des Ioniennes. Aspasie, née à Milet, principale ville de l'Ionie, transporta sous un autre ciel l'élégance asiatique. Elle donna le ton à toutes les courtisanes; mais cet ensemble enchanteur, qui, dans la suite, par le seul mot d'*atticisme*, rappelait à la pensée tant d'agréments, d'attraits et d'urbanité, n'arriva pas jusqu'aux Femmes nobles d'Athènes. Leurs époux, connaissant la force naturelle de leurs passions, renfermèrent dans leur intérieur leurs Filles et leurs Femmes, avec un scrupule qui tenait de la méfiance, et ressemblait à la tyrannie. Craignant même qu'elles ne s'instruisissent dans les

arts, ou qu'elles ne se livrassent à des connaissances plus sérieuses, ils leur défendaient de recevoir des maîtres d'aucun genre, et leur laissaient, pour seuls plaisirs et seule occupation, les détails de leur ménage. Ainsi, tandis que les courtisanes cultivaient les arts, fréquentaient le Portique, charmaient les philosophes et les artistes, animaient leur génie, dont elles recueillaient les étincelles, établissaient, en quelque sorte, entre elles et eux, un échange d'instruction, d'enthousiasme et de sensations délicieuses, les Femmes nobles, presque oubliées et perdues dans les soins minutieux de la domesticité, aussi loin de leur siécle par leur esprit que par leur éducation, rappelaient plutôt ces temps de simplicité grossière des premiers habitants du monde, qu'elles ne semblaient appartenir à cette Grèce, dont les brillants débris laissent encore tant de jouis-

sances. De-là vint la célébrité des courtisanes d'Athènes. Les beaux-arts leur étaient nécessairement abandonnés, par l'injustice des lois qui en privaient les Femmes estimables. Elles s'y livrèrent, contribuèrent à leurs progrès; et, se parant de l'éclat qu'elles leur empruntaient, s'assurèrent les hommages de leur siécle par leurs succès, et l'admiration du nôtre par les souvenirs.

Au reste, rien ne perdit plus les mœurs que la supériorité des courtisanes sur les Femmes honnêtes; dès l'instant qu'Athènes eut abandonné le port de Phalère, il arriva, de toutes les parties de la Grèce, un si grand nombre de ces Femmes brillantes, que, par la dissolution de leurs mœurs, elles s'attirèrent l'animadversion de la république. Les choses en vinrent au point, qu'on proposa de lever un impôt sur elles. Il fut discuté, plaidé, sou-

tenu par Démosthènes, contre la courtisane Méra. On établit cet impôt, qui fut perçu très-longtemps.

Tandis que sous le joug des lois d'Athènes, les Femmes y languissaient dans l'oubli, à Lacédémone, au contraire, Lycurgue les accoutumait aux travaux les plus durs; à lutter en public; à lancer le javelot; à s'exercer à la course, et dans les *gymnases*. Ce législateur philosophe, par un calcul adroit, ne craignit pas de montrer la beauté sans voile, aux yeux des hommes, dont il croyait par-là diminuer les desirs. Les Lacédémoniennes, stimulant par des sarcasmes les jeunes gens qui n'avaient pu remporter le prix des jeux publics, ne semblaient s'occuper que de gloire, à l'instant même, où, ne cachant aucun de leurs charmes, elles pouvaient inspirer tous les feux de l'amour. Quel contraste entre les mœurs d'Athènes et celles de Lacédémone!...

Mais ces effets ne furent-ils pas tous en l'honneur de ce sexe faible, dont les Grecs semblaient disposer, d'après leurs caprices, comme d'une propriété ?

Jugeons l'ensemble de la conduite des Femmes, et le parti qu'elles tirèrent de leur position. On oblige les nobles athéniennes de vivre dans leur intérieur; elles montrent l'exemple de toutes les vertus domestiques; on donne de l'instruction aux courtisanes, chez ce peuple qui ne faisait cas que de la valeur et de l'éloquence, et qui était plus conduit par son imagination que par ses mœurs. Elles élèvent le courage des guerriers, parlent avec une pureté qui les distingue, et leurs maisons deviennent l'asile du goût et de l'esprit. — Les philosophes et les guerriers briguent l'honneur d'être admis chez elles : on donne de l'influence à ces enchanteresses; elles finissent par régir les affaires. Aspasie décide de la guerre

et de la paix. Phriné obtient une statue d'or dans le temple de Delphes, entre celles des deux rois. Démosthènes, lui-même, si terrible aux tyrans, est subjugué par une courtisane; et l'on disait de lui, *ce qu'il a médité un an, une Femme le renverse en un jour.*

Dans le *couvent guerrier de Lacédémone*, au contraire, on exige des Femmes d'oublier leur sexe: à l'instant, leur grace se change en force, leur séduction en adresse, leur vivacité en énergie. Non-seulement elles deviennent rivales des Hommes dans les exercices les plus durs; mais emportent même souvent sur eux la palme du courage.

Jamais on n'a pu mieux voir, que ce sexe inexplicable est propre à tout; qu'il existe en lui quelque chose de surnaturel qui peut répondre à chaque pensée, à chaque sentiment, à chaque projet. Peut-être a-t-il besoin que d'autres que lui le

mettent en valeur : peut-être est-il incapable de calculer lui-même sa puissance. Il est rare, en effet, que sans être mues par les circonstances, les Femmes projettent avec sagesse, avec prévoyance; aussi, voit-on qu'elles s'emploient, et ne se destinent pas. Tous les efforts leur sont possibles dans leur enthousiasme, si l'on a recours à elles; mais elles savent rarement d'elles-mêmes se donner la peine de réfléchir pour éviter le mal qu'elles préparent.

Telle Femme ne vous sacrifierait pas un plaisir pour vous sauver d'un péril à venir, et l'instant d'après donne sa vie pour vous en préserver. En un mot, on n'obtient rien d'elles par prudence, et tout, en intéressant leur sensibilité.

Les Grecs pleins d'esprit, et conduits par un tact fin qui les éclairait sur tous leurs moyens de jouissance, furent, de

tous les peuples, ceux qui, connaissant le mieux les Femmes, en tirèrent le parti le plus heureux. —Les jugeant propres à tout, ils reconnurent cependant que vouloir développer dans la même Femme toutes ces qualités contraires que leur accorda la nature, c'était un moyen de ne bien jouir d'aucune. Ces Grecs aimables et voluptueux, adorateurs nés des talents et de la grace, mais cependant amis de l'ordre dans leur intérieur, jaloux de leurs droits sur leurs Femmes, respectant leurs vertus comme sauvegardes de l'éducation de leurs enfants, sentirent que dans l'état sacré d'épouse, l'éclat nuisait à l'estime, les agréments aux qualités essentielles; qu'à son tour, l'austérité des devoirs atténuait les moyens de plaire, et que les sévères lois de la pudeur effrayaient la volupté qui perdait dans des chaînes importunes son charme et son empire. Toutes les

conventions sociales furent calculées en Grèce d'après ce principe, qu'on étendit cependant trop loin, sans vouloir trouver, en quelque sorte, comme en France, deux Femmes dans une seule. La prévoyance partagea ce sexe aimable en deux classes bien distinctes ; l'une vouée aux plaisirs, l'autre consacrée aux devoirs ; l'une attendant l'estime pour récompense, l'autre de l'encens et des hommages.

Je le répète : moins raisonnables que les Grecs, les Français espèrent trop de leurs Femmes des jouissances opposées qui se nuisent l'une à l'autre ; de-là tant de mauvais ménages, tant d'injustice dans nos jugements sur les Femmes, tant d'incohérence dans les principes d'éducation que nous donnons aux jeunes personnes. Qu'une mère se rende compte avec impartialité des leçons qu'elle donne à sa fille, pour en faire ce que nous ap-

pelons, à Paris, une Femme aimable, elle reconnaîtra que souvent, en moins de deux heures, elle lui a appris ce qui peut à la fois lui mériter l'estime, et le mépris de son époux, assurer ses succès, et détruire à jamais son bonheur.... Les Athéniens ont trop asservi, trop oublié leurs épouses; les Français les ont trop exercées à plaire; les Anglais, plus sages dans leurs calculs, ont pris sous ce rapport un plus juste milieu. Partisans par caractère de la sévérité des principes, l'intérieur de leurs familles est plus pur, plus décent, et leur procure un bonheur durable qui ne peut manquer de s'altérer, si la corruption de nos mœurs parvient à les atteindre.

Tout était si bien prévu à Athènes, que chaque Femme, dans sa classe, semblait contente de son sort. Si une épouse soumise mettait son bonheur à l'occupation de ses devoirs, Aspasie, cette en-

chanteresse, enivrée de ses succès, de sa brillante existence, de son pouvoir et de ses charmes, n'eût pas changé son état de courtisane en Grèce, pour un des trônes de l'Asie.

Un jour, voulant engager une jeune grecque dans la carrière de la volupté, elle lui écrivit une lettre que je vais transcrire ; peut-être montrera-t-elle au lecteur, mieux qu'une foule de détails, quelle était l'influence des courtisanes à Athènes ; quel intervalle immense les séparait des Femmes qui, modestement ignorées du public, élevaient en silence ces grands Hommes dont elles préparaient les triomphes.

Lettre d'Aspasie à une jeune Amie.

Eh bien! ma chère Alpaïs, je trouve donc enfin le moyen de te faire parvenir, par une esclave fidelle, cette lettre qui suppléera à tout ce que je ne puis te dire, puisque la surveillance de ton père m'éloigne de toi avec tant de rigueur. Que veut-il? te marier; t'ensevelir dans l'oubli d'un intérieur ennuyeux, où la monotonie viendra consumer tes jours, où ton esprit, tes graces, les talents que tu as su acquérir en secret, seront cachés à jamais et ne recevront point les hommages qui leur sont dus.

Que te proposai-je au contraire? de suivre la même carrière que moi, de recueillir tous les succès, de goûter tous les plaisirs, et, comme le diamant qu'on arrache à l'enveloppe qui voile ses

feux, de paraître, de venir étinceler de tout l'éclat de tes charmes, d'être admirée, recherchée comme lui. — Écoute : si le ciel ne t'eût donné que de ces beautés communes, dans lesquelles la nature fatiguée semble n'avoir qu'ébauché son ouvrage; si ton esprit, formé d'une trempe ordinaire, ne jetait que des idées sans couleurs, n'offrait que ces lentes conceptions qui présagent un avenir terne, et dénotent une ame glacée, dans l'âge même des passions, je te dirais : « Suis les conseils de ton père, sois femme, mère de famille, élève tes enfants, travaille les laines que nous envoie Corinthe, formes-en un tissu pour le manteau de ton époux, veille sur tes esclaves... ne sors qu'avec un voile; que gagnerais-tu à te montrer? Alcibiade, en allant au Lycée, ne s'arrêterait pas pour te voir plus longtemps, ne te suivrait pas pour savoir ta de-

meure; Praxitèle ne t'admirerait pas, ne chercherait pas en toi la grace qui manque encore à sa Vénus; Démosthènes, en te voyant, ne resterait pas près de toi sur la place publique, et n'oublierait pas le moment de monter à la tribune pour y combattre Philippe. — Va, te dirais-je, la nature t'a vouée à l'obscurité, elle classe tout, dans la chaîne de ses ouvrages..... L'admiration n'est pas pour toi. La raison t'appelle, suis sa voix, ses préceptes, et si tu le peux, sois heureuse des tristes jouissances qu'elle te présente. Mais mon Alpaïs est un chef-d'œuvre de beauté, d'élégance: la nature a tout fait pour elle; elle n'attend plus, pour enchanter, que les derniers secrets de l'art, encore semble-t-elle les avoir devinés. Son esprit brille sans le vouloir, il avertit que le génie le suit et bientôt va paraître: originalité piquante, enjouement aimable et plein d'attrait, gaieté

douce et voluptueuse, tout est en toi. Le ciel, pour couronner son ouvrage, te donnant un cœur ardent, une ame de feu, sembla te dire, en te produisant: naîs pour embellir la terre, va goûter toutes les voluptés, allumer tous les desirs, toutes les passions; vis pour le charme des yeux, pour la gloire de ton sexe, pour le bonheur de tes amants et pour t'enivrer toi-même de toutes les délices qu'ils te devront.

Examine, Alpaïs, *et* réfléchis. Les Grecs insulaires ont, par leur position même, des mœurs plus pures que le reste de la Grèce et de notre riante Athènes. L'austère Lacédémone peut offrir une palme satisfaisante à la vertu. La rustique simplicité de Thèbes présente un contraste frappant avec l'heureuse Corinthe qui, par sa situation et son commerce, semble appeler les richesses, le luxe et les voluptés. — Tu vis à Athènes;

rien ne peut t'exiler jamais, à Lacédémone, où les lois de Lycurgue pèsent sur notre sèxe, le dégradent par un faux emploi de ses moyens : laisse ce philosophe bizarrement ingénieux, vouloir que les jeunes beautés paraissent sans voiles aux yeux des Hommes, pour éteindre leurs desirs. Ce n'est pas ainsi que nos voiles doivent tomber. Je saurai t'enseigner d'autres routes ! J'aime la volupté délicate, et je fuis la grossière indécence. Qu'il est barbare ce Lycurgue ! Eh quoi ! vouloir que nous repoussions les plaisirs ? Est-ce là le vœu de la nature ? Est-ce là notre destination, Alpaïs ? — Ouvre enfin les yeux. Ceux qui, dans Lacédémone, veulent nous offrir sans art à l'œil curieux de la jeunesse, et ceux qui, dans Athènes, veulent nous cacher sous d'éternels voiles, rendre la beauté solitaire, nous condamner à l'obscure prison d'un ménage, nous défendre les arts, les ta-

lents, et tous les chemins qui conduisent à la séduction, sont également absurdes et cruels; va, sois bien sûre qu'ils nous craignent. Retrouvons les traces de notre empire jusque dans les soins qu'ils emploient pour annuller tous nos moyens de plaire. Ainsi donc, grace à cette froide philosophie qui calcule tout, dessèche tout, nous serions réduites à dépendre des caprices de ces Hommes qui n'ont de supériorité sur nous que par la force; qualité grossière et commune qu'ils sont obligés même de voiler en s'en servant contre nous. Ainsi donc, triste supplément de l'ordre social, nous serions destinées par eux à une éternelle servilité! Mais, pour l'honneur de notre sexe, il appartenait à la Grèce de produire des Femmes énergiques qui, remplies du sentiment de leur propre force, sussent briser ces indignes liens, s'élever au dessus des lois, former une classe à part, pres-

que une autre nation dans la nation même, et, reprenant la place qui leur fut assignée par la nature, briller de tout l'éclat qui leur appartient, recevoir tous les hommages et voir tous les Hommes à leurs pieds. Vois quelle existence je te propose chez ce peuple aimable que l'imagination seule conduit, chez ces Hommes qui ont plus de lois que de principes, qui, tendres et voluptueux enthousiastes de la beauté, adorateurs des arts, semblent nés pour la gloire, les plaisirs et l'amour. Tout nous assure un empire aussi brillant que durable. Fatigués eux-mêmes des mœurs austères qu'ils établissent dans leurs familles, ces Grecs, nés sensibles, toujours en contradiction avec leurs lois, tyrans de leurs Femmes, deviennent nos esclaves. Vois ce tombeau qui attire et fixe les regards des étrangers, avides de nos monuments! — Est-ce le souvenir d'un guerrier?

d'un poëte ? d'un philosophe ? c'est celui d'une de nous qui brilla dans Athènes, asservit tout par ses charmes : elle n'est plus ! mais l'encens brûle encore sur sa cendre. — Tout est encore amour autour de son tombeau !... Vois cette Vénus immortelle de l'immortel Praxitèle ; la déesse ne descendait point sur la terre : qui pouvait servir de modèle ? — Praxitèle, tourmenté du besoin secret de produire ce chef-d'œuvre, malheureux par la lutte intérieure du génie qui fait concevoir, et de l'impuissance d'exécuter, se promène un jour sur les bords du Céphise moins agité que lui dans ce moment. Tout-à-coup Phriné s'offre aux yeux de l'artiste étonné, sans autre voile que ses cheveux épars !....... Ébloui de tant de beautés, son génie s'allume, s'enflamme, les étincelles jaillissent de son ciseau, le marbre respire, Vénus elle-



Plus d'une fois Socrate, Léosthenes, Péricles, Alcibiade, vinrent à mes pieds épurer leur goût et la finesse de leurs discours.

Harriet del. Texier Sculp.



même se montre à lui ; elle reçoit des couronnes de myrtes, Praxitèle des lauriers, et Phriné des autels.

La religion même semble se mêler à notre existence. La déesse de la Beauté n'a-t-elle pas un temple, ne nous protége-t-elle pas par une espèce de culte ? Combien de fois ce peuple mobile rendit hommage à Laïs, à Glicère, des victoires de Thémistocle, en les voyant implorer Vénus pour ses triomphes ! — Brise les liens qui te retiennent, mon Alpaïs. Sauve-toi d'une honteuse obscurité, une fois près de ton amie, ne crains point la poursuite de ta famille : je plaiderai ta cause à l'Aréopage même, l'éloquence ne m'est point étrangère. Plus d'une fois Socrate, Démothènes, Périclès, épurèrent chez moi leur goût et la finesse de leurs discours. Je saurai te défendre, prouver à ce peuple si facile à enflammer, également avide d'inspirer et de

ressentir l'admiration, que les arts et les talents te réclament, que les hommages de la Grèce t'attendent, et que tes succès appartiennent à sa célébrité.

PREMIERS ROMAINS.

CHEZ les premiers Romains, peuple plus austère que les Grecs, et qui, pendant cinq cents ans, ignora les arts et les plaisirs, les Femmes jouèrent long-temps un rôle décent et noble, déployèrent aussi toutes les vertus qui naissent des lois sages et de l'énergie des premières institutions. Uniquement occupés de labourer et de vaincre, ces hommes imposants par leurs mœurs et leur courage, sortaient victorieux des combats, pour voler dans les bras de leurs épouses avec cet enthousiasme pur qu'inspirait la chasteté d'un sexe et la fidélité de l'autre. Estimant et respectant leurs Femmes, toutes leurs lois étaient favorables à ce sexe, et portaient plus l'empreinte de la sagesse que de la méfiance et de la menace.

Femmes sans cesse livrées aux
mestiques, ne rencontraient les
u'en suivant leurs devoirs. Nour-
er leurs enfants, filer la laine
it vêtir leurs époux, prier les
n leur absence, pour leurs suc-
ur retour; tel était l'emploi de
urs et le but de toutes leurs

dant une loi barbare de Romu-
donné droit de vie et de mort
s sur leurs Femmes. Dans le ber-
la république, les premières
ns devaient se sentir de la ru-
ces Hommes féroces et guerriers.
pouvoir absolu des époux ne
u'à l'avantage des Femmes; de-
éir et céder, longtemps elles
ut l'empire; non, par ce calcul
ette finesse de conduite et de
rie, fruit brillant et dangereux
rs corrompues, mais par le ca-

ractère de leurs principes et l'austérité de leurs mœurs. Il est peu de moments à cette époque, qui ne retracent à la mémoire quelques faits honorables pour les Femmes.

Coriolan, justement irrité contre son pays, ne lui fit grace qu'à la sollicitation de sa mère, et l'on éleva un autel, un lieu même où la vengeance d'un héros céda à la voix d'une Femme, et à l'ascendant de ses vertus.

Je pourrais citer mille autres traits, s'ils n'appartenaient pas plutôt à l'histoire des Femmes célèbres qu'à celle du sexe entier, qui est le but de mon ouvrage.

Pour bien juger l'esprit des premiers Romains, leurs différents rapports avec les Femmes, et par les faits et par leurs lois, il ne faut les juger, ni à l'époque de Romulus, où le peuple était barbare, ni à l'instant où leurs mœurs se corrompirent; mais au temps de Coriolan, dont

je viens de parler; moment où la férocité adoucie ne fut plus que de l'austérité; et ce premier asservissement des Femmes, un simple aveu du pouvoir absolu de leurs époux; pouvoir dont elles s'emparaient souvent à leur tour, non comme usurpatrices, mais comme amies, compagnes, émules de gloire, de vertus et dignes d'être associées à leurs triomphes.

Tout fut employé pour maintenir dans Rome cette pureté de mœurs, cette modestie grave qui faisait des Femmes des êtres non moins importants dans l'état par l'influence de leur grandeur d'ame et de leurs qualités sur la conduite de leurs époux, que nécessaires par leur sagesse et leur dévouement. Des lois furent calculées et rendues d'après cet esprit d'ordre qui, réglant l'intérieur des familles, épurait la grande famille du peuple.

Mais la nature des choses est plus forte que la volonté des Hommes. Une association s'altère en s'éloignant de sa naissance. Tant qu'une nation cherche à se former, les obstacles amènent le travail. Tous les moyens sont en mouvement, toutes les vertus des deux sexes sont en valeur; la nation devient-elle puissante? la cessation de résistance produit la paresse. Le repos, la paix même qu'on desire et les arts qui naissent d'elle et qui la parent, finissent par la corrompre, par triompher des lois toujours fortes dans les périls et toujours faibles dans la sécurité. — Le temps où les Dames romaines commencèrent à paraître en public, fut un instant fatal et remarquable dans l'histoire. Jusque-là, elles avaient vécu retirées dans leurs familles. Le luxe les tenta, les hommages les séduisirent; au lieu d'être aimées, elles songeaient à plaire, elles cherchèrent les plaisirs, ou-

blièrent leurs devoirs, et mirent l'art à la place de la nature.

On ne parlait plus de cette célèbre Véturie, fléchissant la colère de son fils, et obtenant pour récompense un décret public, par lequel les Hommes cédaient le pas aux Femmes. On ne citait plus la fameuse Portie, fille de Caton, ni cette Julie, femme de Pompée, qui mourut de douleur, en voyant une robe de son mari teinte de sang; ni cette jeune romaine, qui, dans sa prison, nourrit son père de son lait. — Ce n'était plus ces Femmes qui, du temps de Brennus, sauvèrent Rome, en offrant tout leur or; et qui par-là méritèrent l'honneur d'être louées à la tribune, comme les magistrats et les guerriers; ni ces héroïnes, qui, après la bataille de *Cannes*, donnèrent à l'état tous leurs bijoux et leurs pierreries. A la place de ces austères républicaines, on ne vit plus que des Femmes légères,

occupées de talents, de parures, ayant conçu l'idée d'une nouvelle réputation; et, par le besoin constant de plaire et d'attirer, se passant de gloire et d'estime.

La dernière révolution dans les mœurs des Femmes arriva à l'instant où les Romains perdirent leur liberté. J'en parlerai dans le chapitre suivant; car j'ai cru nécessaire de diviser en deux parties l'époque des empereurs, et celle de la république.

Mais pour peindre à quel point, même avant les empereurs, les mœurs étaient déja dépravées parmi les autorités qui devaient cependant donner un exemple contraire, je citerai l'anecdote suivante; elle prouve par quel événement (selon quelques écrivains) on mit, pour la première fois, le nom de Flore sur la liste des divinités.

Une certaine courtisane, appelée *Flora*, mourut très-riche, grace à la folie

de ses amants, et donna ses biens à la république, sous la condition que, tous les ans, on célébrerait une fête en son honneur. — Grand embarras ! Le sénat ayant obéré l'état, par des déprédations de tout genre, et, se trouvant placé entre le desir de recueillir un immense héritage, et la honte de rendre un décret pour célébrer une courtisane, feignit que c'était une déesse appelée Chloris chez les Grecs, et Flora chez les Latins ; et qu'ayant été mariée à *Zéphir*, elle en avait reçu l'empire des fleurs.

Par cette ruse, aussi vile dans son but que ridicule dans sa forme, la fête fut décrétée : elle s'appelait *Florale*, et se célébrait, au 1.er de mai, avec beaucoup de licence. On y faisait paraître les courtisanes toutes nues ; on y chantait des chansons qui respiraient la débauche, et peignaient la dissolution des mœurs.

ÉPOQUE DES EMPEREURS.

NOUS avons vu les Femmes, dans des climats divers, régies par des lois opposées, triompher des caprices des Hommes, et finir par garder sur eux plus ou moins d'influence, au sein même de la servitude où leur despotisme les avait réduites. — Nous arrivons au moment où Rome, livrée à tous les vices, n'envisageait plus les Femmes que comme les récompenses et les complices de la dépravation des mœurs. Jamais époque ne fut peut-être plus honteuse pour ce sexe, qui perd tout quand il perd sa modestie et qu'il franchit les bornes de la pudeur. On vit les Femmes les plus distinguées par leur rang, se disputer, à prix d'or, un histrion.

La licence n'eut plus de frein. La

science affreuse des avortements se perfectionna ; une ivresse licentieuse porta les Femmes à multiplier ces monstres de l'Asie, pour satisfaire leurs desirs effrénés, sans avoir à en redouter les suites. Chaque jour inventait un nouveau genre de désordre. Les lois qui n'avaient pu prévoir tous les degrés du crime, devinrent trop faibles : elles s'éveillèrent trop tard ; et, justement effrayées du nombre des coupables, elles se voilèrent, et se condamnèrent au silence, ayant trop à punir. De ce moment, toutes les digues furent rompues. Pour échapper aux remords de la veille, on prépara les crimes du lendemain.

Jamais les Femmes n'eurent plus de liberté, plus d'éclat et moins d'empire. Quand elles ne conduisent plus que les sens, à quoi se réduit leur pouvoir ! C'est une simple attraction naturelle, qu'il est aussi peu flatteur d'inspirer que

de ressentir. Par sa courte durée, elle peint d'avance le dégoût de la jouissance rapide et fugitive, à laquelle elle nous conduit. En effet, que devient-elle, en la dépouillant de tout ce prestige enchanteur d'amour, de modestie, véritable volupté de l'ame, sensation délicieuse du cœur, qui, dans le sein des plaisirs même, loin d'apaiser son délire, nous offre une nouvelle source d'enthousiasme et de charmes ?

Cette dernière révolution, qui doit marquer dans l'histoire des Femmes, se fit sous les empereurs. Cependant, au milieu de cette dissolution générale, il y eut encore quelques Femmes qui se distinguèrent en différents genres.

Octavie, femme d'Antoine sœur d'Auguste, et rivale si tendre et si vertueuse de Cléopâtre, fut une de celles que la nature sembla produire pour prouver que, quelles que fussent les mœurs du

temps, il existait toujours des Femmes faites pour honorer leur sexe.

Portia, digne d'être associée au secret d'une conjuration qui devait décider du sort du monde, meurt avec l'intrépidité de Caton, son père. Aria aide son époux à quitter la vie, en se perçant la première du poignard qu'elle lui présente. Pauline mêle son sang à celui de Sénèque. Agrippine, femme de Germanicus, brave Tibère dans son exil; et, triomphant des mœurs de son siécle, consume sa vie à pleurer son époux. Eponine reçoit une mort éclatante par la lâcheté de Vespasien. Et, pour comble de gloire, toutes ces Femmes illustres méritent l'éternel honneur d'être célébrées par la plume de Tacite.

Un seul coup-d'œil sur l'histoire des Femmes célèbres, suffit pour rappeler au lecteur toutes celles que je ne cite pas. Il en est une cependant que l'on ne peut

passer sous silence. C'est l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère, née en Syrie, et fille d'un prêtre du Soleil: on lui prédit qu'elle monterait sur le trône; et cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

Homme d'état, elle obtint la confiance de son époux, qui, sans l'aimer, ne gouvernait que par ses conseils. Elle cultiva les lettres, passa sa vie à s'instruire; et, partageant son temps entre les plaisirs et les affaires, occupée des gens d'esprit dans son cabinet, des Hommes les plus aimables de Rome dans son palais, et de grands intérêts sur son trône, elle parvint à une célébrité méritée. Sous le règne de son fils, elle eut la même influence que sous celui de son mari.

Cependant, ayant reçu tant de dons en partage, étant même une Femme de génie, comme elle n'eut pas le premier

une corruption adroite, qui prend mille formes aimables pour parvenir à leur plaire? Soyons justes. Les Femmes, toujours secondaires, sans espérance d'acquérir de la gloire, ne peuvent que s'associer à la nôtre. C'est aux Hommes à faire les grandes choses, c'est aux Femmes à les inspirer. Malheur à elles, si nous établissons un ordre vicieux; elles ne peuvent que se corrompre avec nous, ou rester pures individuellement, au milieu de la dépravation générale, sans pouvoir jamais réformer l'ordre social, et s'opposer à l'invasion des vices.

Un seul Homme peut corriger les mœurs; plusieurs Femmes vertueuses, réunies, n'en ont pas le pouvoir. Les premiers Romains ont dû sans doute une partie de leur énergie, de leurs vertus, aux qualités précieuses de ce sexe; mais pour que les Femmes électrisent nos ames, et nous excitent aux belles

« Le second, où l'on célébrait Livie,
« mère de Tibère, marqua le passage
« des mœurs des Femmes dans une ré-
« publique, à leurs mœurs dans une
« cour et sous un prince. Mais l'éloge de
« Popée, prononcé par un empereur et
« applaudi par les Romains, annonça,
« pour ainsi dire, le dernier terme de
« la corruption. »

A quelle cause appartenait donc cette dissolution dans laquelle Rome était alors tombée ? Est-ce les Femmes qu'il fallait en accuser ? Faisaient-elles les lois ? Pouvaient-elles arrêter le cours des vices, qui, comme un torrent, avaient envahi tous les états ?

Je sais que souvent les Femmes font les mœurs, mais elles seules ne peuvent les soutenir. On les a vu encourager les vertus, même les inspirer; mais avec leur faiblesse naturelle, peuvent-elles à la fois combattre et s'occuper à détruire

---

NAISSANCE DU CHRISTIANISME.

On a pu observer jusqu'ici l'influence des gouvernements et des lois sur les mœurs des Femmes. Après plusieurs siécles écoulés, il se fit un changement, qui vint en quelque sorte épurer et renouveler le moral de ce sexe trop faible pour avoir pu résister au torrent de la dissolution.

On avait vu successivement les Femmes, chez les patriarches, réduites au simple emploi de mères de famille; chez les Egyptiens, traitées avec plus de considération, mais toujours regardées seulement comme des sources de bonheur; en Grèce, tantôt oubliées, comme à Athènes; tantôt offertes sans voile, comme à Lacédémone, aux regards curieux des Hommes, et victimes d'une froide et coupa-

ble philosophie qui les dégradait en les déplaçant. Elles jouèrent un rôle plus décent à Rome, dans les premiers moments de la république ; mais bientôt après, livrées à toutes les séductions, à tous les dangers, on les vit suivre la dégradation de l'empire romain, se détruire et se corrompre avec lui. Telle avait été la marche graduée des mœurs et de la condition des Femmes jusqu'au règne de Tibère.

Enfin le christianisme naquit : il vint offrir aux Hommes une route sûre de morale, de bonheur présent et à venir ; pour gloire, un rapprochement avec l'Être suprême ; pour but, de douces consolations sur la terre, et pour récompense, une éternelle tranquillité dans le ciel.

Jusque-là, les Femmes, indécises dans leurs desirs, soumises, jusque dans leurs pensées, et ne connaissant d'autres clartés que les lueurs passagères du plaisir, attendaient sans espérance. Devenues chré-

tiennes, elles subjuguent leurs sens, elles subjuguent leur raison; embrasées d'une flamme pure et hardie, elles s'élèvent à l'amour divin, et goûtent ce bonheur anticipé que la foi nous dispense au sein même de l'adversité.

C'était surtout sur ces ames tendres que la loi du Christ devait exercer toute son influence. Elles furent en effet les premières à embrasser ces dogmes religieux, qui, répondant à tous les mouvements secrets de leur cœur, à ce penchant naturel de pitié, d'amour et de dévouement, leur offraient une occupation attachante et des jouissances sans remords. La prodigieuse révolution que ce moment produisit est difficile à peindre.

Le christianisme, sévère en principes, mais commandant l'indulgence, remplaça le règne des sens par celui des ames. Si la politique et la philosophie avaient tout rapporté à l'intérêt des sociétés, la nou-

velle législation fit voir cet univers comme un néant dont tout devait nous détacher, et le monde à venir, comme le seul but de nos pensées et de notre espoir. Tout s'épura. On eut honte de la licence; les Femmes, plus modestes, regrettèrent la pudeur, s'imposèrent des sacrifices, s'humilièrent pour s'élever; les fautes diminuèrent par le besoin et l'obligation de se dénoncer elles-mêmes. Chaçun voulut un frein, chercha des bornes à ses desirs, à ses passions; les devoirs devinrent des plaisirs, toutes les sages institutions se rétablirent; des vœux furent prononcés, des liens indissolubles se formèrent; le mariage, qui n'était qu'une union de convention, devint un nœud sacré, solennel, sanctifié par l'autel et protégé par les lois; une morale simple et pure se présenta comme secours au malheur, comme sauve-garde à la faiblesse, à l'innocence. Étouffant les haines, et dé-

fendant les vengeances, la paix sembla descendre sur la terre pour inviter tous les mortels à s'aimer, à se soutenir; et la religion, en réunissant toutes les ames, sembla former une immense chaîne qui se rattachait au trône de la Divinité.

Tout, dans ce nouveau culte, devait plaire aux Femmes. Non-seulement il rétablissait une balance plus égale entre elles et nous, mais il répondait en quelque sorte à ce goût toujours dominant chez elles, de subjuguer, et d'exercer leur pouvoir. Convertir est encore un genre de séduction, aussi vit-on toujours les Femmes chrétiennes s'y livrer avec plus d'ardeur que les Hommes (*).

L'Angleterre, la France, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Bohême : la Lithuanie, la Pologne,

---

(*) *S. Augustin fut converti par sa mère, et S. Jérôme dédia aux Femmes une grande partie de ses ouvrages.*

la Russie, et, pendant quelque temps, la Perse, reçurent l'évangile des mains de la beauté, et des milliers de prosélytes furent les fruits heureux des charmes et de la grace. Bientôt cette sensibilité naturelle aux Femmes, sensibilité que l'amour change en passion, fut transformée, par la religion, en pitié douce et consolante. Le besoin du bonheur des autres, du soulagement de l'infortune, s'empara de ces ames de feu. Les asiles sacrés du malheur furent institués, protégés, desservis par elles; la faiblesse et la commisération triomphèrent du dégoût qu'un spectacle affreux devait leur inspirer. Les maux furent soignés, les plaintes entendues; les larmes qui coulèrent encore furent recueillies dans leur sein. L'on vit enfin les Femmes, ces précieux ornements de la terre, devenir la ressource de l'infortune et le recours de l'indigence. La persécution même qu'é-

prouvèrent les chrétiens, servit aux Femmes à développer leurs vertus. La religion, calme et triomphante, avait attendri leurs cœurs;..... mais, troublée, menacée, proscrite, elle électrisa leur courage, éleva leurs sentiments; entraînées par un saint enthousiasme, les premières elles se précipitèrent sur les buchers qu'élevait la tyrannie. Ainsi, grace à ce culte saint, à cette morale persuasive, le christianisme, dans ce qu'il avait même de mystérieux et de surnaturel, enflamma encore plus un sexe irritable et sensible. Ces mêmes Femmes qui naguères, au milieu de l'encens et des hommages, faisaient lutter l'éclat de leurs charmes avec celui de leurs ornements.... alors, couvertes d'un cilice, oubliaient leurs attraits, leur faiblesse, bravaient la mort, la demandaient; et, affranchies du présent, s'élançaient avec ivresse dans les abymes de l'avenir.

Qu'on ne s'étonne point de ce prodigieux courage. Le culte qu'elles défendaient avec tant de zèle, protégeait leur faiblesse. Par lui, un cercle d'idées et d'institutions nouvelles était établi ; un autre ordre social s'offrait à leurs regards ; elles pouvaient y tenir une place plus décente et totalement indépendante des Hommes. Restaient-elles dans le monde, une loi sacrée les enchaînait à leurs époux : Se consacraient-elles aux autels, elles ne dépendaient plus que de Dieu ; en un mot, d'esclaves elles devenaient libres.

L'anecdote suivante prouve jusqu'à quel point cette nouvelle doctrine enflamma ces ames tendres, et sut éteindre jusqu'aux passions les plus violentes par l'enthousiasme d'un saint zèle.

APPIA,

Anecdote romaine.

La jeune Appia vivait dans Rome à l'instant où le christianisme était le plus cruellement poursuivi. Issue d'une famille illustre, veuve, depuis deux ans, d'un époux qu'elle avait estimé sans l'aimer, la seule différence de religion l'avait empêchée de s'unir au jeune Léon, digne d'elle par sa fortune et son rang. Livrée aux plaisirs de son âge, au luxe, à toutes les distractions qui devaient l'éloigner d'un sentiment vrai, elle n'en était pas moins tendre. — Plus faite pour aimer que pour se plaire au tumulte du monde, l'image de son amant la suivait au milieu des hommages qui l'entouraient sans cesse, et qu'elle rejetait lorsque Léon, par sa présence, ne leur prêtait pas un charme nouveau.

Tous deux s'aimaient dans le silence, ne voyaient qu'eux seuls au milieu de la foule, ne retrouvaient qu'eux dans leurs souvenirs; lorsque, rendus à la solitude, leur pensée se portait, le lendemain, sur la fête de la veille. Touchant spectacle! ces deux amants, au milieu de la corruption générale, avaient conservé toute leur candeur, toute la pureté des premiers âges, comme deux beaux lys qui, s'élevant d'un terrein fangeux, conservent une blancheur sans tache au milieu d'un nuage impur. Léon, adorant Appia, brûlait de posséder sa main; mais ne pouvait se décider à quitter sa religion pour le christianisme qu'elle avait embrassé. Elle lui faisait de tendres reproches, il se défendait mal et ne résistait qu'à peine, lorsque appelé par son devoir, il fut obligé de voler dans les camps, et de se séparer de tout

ce qu'il aimait...... Qu'ils furent touchants leurs adieux ! Combien leur douleur était vraie ! profondément sentie ! Enfin, il fallut s'arracher l'un à l'autre ; leurs larmes redoublèrent, leurs bras s'ouvrirent une seconde fois, et Léon s'éloigna. Hélas ! cruelle absence qui lui coûta le charme de sa vie ! Appia, isolée, ne cherchait point de distractions dans les plaisirs d'un monde importun ; elle vivait retirée dans le sein de sa famille. Le saint exercice d'un culte proscrit occupait en secret tous ses moments. Après plusieurs mois de souffrance, de quel étonnement elle fut frappée, lorsqu'elle sentit que ce n'était qu'aux pieds des autels que sa douleur s'apaisait ! que ses larmes semblaient s'arrêter ! On cherche ce qui soulage ; elle y retourna plus souvent, malgré les périls qu'elle courait. Bientôt elle y passa le jour entier. Un ministre du

ciel, aussi vertueux qu'instruit, et qui, chaque jour, bravait, pour la foi, la défense des tyrans, s'empara de sa confiance; ses peines furent déposées dans le sein de ce confident sacré. Pouvait-elle lui dire autre chose? elle n'avait pas de fautes à avouer. Appia écrivait toujours à Léon : ses idées étaient aussi tendres, mais ses expressions avaient moins de chaleur. On voyait plus d'amitié sentie que de passion. Léon ne s'en alarmait pas! il était si sûr d'elle! Certain d'ailleurs que des soins pieux l'occupaient en son absence, il en éprouvait une satisfaction secrète. L'amant le moins jaloux l'est toujours; il aime mieux savoir sa maîtresse aux pieds des autels qu'au milieu d'un monde séducteur. Hélas! Léon ignorait que ce même autel qu'il bénissait secrétement, devait lui ravir sa maîtresse! Le calcul secret d'Appia était

trop délicat pour ne pas la porter à suivre le parti que sa tendresse même lui inspira.

Elle connaissait assez son pouvoir sur Léon, pour être convaincue qu'à son retour, il adopterait la religion de son amante. Mais, hélas! cet espoir même ne lui était plus permis! Le culte du Christ était alors plus persécuté que jamais. On ne pouvait le suivre sans se dévouer à la mort.... Renoncer à la main de Léon était sa seule ressource. Elle s'y résolut. Mais pour y parvenir, il fallait encore le tromper; il fallait lui faire croire qu'elle avait cessé de l'aimer, et calomnier son cœur, pour sauver son amant. La dernière lettre que Léon reçut d'elle, avant le moment qui devait les réunir, fut un coup de foudre..... Elle voulut le pressentir sur le changement de son cœur.... Que devint-il en voyant que

sa maîtresse voulait s'arracher à lui? Il arrive éperdu, tombe à ses pieds, emploie les prières, les larmes et tout ce que la tendresse peut trouver de plus touchant; plaintes; reproches; fureurs; excuses; rien ne réussit. Appia, soutenue par un motif trop puissant, est inébranlable. Ah! que ne sentait-elle qu'il valait mieux périr avec son amant, que de déchirer son cœur!..... Mais non, elle veut le sauver, et lui ôte tout espoir en lui déclarant avec fermeté qu'il ne la verra plus..... Furieux! il s'écrie qu'il ne peut vivre sans elle, et que, pour posséder sa main, il abjure, dès ce moment, le culte qui les séparait... Que tous ceux qui ont ressenti le délire affreux de la douleur, en perdant ce qu'ils aimaient, se peignent l'état horrible de Léon, en voyant qu'Appia refuse encore ce dernier sacrifice. «Non,

« mon cher Léon, lui dit-elle, je ne
« vous conduirai point à la mort en ac-
« ceptant votre dévouement : les mal-
« heureux chrétiens sont tous des vic-
« times condamnées ; laissez-moi périr
« seule. Plus convaincue que vous des
« dogmes que je professe, j'ai seule le
« droit de les sceller de mon sang ; fuyez-
« moi, fuyez, évitez le spectacle cruel
« de mon supplice dont vous pourriez
« être témoin... Adieu pour jamais... »
Elle veut s'échapper de ses bras. Léon se précipite au-devant de ses pas ; il déteste la vie ; mais il veut en passer le reste près d'Appia. Sans partager encore les opinions de celle qu'il aime, il se voue aux mêmes devoirs, aux mêmes dangers, et ne quitte plus les autels aux pieds desquels il se prosterne avec rage. Appia n'ose plus essayer de s'éloigner ; mais refuse constamment de s'unir à lui, dans

l'espoir de vaincre un jour sa résistance. Elle plaint Léon d'avoir quitté le monde et toutes ses espérances, lorsqu'elle ne peut plus rien pour son bonheur. Enfin le danger qui les menaçait se déclare; ils sont dénoncés l'un et l'autre aux persécuteurs de la foi, traînés dans un cachot et destinés au supplice. Cependant le sort de cette jeune victime intéresse même ses tyrans. On lui propose de renoncer à la religion : un mot la sauverait, la rendrait à la vie, au bonheur, à Léon; mais elle ne voit que Dieu, et demande la mort.... — En vain, pour arracher Léon au supplice, atteste-t-elle qu'il ne professe pas une religion proscrite; qu'elle seule en reconnaît les dogmes, en observe les préceptes, en adore l'auteur. Léon veut finir des jours odieux; il ose mentir à sa pensée; il jure que les opinions d'Appia sont les siennes.

— L'arrêt est prononcé, le bucher s'allume, la flamme l'embrase, et dévore, avec le saint ministre qui guidait Appia, Léon et sa maîtresse ; l'un expire victime de l'amour, et l'autre de sa foi.

Cette fermeté dans ses principes, cette balance égale entre ce qu'elle doit à ses devoirs et à son amant, peint à la fois, dans Appia, la force énergique de l'ame et ce dévouement sans bornes dont une Femme est capable, quand elle est vertueuse et passionnée.

Le sexe s'entend surtout en sacrifice ; il en a le mérite et la science. Il semble que le besoin de vivre pour les autres soit le complément de son existence. Même sans avoir éprouvé son dévouement ; on en a le doux et secret pressentiment, on se rapproche des Femmes par le calcul rapide de tout ce que l'on peut en attendre. Sûrs d'elles pour

nos plaisirs, nous les desirons dans nos peines, et leur règne peut recommencer à l'instant même qui voit finir notre bonheur.

LES SAUVAGES.

Je n'ai pas encore parlé des Sauvages; mais, pour donner à mes lecteurs une légère idée du sort des Femmes chez ces peuplades féroces, j'ai cru qu'en arrivant à l'époque de la destruction de l'Europe par les Barbares du nord, je pouvais placer, avant cette étonnante révolution, quelques détails qui, par leur nature, doivent s'éloigner du tableau des nations civilisées.

Parmi les peuples policés, les Femmes, par leur esprit, leurs charmes, leur adresse, leur coquetterie, possèdent mille moyens de rétablir entre elles et nous la balance du pouvoir; mais chez les Sauvages qui, dans leur grossièreté taciturne, n'ont nulle idée sociale, elles restent sans espérance; leur faiblesse est

sans appui; leur vie, près des Hommes, n'est qu'un long supplice.

Les voyageurs nous présenteront quelques exceptions; mais, en général, ils conviendront, s'ils sont de bonne-foi, que le sort d'une Femme sauvage est affreux.

Citerai-je l'usage atroce des Hottentots? Chez eux, les Femmes élèvent les enfants mâles à peu près jusqu'à l'âge de puberté. Les garçons alors sortent de tutelle, et leur admission dans la société des Hommes, se célèbre avec beaucoup de cérémonie. L'initiation terminée, le jeune Hottentot saisit la première occasion de retourner à la hutte de sa mère, et de la battre de la manière la plus barbare, pour lui déclarer, par ce traitement, qu'il n'est plus en son pouvoir. Il s'en vante avec orgueil, et si la mère portait des plaintes à la tribu, les Sauvages applaudiraient unanimement à l'é-

nergie de leur jeune camarade, à la preuve évidente qu'il a donnée de son mépris pour les Femmes. Enfin le sort de ce sexe est si malheureux parmi plusieurs hordes de Sauvages, qu'ils sont parvenus au point de rendre une mère insensible pour la fille qu'elle alaite, en songeant aux maux qui lui sont destinés.

Le père Joseph Gumilla, missionnaire, reprochait un jour ce crime d'insensibilité à une jeune Sauvage des bords de l'Orénoque. Voilà ce qu'elle lui répondit : « Plût à Dieu, mon père, que ma mère « m'eût étouffée en naissant ; elle m'au- « rait épargné bien des douleurs !

« Nos maris, en partant pour la chasse, « prennent leur arc et leur carquois, sans « s'embarrasser de nous ; il faut les sui- « vre avec un enfant à la mamelle et un « autre sur les bras ; ils reviennent le « soir, sans porter aucun fardeau ; et « nous, outre nos enfants, il nous faut

« porter encore ce dont il leur plaît de « nous charger. Quoiqu'exténuées de fa- « tigue, on ne nous permet, en arri- « vant, ni de nous livrer au sommeil, ni de « prendre le moindre repos. Ils nous obli- « gent de moudre, toute la nuit, du *maïs* « pour faire du *chica*. Ils s'enivrent, et « alors nous assomment de coups, nous « arrachent les cheveux et nous foulent « aux pieds. — Quelle est notre perspec- « tive après tant de souffrances? Quand « nous avançons en âge, nos maris pren- « nent une seconde Femme plus jeune, « et l'encouragent à nous maltraiter, « nous et nos enfants.

« Croyez-vous, mon père, que la pa- « tience puisse tenir à cet excès de ty- « rannie qui n'a point de fin, et pour- « rions-nous donner une plus grande « marque de tendresse à nos filles que « de les étouffer en naissant? »

Si les Sauvages, pour la plupart, sont

les tyrans et les bourreaux de leurs Femmes ; on assure cependant que, chez quelques-uns d'entre eux, par une opposition bien frappante, on découvre une sorte de vénération pour ce sexe. Les Hurons, par exemple, rendent leurs Femmes esclaves ; mais devenues matrones, ils ont un grand respect pour elles ; ils les admettent dans leurs conseils ; elles décident seules de la paix et de la guerre. Lorsqu'une matrone, soit pour apaiser les mânes de ses parents tués, soit pour remplacer les prisonniers, veut faire prendre les armes à un guerrier qu'elle connaît faiblement, elle lui envoie un collier de coquillages. Le Sauvage se croit aussi irrésistiblement engagé par ce bijou, que jadis nos anciens chevaliers par les couleurs de leur belle.

Chez les Natchez, il paraît même que les Femmes règnent. Comme ces peuples adorent le soleil, ils croient que leur

commandante descend directement de cet astre, tandis que son mari n'est qu'un simple mortel qu'elle choisit communément dans une classe obscure, afin de jouir plus tranquillement de sa supériorité. Si elle meurt, son mari et toute sa suite sont obligés de la suivre dans l'autre monde, afin, disent-ils, qu'elle n'y manque de rien.

De tous les peuples connus, ce n'est que chez eux que ce sacrifice imposé aux Femmes, dans l'Inde, a lieu de même pour les Hommes; mais, en général, dans tous ces pays, si vous exceptez les Femmes privilégiées, ce sexe entier est esclave.

N'est-il pas vraiment honorable pour lui que, même chez des nations aussi barbares, il ait inspiré quelques idées de respect, d'estime? — Le Sauvage errant aime le sexe en général, sans avoir de prédilection particulière pour telle ou

telle qui se présente à ses yeux. Pense-t-il au lendemain, ce qui est le premier symptôme de la civilisation, il devient pasteur; dès-lors, un peu de société se forme, et les Femmes peuvent tenter d'exercer leur empire. C'est dans le calme, dans le repos, que leurs moyens de séduction sont en valeur; aussi est-ce, pour un observateur, une gradation intéressante à suivre que celle du pouvoir et de l'influence des Femmes, s'augmentant ou diminuant, en raison du plus ou moins de civilisation. . . . . .

Elles ne peuvent rien sur les Hommes épars dans les forêts; elles peuvent tout, s'ils commencent à bâtir des cabanes, n'y revinssent-ils même que le soir.

Grande leçon pour plus d'une Femme malheureuse chez les peuples civilisés. — Certes, il y a tel mari qui, dans sa conduite envers son épouse, peut être comparé à un Sauvage, et qui s'en rap-

proche par l'absence de tous égards, de tous sentiments; état abject de l'ame, qui tient de la férocité. — Eh bien! que cette Femme pense à rendre sa maison agréable; qu'elle dévore ses chagrins; qu'elle ne montre qu'un visage serein; que sa bouche ne prononce que des choses douces et pas un reproche..... Il faut bien rentrer chez soi. L'homme dur et coupable s'attend au murmure; il se prépare d'avance à repousser les larmes, à répondre à l'humeur par l'impatience, à l'aigreur par l'ironie. — Quelle surprise! toute la force qu'il avait recueillie tombe d'elle-même en ne rencontrant point de résistance!

— L'homme dont nous parlons, commence à sortir plus tard le matin, à rentrer plus tôt le soir; la paresse est la base la plus commune de notre caractère; bientôt on aime mieux des plaisirs plus doux et moins de peine; le bonheur finit

par l'emporter sur le plaisir, et, grace aux vertus d'une Femme sensible, adroite et sage, un barbare s'adoucit, un inconstant devient fidelle.

Sans m'étendre davantage sur le sort des Femmes sauvages, on voit par ce que j'en ai dit, et par quelques notes qui suivront cet ouvrage, que, parmi presque toutes ces hordes barbares, ce sexe n'a pour présent et pour avenir qu'une suite renouvelée de peines et de douleurs; mais au moins les Femmes n'y sont-elles pas enfermées; comme en Asie. On aime à se dire : une Femme sauvage, trop malheureuse, trop persécutée, peut fuir dans les bois, se servir de la force, de l'adresse qu'elle acquiert pour se rendre moins malheureuse, pour échapper à ses tyrans; au lieu qu'une Femme emprisonnée dans un sérail, soumise à ces gardiens infames qui se vengent de leur malheur par celui de leurs vic-

times, me semble encore plus infortunée, même au sein du luxe qui l'entoure.

L'autre manque de tout; mais elle a du moins sa liberté.

Sans doute, on me ferait de justes reproches, si je passais les Amazones sous silence. Selon l'opinion de beaucoup de gens, leur existence est purement fabuleuse; cependant quelques écrivains étant d'avis différent sur ce point, je ne prétends pas prononcer, et renvoyant mes lecteurs à tout ce que l'on a écrit sur ces brillantes héroïnes, je me contenterai de citer, à ce sujet, un trait que me fournit Hérodote.

Origine des Sarmates.

Lorsque les Grecs eurent combattu contre les Amazones, et qu'ils eurent remporté la victoire sur les bords du *Thermodon*, on raconte qu'ils emmenèrent avec eux, dans trois vaisseaux,

toutes celles qu'ils avaient pu faire prisonnières. En pleine mer, elles attaquèrent leurs vainqueurs et les taillèrent en pièces; mais, comme elles n'entendaient rien à la manœuvre, et qu'elles ne savaient faire usage, ni des voiles, ni du gouvernail, après qu'elles eurent tué les Hommes, elles se laissèrent aller au gré des flots et des vents, et abordèrent à *Gemnes*, sur le *Palus-Méotis*. Les Amazones étant descendues de leurs vaisseaux en cet endroit, avancèrent par le milieu des terres habitées, et s'étant emparées des premiers *haras* qu'elles rencontrèrent sur leur route, elles montèrent à cheval, et pillèrent les terres des Scythes. Ceux-ci ne pouvaient deviner quels étaient ces ennemis dont ils ne connaissaient ni le langage, ni l'habit. Ils les prirent d'abord pour des Hommes du même âge;

(*) *Gemnes* est du pays des *Scythes libres*.

et, dans cette idée, ils leur livrèrent bataille; mais ils reconnurent, par les morts restés en leur pouvoir après le combat, que c'étaient des Femmes. Ils résolurent, dans un conseil tenu à ce sujet, de n'en plus tuer aucunes; mais de leur envoyer les plus jeunes d'entre eux en aussi grand nombre qu'ils conjecturaient qu'elles pouvaient être, avec ordre d'avoir leur camp près de celui des Amazones, de faire les mêmes choses qu'ils leur verraient faire, de ne pas combattre quand même elles les attaqueraient; mais de prendre la fuite, et de s'approcher, et de camper près d'elles, lorsqu'elles cesseraient de les poursuivre. Les Scythes prirent cette résolution, parce qu'ils voulaient avoir des enfants de ces Femmes belliqueuses. Les jeunes gens suivirent ces ordres. Les Amazones ayant reconnu qu'ils n'étaient pas venus pour leur faire du mal, les laissèrent tranquilles. Cependant les deux

camps s'approchaient tous les jours de plus en plus. Les jeunes Scythes n'avaient, comme les Amazones, que leurs armes et leurs chevaux, et vivaient comme elles de leur chasse et du butin qu'ils pouvaient enlever. Vers l'heure où le soleil était le plus élevé sur l'horizon, les Amazones s'éloignaient de leur camp, seules ou deux à deux. Les Scythes s'en étant aperçus, firent de même. Un d'entre eux s'approcha d'une de ces Amazones isolées, et celle-ci, loin de le repousser, lui accorda ses faveurs. — Comme ils ne pouvaient se parler, parce qu'ils ne s'entendaient pas l'un et l'autre, elle lui dit, par signes, de revenir le lendemain au même endroit avec un de ses compagnons, et qu'elle amènerait aussi une de ses compagnes.

Ce jeune Scythe, de retour au camp, y raconta son aventure, et, le jour suivant, il revint avec un autre Scythe au

même endroit : il trouva l'Amazone qui l'attendait avec une de ses compagnes. Les autres jeunes gens, instruits de cette aventure, apprivoisèrent aussi le reste des Amazones. Les deux camps furent réunis ; ils demeurèrent ensemble, et chacun prit pour Femme celle qu'il avait eu pour maîtresse. Ces jeunes Scythes ne purent apprendre la langue de leurs épouses ; mais les Amazones apprirent celle de leurs maris ; et lorsqu'ils commencèrent à s'entendre, les Scythes leur parlèrent ainsi :

« Nous avons des parents, nous avons « des liens, menons une autre vie, réu« nissons-nous à eux, et nous n'aurons « jamais d'autres Femmes que vous. « — Nous ne pourrions pas, répondirent « les Amazones, habiter avec les Femmes « de votre pays. Leurs coutumes ne res« semblent en rien aux nôtres. Nous ti« rons de l'arc, nous lançons le javelot,

« nous montons à cheval, et nous n'a-
« vons point appris les ouvrages propres
« à notre sexe. Vos compagnes ne s'occu-
« pent qu'à des ouvrages de Femmes;
« elles ne quittent point leurs chariots,
« ne vont point à la chasse; comment
« pourrions-nous nous accorder ensem-
« ble? Mais, si vous voulez nous avoir
« pour Femmes et montrer de la jus-
« tice, allez trouver vos pères; deman-
« dez-leur la partie de leurs biens qui
« vous appartient, revenez après l'avoir
« reçue, et nous vivrons en notre par-
« ticulier. »

Les jeunes Scythes, persuadés, firent ce que desiraient leurs Femmes, et les rejoignirent lorsqu'ils eurent recueilli la portion de leur patrimoine qui leur était échue; alors, elles leurs parlèrent ainsi:

« Après vous avoir privés de vos pères,
« après les dégâts que nous avons faits en
« arrivant sur vos terres, nous en crain-

« drions les suites, s'il fallait demeurer
« dans ce pays ; mais, puisque vous voulez
« bien nous prendre pour Femmes, allons
« tous, d'un commun accord, nous établir
« au-delà du *Tanaïs.* »

Les jeunes Scythes y consentirent : ils passèrent le fleuve. Après avoir marché trois jours à l'est, et trois jours depuis le *Palus-Méotis* vers le nord, ils arrivèrent dans le pays qu'ils habitent maintenant, et s'y fixèrent. De là vient que les Femmes des Sarmates ont conservé leurs anciennes coutumes. Elles montent à cheval, et vont à la chasse, tantôt seules et tantôt avec leurs maris. Elles les accompagnent également à la guerre, et portent les mêmes habits qu'eux. Les Sarmates faisaient usage de la langue scythe ; mais ils ne l'ont jamais parlée avec pureté, parce que les Amazones ne la savaient qu'imparfaitement.

Quant aux mariages, ils ont réglé

qu'une fille ne pourrait se marier qu'elle n'eût tué un ennemi ; aussi y en a-t-il qui, ne pouvant accomplir la loi, meurent dans un grand âge sans avoir été mariées.

Telle fut l'origine des Sarmates, nation aussi fière que belliqueuse.

IRRUPTIONS DES BARBARES.

J'AI suspendu la marche de mon ouvrage pour parler des Sauvages et de l'origine des Sarmates; je reprends la suite graduée des événements depuis les derniers empereurs romains. Nous arrivons à l'instant de la révolution la plus inattendue, et peut-être la plus singulière dans ses effets sur le sort des Femmes: c'est l'irruption des barbares du nord en Europe.

L'empire Romain, parvenu au dernier degré de corruption, ne ressemblait plus qu'à ces vieux monuments qui rappellent encore d'antiques et belles formes, et qui, fondés sur une base secrètement minée, se soutiennent par le poids seul de leur masse; mais sont prêts à s'écrouler

au premier choc. — Tout-à-coup des barbares s'élancent des bords de la Baltique et des forêts du nord. Les Scandinaves, les Anglo-Saxons, les Bretons, les Germains descendent comme un torrent, viennent porter partout la terreur, le pillage et la désolation. Ils détruisent l'empire Romain, et, pendant près de quatre cents ans, renouvellent leurs terribles invasions auxquelles une nouvelle civilisation ne peut mettre fin qu'après cinq siécles de crimes et d'atrocités.

Qui pourrait croire que des Hommes farouches, ivres de sang et de carnage, apporteraient les premiers germes de la galanterie qui a regné si longtemps en Europe, et dont il ne nous reste que des souvenirs? Pour en chercher les causes, il faut entrer dans quelques détails historiques, aussi succints que l'exige le plan de ces Essais.

Rappelons-nous d'abord que les Francs s'établirent dans les Gaules, les Lombards en Italie, et les Goths en Espagne.

Presque tous ces barbares du nord étaient dans un rapport très-singulier avec leurs Femmes. Le sexe, en général, était traité avec la rudesse ordinaire aux habitants des forêts; cependant, par une contradiction inexplicable, ils croyaient les Femmes d'une nature plus rapprochée de la Divinité; aussi les soins religieux leur étaient-ils confiés. Au reste, ils avaient cela de commun avec les peuples civilisés. Chez les Grecs, les Femmes rendaient les oracles; on connaît le respect des Romains pour leurs sibylles, et les Hébreux eurent leurs prophétesses. Sans parler des différents peuples du nord, je me contenterai d'en citer quelques-uns qui pourront, à quelques nuances près, donner une idée de tous les autres.

Les Bretons avaient des druidesses qui jouaient un rôle dans les cérémonies religieuses, et partageaient les honneurs, ainsi que les émoluments du sacerdoce. Quand *Suétonius* descendit dans l'île d'*Anglezey*, ses soldats furent frappés de terreur à la vue de ces *Femmes consacrées*, qui couraient de rang en rang avec des torches, les cheveux hérissés, et qui semblaient, par leurs cris, appeler le courroux du ciel sur les usurpateurs de la Bretagne. — On prétend que ce corps était partagé en trois classes. La première, liée par le vœu de conserver sa virginité, vivait, réunie en communauté, dans une grande retraite. Celles-ci avaient de très-hautes prétentions à la divination, au don de prophéties, aux miracles; elles étaient surtout admirées du peuple qui les consultait comme des oracles infaillibles, et leur donnait le titre de *Senæ* ou *Femmes vé-*

nérables. Mela donne la description d'un de leurs couvents, situé dans une île de la mer britannique. Elles étaient au nombre mystérieux de neuf, et pouvaient, entre autres merveilles, exciter les tempêtes, et se transformer en toutes sortes d'animaux.

La seconde classe était formée des Femmes mariées, mais uniquement livrées à des fonctions religieuses : elles voyaient rarement leurs maris, *qui, plus libres,* dit l'auteur, *se trouvaient très-heureux d'avoir des Femmes si dévotes.*

La troisième classe remplissait les fonctions serviles.

On lit dans les anciennes chroniques que les Cimbres et les Teutons conduisaient dans leurs armées de vieilles prêtresses qui marchaient nus pieds, portaient sur leurs habits un voile blanc, relevé avec des agrafes, et une ceinture d'or. Après le combat, elles couraient

devant les prisonniers le coutelas à la main, les traînaient sur un échafaud au pied duquel était un grand vase d'airain destiné à recevoir leur sang. Pendant la bataille, ces Femmes frappaient, sans relâche, sur des peaux tendues au-devant des chariots. Les combattants s'animaient à ces sons pressés ou ralentis, selon les circonstances.

Sous le rapport de la religion et du courage, nous venons de voir les Bretons, les Celtes et les Teutons, donner aux Femmes un rôle satisfaisant pour leur amour-propre, et qui prouvait toute la confiance qu'ils avaient en elles.

Un seul trait va prouver à quel point de considération ce sexe était monté parmi les anciens Gaulois.

Les Gauloises furent reconnues, de tout temps, pour égaler leurs époux en grandeur d'ame et en courage; mais avant que les Gaulois passassent en Ita-

lie, le flambeau de la guerre civile venait de s'allumer au milieu d'eux. A l'instant où, rassemblés dans une immense plaine, ils allaient s'égorger, les Femmes se précipitent entre leurs époux furieux, les séparent, les réconcilient. Depuis ce temps, elles furent toujours admises dans leurs conseils; et cet événement mémorable fut consacré par un souvenir de vénération pour elles. On rapporte même que, dans le traité qu'ils firent avec Annibal, il fut convenu que, s'il survenait quelques contestations du côté des Carthaginois, on s'en rapporterait à leur chef; mais que si c'était du côté des Gaulois, les Femmes seules en décideraient. Tel était le respect des nations du nord pour les Femmes.

Mais, de tous ces peuples, ce furent les Scandinaves qui portèrent au plus haut degré ce tendre enthousiasme pour le sexe; enthousiasme qui porta plu-

sieurs écrivains à regarder le nord comme le berceau de notre antique chevalerie. —

Si, dans le midi, les mœurs asiatiques rendaient les Femmes malheureuses; si ces peuples, tour-à-tour esclaves et tyrans, avaient pour elles de la passion et peu d'estime, s'ils passaient tout-à-coup de l'adoration au mépris, et d'un amour idolâtre aux accès d'une jalousie inhumaine; dans le nord, au contraire, les Scandinaves et les Celtes regardaient les Femmes comme leurs égales, leurs compagnes, et cherchaient même à mériter leurs suffrages par des efforts de courage et des procédés généreux. Ce sont ces nations qui ont le plus contribué à répandre en Europe cet esprit d'équité, de modération et de politesse, caractère distinctif de nos mœurs.

On peut en assigner une cause. Chez les Scandinaves, les fortunes étaient bornées, presqu'égales; les mœurs étaient

bornées presqu'égales; les mœurs étaient simples, les passions ne se développaient que tard, avec la raison. Elles étaient de plus modérées par un climat rigoureux; et, si nous remontons à la religion des Celtes, nous trouverons qu'ils avaient pour dogme révéré celui qui faisait intervenir l'action de la Divinité jusque dans les plus petites choses, et qui établissait même que tout phénomène n'était qu'une manière dont l'*esprit divin* manifestait sa volonté. Par là, les visions, les mouvements involontaires, les desirs subits et imprévus devenaient des avertissements du ciel, et méritaient le respect de ceux qui les ressentaient, et servaient d'organe à la Divinité.

Les Femmes qui, pour la plupart, semblent moins agir par la réflexion que par l'instinct de la nature, semblèrent à ces peuples, comme je l'ai dit, être plus appelées que les Hommes à remplir cet

dans leurs expéditions, suivaient
avis, cherchaient dans leurs regar
motifs d'affronter tous les périls, e
le mauvais succès, craignaient plus
reproches, que le fer ennemi.

L'œil le moins pénétrant peut
cevoir, dans ce détail simple et r
du rapport des Femmes avec les Ho
de ces contrées barbares, toutes le
mières idées de chevalerie que le
répandit en inondant l'Europe. Le
des aventures héroïques, un des
gloire, avaient, dès longtemps, port
sieurs guerriers Scandinaves à parc
les contrées les plus éloignées, pour
dre leurs noms fameux. Une hab
constante de rapines exposait sans

guerrier, avide de renommée, se chargeait du noble soin de défendre le beau sexe, et suivait son goût en embrassant une carrière aventureuse. — On redouble d'estime et d'admiration pour les choses, en proportion de ce qu'elles ont coûté.

Ainsi, un chevalier, après avoir soutenu mille combats, et fait mille courses pénibles consacrées au service de la beauté, la respectait, l'adorait plus que jamais, et se trouvait trop heureux d'obtenir un regard favorable. On juge quelle élévation de pensées s'attachait à de pareilles alliances. Les Femmes, à leur tour, prirent une certaine fierté, une opinion plus agrandie de leur pouvoir. Elles s'élevaient à leurs propres yeux, et s'accoutumaient à se croire aussi utiles à la gloire des Hommes, que nécessaires à leurs plaisirs. Pénétrées des préjugés du véritable point d'honneur, elles ne lais-

saient de route sûre, pour parvenir à leur plaire, que le sentier de la valeur et de la célébrité, et méprisaient ceux qui passaient leur jeunesse dans une obscure et molle oisiveté.

Des essaims de Scandinaves qui se fixèrent en France, en Espagne, en Angleterre, en Italie, y portèrent le goût de la chevalerie; cette passion, resserrée depuis, dans de plus justes limites, a produit la politesse galante, qui a fait longtemps une partie de nos mœurs.

Si l'on veut avoir une idée plus vraie des peuples du nord, on peut s'instruire avec intérêt, en lisant les détails ingénieux et savants répandus dans *le poème des Scandinaves* (1), par le C. *Montbron*,

(1) Cet ouvrage, plein d'un véritable mérite, et qui joint la poésie d'invention à la poésie de style, se vend chez Maradan, rue Payée Saint-André-des-Arcs.

— Cette première impulsion de galanterie chevaleresque chez les peuples du nord, était loin d'avoir toute cette délicatesse, tout ce charme qu'elle acquit depuis en Europe, par le mélange de la tendresse espagnole, de l'élégance française, et du brillant romanesque des Maures. Toutes les premières pensées étaient conçues sans être développées ; respect pour le sexe, amour, dévouement, enthousiasme de gloire, constance qui rapportait tout à un seul objet. Ces bases étaient posées; mais elles étaient encore couvertes d'une teinte de rudesse et de simplicité qui, jusque dans les moyens de plaire, annonçait une tendresse sauvage, et laissait plus voir le guerrier que l'amant.

Ecoutons les plaintes d'*Harold*, jeune Danois, pour nous faire une idée des moyens que ces héros du nord employaient pour séduire. « Ah! disait-il,

« je sais faire huit exercices différents:
« je combats vaillamment, je me tiens
« ferme à cheval, je suis accoutumé à
« nager, je sais courir sur des patins,
« je sais manier une lance, je suis ha-
« bile dans l'art de ramer, et cepen-
« dant une fille russe peut encore me
« mépriser! »

Certes, Harold le vaillant avait bien des qualités estimables; mais je doute qu'elles parussent séduisantes à nos aimables Françaises.... Et par les expressions même de la tendresse de ce jeune guerrier, on trouve le caractère distinctif de cette première chevalerie du nord et de la chevalerie du reste de l'Europe, à qui elle donna la naissance. Nous en parlerons dans le cours de ce chapitre. Si, dans ces premiers temps où le nord sortait à peine de la barbarie, les Hommes étaient amoureux et vaillants, de leur côté, les Femmes étaient vertueuses

et modestes. Les Anglo-Saxonnes surtout furent remarquables par la décence de leur conduite. Un auteur anglais (1) assure qu'il y en eut même dont les principes de modestie furent tellement outrés, qu'elles refusèrent d'avoir commerce avec leurs maris, et qu'elles voulurent vivre dans une perpétuelle virginité; telle qu'*Etheldrea*, femme d'*Egfroi*, roi des Northumbles, qui, quoique deux fois mariée, vécut cependant et mourut vierge, en engageant d'autres Femmes à suivre son exemple. Mais on doit surtout citer, pour l'éternel honneur des Femmes saxonnes, le singulier exemple de courage et de modestie donné par la chaste *Ebba*, abbesse de *Coddingham*, et les religieuses de ce monastère.

L'abbaye de *Coddingham* étant vivement assiégée par les cruels Danois, cette

(*) Joseph Stoult, *Tableau des Mœurs*.

abbesse prit un couteau, se fendit le nez, se coupa les lèvres, détermina, par ses discours, toutes les autres demoiselles qui étaient jeunes et belles, à en faire autant, et quand elles se furent ainsi défigurées, de la manière la plus affreuse, elles attendirent l'arrivée de ces vainqueurs débauchés qui, pour se venger de ce qu'ils ne pouvaient plus satisfaire la brutalité de leurs passions, mirent le feu à l'abbaye, et firent périr toutes ces infortunées dans les flammes.

Tels étaient les mœurs, l'esprit et le caractère de ces nations qui toutes avaient, à péu de chose près, les mêmes idées et les mêmes usages.

On peut juger de l'effet que dut produire le mélange de ces conquérants encore barbares, avec les peuples qu'ils asservirent : d'un côté, force, courage, aspérité; mollesse, dépravation, faiblesse, mœurs policées, mais abatar-

dies, de l'autre : assemblage monstrueux dont le désordre seul naquit et devait naître.

Mais le christianisme passa des vaincus aux vainqueurs ; faisant couler, d'un côté, des flots de sang ; de l'autre, apaisant les haines, il fut la première base du rapprochement. On vit s'unir les vices des Romains à la fierté des Barbares : de la corruption des uns, de la férocité des autres, se formèrent insensiblement les mœurs nouvelles. C'est à cette époque que j'assigne le commencement de la *chevalerie* considérée comme institution. Mais les Femmes (toujours les Femmes !) contribuèrent beaucoup à ce grand changement. Conciliantes par nature, par séduction et par projet, toujours habiles à saisir avec adresse l'instant précis qui peut les affranchir d'esclavage, elles s'emparèrent de la faiblesse des vaincus, de l'héroïsme des vainqueurs, imaginè-

rent une espèce de culte d'amour, d'honneur, de loyauté, de courage encore plus épuré que les premières institutions qui leur en donnèrent l'idée ; elles cimentèrent ces lois puissantes par tout ce que la religion avait de plus saint, et, associant toutes les vertus à ce code sacré, se promirent, se donnèrent pour récompense à ces chevaliers qui, pour les mériter, devaient être à la fois loyaux, religieux, intrépides vertueux et fidelles.

Mais avant d'observer le spectacle que les Femmes présentent à cette époque brillante de leur histoire, examinons la révolution produite par la religion de *Mahomet*, et comment sa politique et son culte fondèrent à jamais l'esclavage de ce sexe, dans une aussi grande partie de la terre.

DU SORT DES FEMMES EN ASIE.

Religion de Mahomet.

A peu près dans le même temps où le mélange des premières idées chevaleresques et des lois du christianisme présentait aux Femmes, en Europe, l'assurance d'un changement total dans leur sort, une religion s'élevait, qui consacra pour jamais l'esclavage domestique d'un sexe que les Orientaux adorent, en l'opprimant.

Tandis que les révolutions religieuses et politiques ont fait successivement varier la condition, le caractère et les mœurs des Femmes, il est à remarquer que les habitants des pays orientaux sont restés constamment dans le même état. En vain leur patrie a souvent changé de maître; en vain, elle a été tour-à-tour soumise

aux armes et aux lois des différents usurpateurs : aucun de ces conquérants n'a songé à rompre les chaînes d'un sexe malheureux, ou du moins à diminuer la rigueur de son esclavage.

Si Mahomet n'ordonne point aux Femmes, comme Brama, de se brûler sur le bucher de leur mari, ce prophète, dont la politique est si profonde, n'en a pas moins fait les victimes éternelles de son ambition. Voulant éteindre toutes les passions assez fortes pour contre-balancer son influence sur les ames, il sentit que s'il pouvait commander à l'ivresse, en défendant par son culte l'usage du vin, vainement il voudroit triompher de l'amour; mais il sut, avec art, lui opposer la volupté, consacra l'usage d'enfermer les Femmes; et bientôt, sa loi ouvrant un champ sans limites à tous les desirs, par la pluralité des jouissances, ne laissa plus à la beauté d'empire que

sur les sens ; pouvoir sans danger, règne trop incertain, et dont la durée ne s'étend pas plus loin que celle des transports de l'amour.

Le génie des Femmes n'a pu résister au génie de Mahomet. Dans la partie du globe où son culte a prévalu, leur sort est resté le même. Dans d'autres contrées, elles ont adouci même les Barbares ; leurs qualités, leur séduction les ont amenées à régner sur eux ; mais, comme je l'ai déja remarqué, dans l'Asie seulement, elles se soumirent à l'esclavage sans espoir de retour ; et, pour retrouver quelques légères traces de leur caractère, on ne peut citer que quelques intrigues secrètes, par lesquelles, du fond des sérails, elles essayèrent d'améliorer leur destinée.

Quelques sultanes ambitieuses acquirent, il est vrai, une puissance momentanée ; mais elle fut individuelle ; la con-

dition du sexe entier n'en devint pas meilleure. Toutefois, il faut rendre justice aux Arabes. Avant l'établissement de la religion de Mahomet, les Femmes avaient chez eux des priviléges presqu'égaux à ceux dont elles jouissent dans les pays les plus civilisés de l'Europe. L'Arabe, franc, noble et doux par caractère, avait en lui tout ce qui devait lui faire apprécier un sexe qu'il n'asservit à la fin que par une religieuse superstition.... Mahomet ne parvint que lentement à le rendre esclave dans ces contrées. A sa mort, plusieurs Femmes même montèrent sur le trône de Perse et de Tartarie; mais l'établissement presque général d'une religion, qui enseignait à ne les considérer que comme des esclaves destinées aux voluptueux caprices de leurs maîtres, détruisit, en moins d'un siécle, tout l'édifice de leur puissance, et réduisit ce sexe à

l'état humiliant où nous voyons aujourd'hui les Mahométanes. Cette espèce d'asservissement qui pesait jusque sur leurs pensées, a peut-être tenu à l'indolence naturelle à ces climats; paresse délicieuse que les Hommes chérirent aussi. Rien n'est plus opposé sur ce point que les habitudes, le caractère et les goûts des Indiens et des Africains. Tandis qu'un Africain guette, comme le tigre, l'occasion de piller et de détruire, l'habitant de l'Inde, satisfait d'un peu de riz et des plus simples productions de la nature, se couche aux pieds d'un palmier, non pas pour y méditer un crime, mais pour s'y reposer en paix : telle est l'influence d'un si beau climat. —Le magnifique spectacle que présentent les bords du Gange et les plaines de l'Indoustan, est au dessus de toute description. L'air est embaumé, durant une partie de l'année, du parfum des fleurs; des

fruits exquis offrent une nourriture rafraîchissante et salutaire ; des arbres touffus donnent éternellement un ombrage impénétrable. La nature n'a rien laissé à chercher aux habitants de ces heureuses contrées que le plaisir, et le plaisir est presque la seule chose dont ils s'occupent. Leur plus douce jouissance est le repos et l'inaction. Un de leurs auteurs a dit, et cet axiome est devenu populaire :

« Il vaut mieux être assis que de marcher, dormir que de veiller ; mais la mort est la félicité suprême. »

Si les Indiens s'abandonnent avec délice à cette paresse voluptueuse, dans quelle douce ivresse ne jette-t-elle pas un sexe encore plus fait pour éprouver toutes les nuances et tous les degrés de ces délicieuses sensations ? Une Indienne naturellement sensuelle, enivrée par le parfum des fleurs, encore plus irritée dans

ses desirs, par l'influence du climat, par ces feux secrets qui pénètrent à la fois toutes les parties de son être, livre sa vie à un éternel délire ; le repos du plaisir est le plaisir lui-même, et la douce nonchalance qui suit la tendre agitation des sens, a pour elle un tel charme, que les Femmes d'*Ullahabad*, mollement couchées au milieu des fleurs, n'ont pas le courage d'étendre le bras, pour empêcher leurs enfants d'être écrasés par la course rapide des chevaux. Une Femme aussi voluptueuse songe-t-elle si elle est esclave ou libre ? Le plaisir seul est son maître, et l'oubli d'elle-même, son bonheur. Tel est le caractère, tels sont les penchants des Indiens, connus sous le nom d'*Indoux*.

Les Mahométans ont plus d'activité, des passions plus violentes, et quelquefois, chez eux, l'ambition vient balancer l'amour. Les Femmes, à Alger, à

Tripoli, à Constantinople, communément moins indolentes que les Indiennes, sont plus industrieuses dans l'art des supercheries qui peuvent relâcher leurs fers, et favoriser une intrigue.

On a depuis longtemps observé que rien, autant que l'amour, n'inspire aux Femmes d'heureuses inventions, et qu'elles l'emportent sur nous en moyens, en finesses de tous genres, pour tromper leurs tyrans. Celles dont je viens de parler n'ayant pas la ressource d'écrire à leurs amants, y suppléent par une infinité d'autres expédients qui dévoilent à l'objet de leur tendresse les pensées les plus secrètes de leur cœur. L'arrangement d'une jatte de fruits ou d'une corbeille de fleurs, sert souvent à donner un rendez-vous, indique l'heure à celui que l'on attend. Apercoivent-elles un esclave d'une figure avantageuse, elles l'instruisent des dispositions de leur

cœur, au moyen d'un bouquet qu'elles placent d'une manière particulière. L'esclave répond, en employant le même langage, et la correspondance s'établit ainsi, sans le secours de l'écriture. Elles ont de plus des couleurs qui désignent l'espérance, le désespoir, le desir, l'occasion, etc.; et les lettres initiales des noms des fleurs servent également à composer un alphabet, à former des mots et des phrases, en changeant successivement, et avec une rapidité merveilleuse, l'arrangement de leurs corbeilles. Sans doute, dans un aussi doux langage, la rose n'est regardée que comme un hommage, et la pensée comme un aveu. Ainsi, grace à l'adresse de la beauté, ces fleurs brillantes, que Piron appelait, avec tant de grace, *les Coquetteries de la Providence*, servent à peindre la tendresse, à tromper la tyrannie, à préparer les délices de l'amour, à tracer les routes du bonheur.

Il faut que chaque pays nous offre le nom de quelques Femmes distinguées. Dans l'Asie même, qui semble le tombeau de la liberté de ce sexe, nous remarquons *Noork-Jéhus*, épouse favorite de *Ichorgère*, et qui prit sur lui tout l'ascendant de l'amour et de la tendresse si rarement connue dans le fond du *harem*. Elle parvint à un si haut degré de faveur, qu'elle distribua toutes les places de l'état à sa famille, et même elle introduisit tellement le goût du luxe et de la dépense, qu'au rapport d'un historien, la cour ne s'occupa plus que de fêtes; la capitale retentissait jour et nuit de jeux et de sérénades, les rues étaient constamment éclairées par des illuminations et des feux d'artifice. Les monnaies courantes portaient la double empreinte des traits de l'empereur et de son épouse chérie. Ses parents prirent rang immédiatement après la famille du

monarque, et furent admis dans les appartements secrets du sérail.

Il semble que, dans toute l'Asie, ces lois qui tyrannisent les Femmes, laissent au fond du cœur des Hommes une sorte de remord. Il se manifeste dans d'autres occasions, où nous les voyons témoigner à ce sexe un respect bien évidemment en contradiction avec leur cruauté pour lui. Le Grand-Seigneur livre-t-il un homme suspect au cordon des muets, on saisit ses trésors; mais, on respecte son sérail, et tout ce qui appartient à ses Femmes.

Dans les Indes, les Femmes sont si sacrées, qu'au milieu des fureurs de la guerre, le soldat n'étend jamais ses violences jusque sur elles. La victoire s'arrête à la porte des harem, et même les brigands, chargés d'assassiner un Indien, passent respectueusement devant l'appartement des Femmes. Ce mélange inoui d'hommages et de persécutions, de res-

pect et de tyrannie, peint la grossière barbarie de cette partie de la terre.

Tout pays où les Femmes ne tiennent pas, dans l'ordre social, la place à laquelle elles sont appelées par la nature, est plus loin de l'état de civilisation que les Sauvages mêmes, qui, s'ils ne respectent pas leurs Femmes, au moins ne les enferment pas.

On est surpris que M. *de Montesquieu*, pour justifier la pratique des Musulmans, dise que *dans les pays où les Femmes sont recluses, l'influence du climat rend celle des passions si irrésistible, que si on leur accordait la liberté, toute attaque dirigée contre leur chasteté, serait immanquable, et leur résistance, nulle.*

Ne serait-il pas plus juste d'enfermer les agresseurs? Au reste, quelque respect que le nom de Montesquieu doive imprimer, j'ose croire que cette réclusion

même enhardit beaucoup plus que le climat, et les desirs et les attaques.

Enfermez les Femmes en Laponie, séparez-les des Hommes avec soin, vous verrez bientôt tous les feux de l'amour s'allumer au milieu des glaces du nord. Plus les desirs rencontrent d'obstacles, plus ils font d'efforts pour les vaincre, et la tyrannie, sans s'en douter, va toujours contre son but. Deux sexes éloignés l'un de l'autre, s'exagèrent les plaisirs qu'ils pourraient mutuellement se procurer. Lorsque les occasions sont fréquentes et faciles, elles perdent beaucoup de leur prix, et la tentation, de sa violence.

Jamais, on n'a dû mieux sentir cette vérité qu'en France, en ce moment. Je ne doute pas que l'amour n'y perpétue son empire; où la grace existe, il se trouve mieux qu'ailleurs; mais, s'il est vrai qu'il chérit les obstacles, qu'il aime le mystère, qu'il adore la modes-

tie, que devient-il dans nos cités où la jeunesse, sans frein pour sa conduite, la beauté sans voile pour ses charmes, hasardent leur faiblesse, s'exposent à toutes les entreprises? toujours à portée de la séduction, elles ne laissent pas le temps de séduire et émoussent ainsi les desirs que bientôt elles amortissent en croyant les satisfaire.

Temps aimable de la galanterie, de la décence, qui animaient encore les sentiments d'un sexe! Déférence, respect, empressement passionné de l'autre, qu'êtes-vous devenus? et pouvez-vous renaître dans un temps si peu fait pour vous?

Un Chinois, qui a passé quelques années en Angleterre, a avoué que, dans les commencements de son séjour à Londres, il avait beaucoup de peine à ne pas attaquer toutes les Femmes avec lesquelles il se trouvait seul.

Nos aïeux, dont les principes étaient fondés sur la raison et l'expérience, laissaient aux Femmes une liberté qui n'était limitée que par des préjugés très-utiles et par le soin de leur réputation, frein beaucoup plus fort que toute la surveillance et toutes les chaînes que leur adresse sait si bien mettre en défaut. Les grilles n'étaient connues que pour l'enfance de la beauté, pour préserver l'inexpérience des dangers qui l'attendent; et, peut-être, les couvents étaient-ils l'institution la plus sage pour les jeunes personnes.

On ne peut s'empêcher de regretter ces saintes retraites où la vertu était en repos, la jeunesse à l'abri des écueils, et l'éducation cultivée. Si, dans l'intérieur des couvents, il existait des abus, ne pouvait-on pas les réformer, sans anéantir ces asiles respectables? — Où veut-on qu'un Homme veuf, jeune encore et sans

parents, puisse placer sa fille, le jour où sa Femme lui est enlevée? Souvent, sa douleur, ses affaires, le besoin de se distraire, de s'arracher à des lieux qui perpétuent ses larmes, le forcent à une longue absence : peut-il mener avec lui, dans ses courses, une jeune personne que son âge et sa beauté destinent à la retraite, jusqu'à son mariage? Certes, je rends justice à quelques établissements qui se sont formés pour suppléer aux couvents; mais ils ne peuvent, malgré tous les soins des institutrices, remplacer qu'à quelques égards, ces maisons révérées, à qui la solennité de la religion donnait un caractère imposant, et que la vénération publique rendait dignes de recueillir l'innocence timide et la vertu malheureuse.

CHEVALERIE.

TANDIS que la galanterie du nord faisait des progrès en Europe, l'esclavage des Femmes s'étendait en Asie, par les conquêtes des Arabes.

Laissons l'Asie et les Femmes sans espoir, s'y résignant à leur sort, et venons à ces moments où leur destinée présente un tableau plus attachant, par l'établissement de *la* chevalerie chez nos premiers aïeux.

Si les Turcs, dégoûtés de leur ancien culte, n'ayant aucune idée fixe de politique et de religion, avaient aisément adopté la loi de Mahomet, on peut dire que cette mobilité de principes était assez générale, en ce temps. Partout le genre humain paraissait plongé dans un état d'incertitude et d'imbécillité : en Europe,

il existait dans les esprits un mélange d'idées amoureuses, religieuses et guerrières qui portait à la fois aux choses les plus opposées. Un amant, par le même sentiment qui l'attachait à sa maîtresse, se croyait obligé d'égorger celui qui s'avisait de jeter sur elle un seul regard. Les pélerins mêmes, dans leurs voyages, pillaient, violaient, et arrivaient à Jérusalem chargés de crimes d'autant plus multipliés, qu'ils avaient la certitude du pardon. Aucun asile n'était sacré, aucune propriété assurée; le droit du plus fort s'exerçait partout; les Femmes étaient plus poursuivies, que recherchées. Cependant quelques idées de raison et de justice se laissaient remarquer, au milieu de ces désordres.

On était las d'une anarchie cruelle où chacun saisissait tout, sans que personne eût rien. Cette lutte intérieure du desir

de la paix et de l'ordre, avec la licence et l'état de guerre habituelle, ressemblait à la tourmente affreuse de la nature qui, lasse du chaos et de la discorde des éléments, voulait les séparer et mettre chaque chose à sa place.

Quelques nobles oisifs et guerriers, songèrent à s'associer, pour suppléer à la faiblesse des lois, par la force des armes. Leur but ne fut d'abord que de protéger la timidité, l'innocence, de combattre les Maures en Espagne, les Sarrasins en Orient, les tyrans des châteaux en Allemagne, et d'assurer en France le repos des voyageurs. Telle fut, selon plusieurs historiens, la noble institution de la chevalerie. Je suis loin de nier cette assertion; mais tout le brillant de ce système chevaleresque eut encore une autre cause, comme je l'ai dit plus haut. Pour peu que l'on suive avec exactitude la marche

secrète de l'esprit des Femmes, à cette époque intéressante, on verra que, sans que l'on pût s'en apercevoir, ce sexe adroit et dominateur par caractère, fit alors une conjuration sourde et bien innocente, pour s'assurer une place dans le nouvel ordre de choses qui se préparait. Reportons un instant les yeux sur l'état où se trouvait alors l'Europe, pour nous rendre compte du plan que les Femmes conçurent, des espérances sur lesquelles ce plan s'appuyait, et des moyens qu'elles employèrent pour les réaliser. Elles sentirent qu'il fallait un changement dans les mœurs, une espèce d'institution qui fortifiât, par la séduction de ses formes, les lois qu'on aurait établies, sans les suivre.

Quels étaient les Hommes qu'elles avaient à séduire? D'un côté, un reste de descendants de ces Barbares du nord

qui, à peine encore policés, avaient cependant apporté, du fond de leurs forêts, une sorte de respect religieux pour les Femmes; de l'autre, de braves, loyaux et nobles chevaliers qui, dans leurs donjons, aussi loin de la corruption de l'ancienne Rome, que de l'élégante politesse à laquelle on les destinait, ne sachant ni lire ni écrire, se battaient, priaient Dieu, servaient leurs maîtresses sans galanterie, gouvernaient leurs vassaux sans justice, et suivaient les lois de l'honneur, plus par instinct, que par réflexion.

Tant que les Hommes vivent dans l'état d'ignorance et de barbarie, ils ne connaissent que la beauté chez les Femmes; mais, en se civilisant, ils veulent multiplier leurs jouissances; et les plaisirs des sens ne leur suffisant plus, ils cherchent dans la possession de leurs compagnes une autre sorte de volupté plus durable.

Voilà ce que les Femmes calculèrent, ou du moins ce qu'elles devinèrent, par instinct. Loin d'éloigner les Hommes de ces idées chevaleresques, elles les en rapprochèrent encore, animèrent leur courage, mais épurèrent leurs desseins, éclairèrent, dirigèrent ce penchant secret pour la loyauté, pour l'honneur, pour un nouvel amour qu'elles firent naître dans leurs ames; et, saisissant cette occasion décisive pour elles, se placèrent dans la pensée de leurs amants, de leurs époux, *entre le ciel, et le trône, et* l'autel.

Il n'était pas extraordinaire de voir les Hommes, si retardés sur les idées nouvelles, et les Femmes les ayant tellement devancés, qu'en quelque sorte, l'un était devenu disciple de l'autre.

D'abord, leur intérêt étendit plus promptement leurs lumières. De plus, on doit retrouver encore en cela la

preuve de ce système qui révèle quelque chose de surnaturel chez les Femmes, et qui les rend susceptibles d'un degré de perfectibilité plus rapide que celui dont nous sommes capables. Il faut en convenir ; elles ont presqu'en naissant, un sens physique et moral que ne possèdent point les Hommes.

Arrivez chez des nations sauvages : vous trouverez chez leurs Femmes cette pente vers la civilisation, toutes ces premières intentions de douceur, de sociabilité, qui, sous l'enveloppe guerrière de leurs mœurs, distinguent toujours leur sexe du nôtre.

Qu'importe quel aît été le but des Femmes, en perfectionnant la primitive chevalerie ! électrisant les ames de nos bons aïeux, elles firent du bien, et surent tourner et l'amour-propre et l'amour au profit des mœurs qu'elles épurèrent.

La gradation nuancée de ce nouveau système, quoique lente, dénonçait les esprits fins qui l'avaient produit.

Ces aimables erreurs d'enthousiasme amoureux, d'exagération sentimentale, qui remplacèrent les promptes et trop brusques jouissances, par de longues années de soins, de dévouement et de constance, eussent été trop faibles pour se soutenir par elles-mêmes : on eut l'art de joindre à toutes ces chimères enchanteresses, les principes réels de l'honneur, la pratique nécessaire des vertus les plus difficiles, et surtout les dogmes sacrés d'une religion pleine de mystères, mais fondée sur une morale pure et sévère, où tout était amour, sacrifices, devoir et privations. Bientôt les tournois furent institués; l'honneur et l'amour firent un traité que la beauté cimenta. Les Cours d'Amour s'établirent : les Troubadours parurent; les Germains, en con-

quérant l'Europe, avaient bien amené leurs Bardes; mais ces premiers chantres étaient aux Troubadours qui les remplacèrent, ce que ces premières idées chevaleresques du nord furent à la véritable chevalerie perfectionnée par les Femmes. Leurs successeurs jouissaient d'une grande considération; et leur vie errante n'était pourtant pas sans douceur.

C'était une chose remarquable que les bons et francs guerriers, au milieu de leurs châteaux et de leurs armes, attendant quelquefois, dans le même instant, qu'un voisin vînt les attaquer, ou que leur dame leur donnât une leçon de politessse, de galanterie, ou qu'un Troubadour vînt se présenter à leur pont-levis, s'établît chez eux plusieurs jours de suite, leur enlevât secrétement le cœur de leur gentille da-

moiselle, et leur laissât en échange les chansons dont ils les avaient amusés.

Pour donner une idée de leurs mœurs, je vais rapporter une anecdote que j'ai trouvée dans un vieux livre.

IZAURE.

Le comte Ildebran n'avait qu'une fille nommée Izaure. Veuf depuis plusieurs années, il était possesseur d'un fief de la Haute-Bretagne, d'où relevaient plusieurs vassaux. Se battant bien, adorant Dieu, et une dame du voisinage, nommée Mathilde, il avait beaucoup de peine à élever ses pensées amoureuses jusqu'au nouveau système qui prenait faveur, depuis quelque temps. Ildebran était tout simplement un guerrier presque féroce dans ses mœurs, emporté, violent, amoureux, ardent, penseur commun, et se repaissant peu de chimères.

Il est bon de savoir que cette dame Mathilde qu'il aimait, était un des plus grands soutiens de la chevalerie régénérée, et possédait un de ces esprits actifs, propres à échauffer les autres; en un mot,

qu'elle semblait également faite pour établir le pouvoir de son sexe, et pour tourmenter le nôtre; belle, instruite, fière, aussi noble de pensée, que d'origine, plus décidée qu'aucune Femme à élever son sexe, à soutenir ce beau code d'honneur et de galanterie raffinée, qui lui promettait un rôle si brillant.

Le comte Ildebran, en aimant une autre, eût été peut-être moins passionné, mais plus heureux. A tous moments, aux pieds de sa belle, le héros romanesque disparaissait, l'amant pressant était près de s'oublier..... Mais Mathilde, d'un mot, le remettait à sa place. Repentant, il recevait, au lieu de faveurs, une leçon d'alphabet, épelait déja passablement, écoutait un chapitre des devoirs des chevaliers envers Dieu, l'honneur et les dames, obtenait, à force de soumission, de baiser humblement la main de la dame de ses pensées, et se retirait,

n'ayant plus, pour retourner chez lui, que six lieues à faire le soir, à cheval, par des chemins qui n'en étaient pas. De plus, il lui arrivait par fois de soutenir dans sa route deux ou trois combats, tant contre des brigands, que pour défendre un prêtre qu'on insultait, une fille dont on menaçait l'honneur, ou bien le nom de Mathilde que quelque discourtois n'avait pas prononcé avec assez de vénération.

Telle était la vie du comte Ildebran. Dire qu'il ne rentrait pas quelquefois chez lui, avec un peu d'humeur contre les lois sévères de la chevalerie, ce serait, je crois, exagérer la patience de ce bon paladin.

Quand il n'arrivait pas blessé, ou du moins harassé de fatigue (car, surtout dans ce temps, on ne remportait pas de victoires, sans qu'il en coutât beaucoup), il montait avec dignité chez sa

fille Izaure, s'informait si, pendant son absence, le comte Arthur, son voisin et son mortel ennemi, n'avait pas fait quelque tentative ; si le château n'avait pas été attaqué par lui, son champ ravagé, l'honneur de sa fille menacé ; en un mot, s'il n'était pas advenu de ces petits événements assez ordinaires alors.

Quand le comte était rassuré, il demandait à la matrone Urgelle, placée près d'Izaure pour veiller à son éducation, si sa fille faisait des progrès dans les leçons qu'elle lui donnait sur les devoirs des dames selon la nouvelle institution. Car, si le bon comte murmurait quelquefois, chez Mathilde, contre le système exagéré du moment, il le soutenait avec force auprès de sa fille Izaure. Ces principes lui semblaient un préservatif pour l'honneur de sa famille, et le rassuraient dans les absences fréquentes nécessitées par ses affaires et son

amour. Urgelle, avec un air docte et sévère, rendait à Ildebran un compte fidelle, et faisait répéter à son élève quelques préceptes d'honneur et de vertu. Izaure baisait respectueusement la main de son père; le comte aussitôt la quittait, faisait le tour de ses remparts, plaçait ses sentinelles, faisait lever le pont-levis, et après une prière générale qu'entonnait l'aumônier, allait faire un bon somme dans un fort mauvais lit, donnant son ame à Dieu et son cœur à Mathilde. — Certainement Urgelle avait dit tout ce qui s'était passé pendant l'absence du comte, du moins tout ce qu'elle savait; mais Izaure ne cachait-elle rien? Il faut, avant que de laisser deviner au lecteur si elle avait tout dit, parler de son caractère; car c'est justement ce que nous avons oublié.

Izaure, à dix-huit ans, jolie comme un ange, était aussi douce que tendre, et si ingénue, que cette qualité pouvait tour-

ner pour ou contre elle, selon les événements. Urgelle, pédante et sévère, connaissait tout, hors le cœur humain : elle avait bien inspiré de la crainte à Izaure ; mais pas du tout de confiance. Izaure ne craignait rien, et risquait tout. J'ai dit que, dans ce temps, il existait des Troubadours ; j'ai dit qu'ils menaient, comme les Chevaliers, une vie errante et vagabonde, à la différence près, que les uns chantaient et que les autres se battaient ; que les uns servaient les belles, que les autres, souvent, les séduisaient en secret, et que si les Chevaliers attaquaient et défendaient les châteaux, les Troubadours s'y introduisaient, s'y faisaient nourrir, soigner, choyer ; s'en allaient avec des dons apparents, des faveurs secrètes, tandis que les Chevaliers partaient, le cœur et le corps atteints de blessures dont ils avaient peine à guérir.

« Or, dit le vieux livre que je transcris, un

« Troubadour était venu dans le château « d'Ildebran : selon l'usage, le comte l'avait « reçu et logé, avait écouté et peu en- « tendu ses chansons ; mais, par hasard, « Izaure les avait toutes retenues. Voici « une de celles qu'elle aimait le plus. »

Romance.

Première fois qu'amour vient en notre ame,
Amène en nous l'espoir et le tourment.
Faut-il aimer ? faut-il craindre sa flamme ?
Desir l'appelle, et raison la défend.

Ah ! je le sens, desir a l'avantage !
Si je me trompe, aime bien mon erreur.
Cette raison, qu'on suit quand on est sage,
Vient de l'esprit, mais desir vient du cœur.

Le doux penser retrace ce qu'on aime,
Rêve, la nuit, vient encor nous l'offrir.
S'éveille-t-on ; ah ! c'est toujours de même :
L'image fuit, mais laisse un souvenir.

Ce dernier vers surtout était sans cesse dans la pensée d'Izaure ; il est vrai que

le Troubadour l'avait prononcé avec cette expression qui grave les choses qu'elle veut peindre. Ce Troubadour, quel était-il ? Nous le saurons. Pour le moment, contentons-nous d'apprendre qu'il se nommait Isvan, qu'il était jeune, beau, bien fait, qu'il avait de ces yeux à longues paupières qui se baissaient, ou se levaient à propos, en chantant. A tout cela, se joignait une voix touchante, un cœur brûlant, caché sous les dehors les plus doux, les plus timides ; en un mot, il possédait tous les moyens de plaire, que l'on regarde comme sûrs, dans tous les temps. Aussi, il avait plû à Izaure ; et, après un séjour qu'il avait prolongé au château du comte, en feignant d'être malade, il était parti emportant le cœur de la damoiselle, lui laissant des souvenirs charmants, des phrases tendres qu'elle se redisait, et des chansons que, tout bas, elle répétait

nuit et jour, surtout celle-ci, qui lui plaisait beaucoup.

ROMANCE.

Point ne craignez, gentille pastourelle,
Tourment d'amour : croyez ce qu'on vous dit.
Jamais ne fait de blessure mortelle,
Sa main vous blesse, et sa main vous guérit.

Si résistez, plus malin il peut être,
Peut vous donner, et tourments, et desirs.
Vaut-il pas mieux secrétement connaître
En lui cédant, et tourments, et plaisirs ?

D'ailleurs ferez tout ce que pourrez faire,
Ne pourrez pas défendre votre cœur.
Vaut mieux s'offrir, sans risquer sa colère.
Pour confiance, il donne le bonheur.

Depuis longtemps, le comte et Urgelle ne pensaient plus à Isvan, mais Izaure y pensait toujours; cela devait être, et d'ailleurs voilà comme le tendre Troubadour s'y prit, pour qu'on ne l'oubliât pas.

Il savait bien qu'Urgelle avait la vue très-basse ; les amants remarquent tout. Il lui était aisé d'attendre l'instant où le comte sortait et de le voir passer ; c'est ce qu'il fit un jour. Déguisé en paysan bien vieux, portant un panier de beaux fruits sous son bras, ayant une lettre cachée dans son sein, il entre dans le châtel, en l'absence d'Arthur ; tout se passe comme on le prévoit. Izaure reconnaît Isvan ; Urgelle ne se doute de rien. Très-gourmande, elle dévore déja des yeux ces beaux fruits qu'on apporte exprès, parce que l'on connaît son goût. Elle n'était pas accoutumée à un pareil régal ; le comte avait tout au plus quelques ceri[illegible]iers dans son clos. Et quel goûter ! Des poires superbes ! Urgelle ne voit que les fruits ; Izaure ne voit que la lettre..... *Prenez, prenez*, dit le faux paysan.... L'une prend une belle poire ; l'autre saisit le tendre billet.... *Que vous faut-il, mon vieux*, dit

Urgelle? *Ce que vous voudrez, bonne dame. Ces fruits viennent dans mon jardin; ils ne me coûtent rien, voilà mon panier.*

Quelques pièces de monnaie sortent de la bourse de la gouvernante, et un regard tendre, de dessous les paupières de la timide Izaure. Le vieillard s'éloigne à regret; mais tandis qu'Urgelle ouvre une grande armoire, sa tendre pupille fait semblant de regarder à la fenêtre, et ne s'occupe que de la lettre chérie. Cette lettre est lue, relue trois fois, avant que la bonne, ses lunettes sur le nez, ait compté et fini de recompter ses poires, qu'elle renferme enfin avec soin. — Il ne s'agissait pas moins dans le billet que de la demande d'un rendez-vous. Que l'on juge de ce qui se passait dans la tête et dans le cœur d'Izaure! Son père, sa bonne, ne faisaient que lui répéter ces principes sévères, d'après lesquels une

belle ne pouvait permettre qu'au bout de plusieurs années, on osât seulement lui parler d'amour : et en quinze jours, elle en était au rendez-vous !... D'un autre côté, rien n'était plus drôle que de voir le comte désolé, en secret, de la vertueuse résistance de Mathilde, venir, en la quittant, redire gravement à sa fille les sermons qu'il avait subis, qu'il aurait voulu donner au diable, et qu'il expliquait, tant bien que mal, à Izaure (car on assure qu'il parlait moins bien qu'il ne se battait). Qu'arrivait-il? Izaure écoutait son père, et ne croyait qu'Isvan. Cependant le rendez-vous l'effrayait. Son amant lui avait donné un moyen de répondre; elle ne voulait pas dire non, et n'osait dire oui..., elle n'écrivit pas. Bien des jours se passèrent; Isvan se désolait, sa maîtresse souffrait. — Le tendre Troubadour veut encore écrire, comment faire? Une ruse déja

employée ne vaut plus rien. Depuis quelque temps, il se promenait autour du castel, ses pensées dans la tête, son chagrin dans le cœur, et sa lettre à la main, ne voyant pas de moyens de la remettre... Tout-à-coup, un grand bruit frappe son oreille; il se retourne; c'était Ildebran qui se battait contre des brigands qu'il mettait en fuite.... Les vaincus fuyaient avec rapidité. Isvan s'avance; il voit que le comte, dans le désordre de sa victoire, avait perdu et cherchait, sur le champ de bataille, une lettre que Mathilde écrivait à Izaure, et dans laquelle elle lui donnait, avec un style plus éloquent que les phrases de son père, des leçons de modestie, de résistance et de morale..... On va trembler de l'imprudence d'Isvan. Il n'ignore pas que le comte ne sait pas lire: la lettre de Mathilde, qu'il trouve sous ses pieds, ressemble assez à la sienne.

Il la cache, donne son billet amoureux à Ildebran; celui-ci charmé d'avoir retrouvé sa lettre, le remercie, il se souvient même de l'avoir vu, et lui propose de venir passer encore quelques jours dans son château. Le rusé Troubadour s'y refuse, et s'éloigne inquiet, mais assez content de sa conduite. Le comte arrive auprès de sa fille, fier du combat qu'il vient de soutenir, et charmé d'avoir une lettre de Mathilde qui, pour cette fois, permettait au bon Chevalier de laisser reposer sa pénible éloquence.

« Tenez, dit-il à sa fille, en lui remettant, sans s'en douter, la lettre « du Troubadour, lisez avec attention; « pénétrez-vous des principes contenus « dans cette lettre, chérissez la main qui « vous écrit, faites tout ce qu'on vous « recommande, c'est votre père qui vous « l'ordonne.... » A ces mots, il la quitte, et va se dépouiller de son armure. Izaure,

seule, ouvrant le billet d'Isvan, tremble, et ne peut concevoir comment il a choisi son père pour son messager. Jamais le style d'Isvan n'avait été aussi tendre ; jamais, il n'avait donné de si bonnes raisons pour le rendez-vous du soir ; car c'était bien pour le soir même qu'il le demandait ; et c'était le comte lui-même qui, en remettant la lettre à sa fille, lui avait dit : *lisez, chérissez la main qui vous écrit, et faites tout ce que l'on vous recommande, c'est votre père qui vous l'ordonne*.... Eh bien ! chose inouie ! sans rien comprendre à tout cela, Izaure ne se trompa point. Une autre, à force d'adresse, en aurait manqué ; mais Izaure est simple, ingénue ; elle devine que, dans cette aventure, il n'y a que le rendez-vous d'important.

Ira-t-elle ou non ? Elle ira. Elle cachera soigneusement le billet, ne fera

pas une question à son père; et, s'il lui demande de lui lire la lettre, elle dira qu'elle l'a perdue; tout cela fut fait exactement.

Cependant le moment approchait: c'était à neuf heures du soir (heure très-indue pour *ce temps-là*) qu'Izaure devait attacher une échelle de corde au créneau d'une tourelle. Le cœur battait à la pauvre petite, en entendant sonner huit heures à la grosse cloche du château. Le comte était retiré, Urgelle dormait, l'aumônier ronflait mieux encore, les sentinelles se promenaient, mais pas dans le coin tranquille que l'on avait choisi. Deux dogues aboyaient dans la cour intérieure, mais ne pouvaient pas monter sur le rempart; et du rempart, on montait chez Izaure, sans s'approcher d'eux. La lune était brillante, la campagne silencieuse; neuf heures sonnent... Izaure, encore incertaine, était cepen-

dant déja sur le rempart ; elle hésite, pose l'échelle, la retire ; l'appartement d'Ildebran est dans l'autre aile du château ; mais pourtant elle croit toujours le voir, être vue ; elle maudit l'astre qui peut la trahir. Enfin, tremblante, elle allait rentrer, laisser Isvan soupirer en vain aux pieds des tours. Tout-à-coup, la lune se couvre d'un nuage ; la confiance renaît dans le cœur d'Izaure ; elle revient sur la pointe du pied, suspend l'échelle au créneau, s'enfuit, revient deux fois encore pour s'assurer que le nœud est solide, et respirant à peine, remonte chez elle rapidement, laisse la porte entr'ouverte, se place vis-à-vis la lumière incertaine d'une faible lampe ; puis, involontairement, elle tombe à genoux, et lève les yeux et les mains au ciel.

On devine que l'heureux Troubadour était depuis longtemps sous la tourelle,

comptant les minutes, les secondes. C'est ainsi qu'il chantait d'une voix douce et timide, en s'adressant à la Nuit.

ROMANCE A LA NUIT.

Ah ! si pouvez ramener mon amante,
Voiler ses pas sur cette haute tour,
Profonde Nuit, serez, pour moi brillante,
Bien plus encor, que beau rayon du jour.

Plus ne chantez, plaintive tourterelle :
Doux chants pourraient éveiller les jaloux.
Devez chérir et protéger ma belle ;
Est douce, tendre, et simple comme vous.

Pouvez-vous pas, ruisseau dans cette plaine,
Moins murmurer, peur de troubler plaisirs ?
Ah ! le voyez ; moi-même, dans ma peine,
Garde en mon sein moitié de mes soupirs.

Cependant l'heure avait sonné : il perdait l'espérance, lorsque soudain, à la faveur d'un reste de clarté qui perçait encore à travers les nuages, il voit descendre l'échelle..... Son cœur bat de

joie et d'ivresse; il bénit Izaure et l'amour. Il s'approche de la muraille; mais, hélas! que faire? quel parti prendre? Il avait mal calculé la hauteur des remparts: l'echelle, trop courte, reste suspendue à un point qu'il ne peut atteindre. Qu'on juge de son désespoir, de ses efforts impuissants. Il s'élance en vain, sans pouvoir approcher du premier échelon; pas un arbre voisin, point de fente dans les pierres.... Pour comble d'infortune, ce nuage, un instant, favorable, annonçait un orage affreux. L'orage éclate; il fond sur le château, en un déluge de pluie; l'éclair sillonne le ciel; la foudre gronde; elle résonne au loin.... Laissons Isvan dans cet embarras, Izaure en prières. Voyons ce que faisait le comte. Réveillé par le bruit du tonnerre, en guerrier actif et prudent, il craint que le comte Baudouin, son voisin et son mortel ennemi, ne saisisse ce moment pour le sur-

prendre ; il craint que ses sentinelles, battues de l'orage, ne restent dans leur guérite, et ne veillent moins à sa sureté . . . Il se lève, s'arme, et marche à pas lents, pour faire sa ronde. Hélas ! il commence justement à l'endroit où le peu de soldats qu'il avait, ne lui permettait pas de mettre de sentinelles, et qui lui semblait le plus exposé.... Un éclair brille et lui montre l'échelle.... Il est au moment de crier aux armes ; mais la forme de l'échelle, sa fragilité, annoncent mieux l'adresse d'un amant, que l'audace d'un guerrier. Il se place dans une embrasure, et attend en silence... Bientôt, il est éclairé sur ce qu'il craint ; rien n'est impossible à l'amour. Isvan, malgré l'orage, en peu d'instants, avait rassemblé de grosses pierres, les avait amoncelées ; et, favorisé de cet appui trop incertain, avait cependant atteint l'échelle...

Qu'on se représente, d'un côté cet amant



Isvan s'élance sur le rempart. Ildebran, qu'il n'a pas vu, va le frapper. (Isaure)

Harriet del. Dambrun Sculp

si tendre, bouillant d'impatience, suspendu dans les airs en feu sur cette faible corde que les vents écartaient des murs, et balançaient sans cesse.

De l'autre, Ildebran frémissant de rage, la lance en main, l'attendant sur le rempart pour l'immoler....

La tremblante Izaure sent ses genoux fléchir, et ne lui prêtant plus qu'un faible soutien ; la fureur du vent, de l'orage et de la foudre redoublent encore son effroi. Isvan plus rapide que l'éclair qu'il brave, arrive si près des crénaux ; il s'élance sur le rempart. Ildebran, qu'il n'a pas vu, va le frapper.... Mais un mouvement secret arrête le bras de ce père irrité.... Il veut voir jusqu'où cet insolent poussera l'audace ; il veut voir enfin si sa fille est complice... Il suit Isvan jusqu'à la porte d'Izaure qui l'attend... C'est alors qu'Ildebran se montre comme un Dieu terrible et

vengeur. Izaure tombe sans connaissance. Isvan ne veut point se servir du glaive qu'il cachait sous l'habit de Troubadour. Au lieu de se défendre, il le pose aux pieds du père de celle qu'il aime; mais rien ne calme la fureur d'Ildebran..... En ce moment, des cris effroyables retentissent sous les voûtes du château; la cloche sonne, la garde est sur pied.... —Aux armes, s'écrie-t-on de toutes parts, le château est attaqué.—Le comte vole sur les remparts; Isvan le suit; tous deux sont à la tête d'une poignée de soldats. Le combat commence; il devient terrible. Isvan, toujours près du comte, fait des prodiges de valeur; deux fois, il lui sauve la vie. L'obscurité de la nuit, augmentée par l'orage, ne laisse pas même voir l'ennemi contre lequel on combat. Enfin, après deux heures de carnage, Isvan fait une heureuse sortie, coupe la retraite aux ennemis, et décide la victoire.

Les assaillants s'enfuient en désordre: le jeune amant les poursuit.... Il rentre bientôt triomphant.... Mais quelle est sa peine et sa surprise, en arrivant, de reconnaître dans le chef des ennemis qui venait de se rendre... le comte Baudouin, son père, contre lequel lui-même avait combattu ! Dans les ténèbres, il n'avait pas reconnu sa bannière.

En effet, Isvan était fils unique du comte Baudouin. Ne partageant pas sa haine contre Ildebran, il ne concevait cependant aucun espoir de s'unir à Izaure qu'il adorait, depuis l'instant qu'il l'avait aperçue dans un tournois. C'était pour vaincre tous les obstacles qu'il avait quitté son père; et que, déguisé en Troubadour, il s'était introduit dans le château d'Ildebran. En vain, on voudrait peindre ce qui se passa dans le cœur de ces trois guerriers, quand ils se reconnurent: Baudouin, vaincu et prison-

nier; Ildebran vainqueur, mais par le bras même de celui qui déshonorait sa fille; Isvan aux pieds de son père, honteux de sa victoire, et n'osant lever les yeux ni sur l'un, ni sur l'autre. Enfin l'aimable, l'intéressante Izaure vint, par ses larmes, terminer une scène si touchante. Ildebran embrassa Baudouin, lui rendit sa liberté; le mariage d'Isvan et d'Izaure fut résolu entre les deux pères, et scella pour jamais le traité qui les réunit. . . . .

L'orage était dissipé; l'aurore parut, et amena un jour serein pour éclairer le bonheur des deux amants. L'aumônier les unit dans la chapelle d'Ildebran, avec la pompe accoutumée. . . . . .

Urgelle, surprise de tant d'événements arrivés sans qu'elle s'en doutât, dit qu'elle ne répondrait pas dorénavant de la plus ingénue.

Le comte fit supplier Mathilde d'ho-

norer cette noce illustre de sa présence. Elle y vint, trouva que ce tendre roman avait marché trop rapidement pour les principes que l'on voulait mettre en faveur; mais convint cependant avec Ildebran que les circonstances étaient impérieuses. — Les vassaux vinrent rendre hommage aux nouveaux époux; on dansa le soir, on soupa; on se coucha; et la chambre des mariés étant au dessus de celle du comte Ildebran, il disait, en pensant au bonheur de sa fille, qu'il voudrait bien que Mathilde finît, et daignât changer de système, et consentît enfin à compter ses soins par jours, et non pas par années.

LES MAURES.

PLUS on lit, plus on doit remarquer, en comparant les différentes époques, que les Femmes, pour briser leurs liens, conjurent communément sans avoir besoin de s'entendre, et marchent au même but, dans un instant favorable, par une convention secrète, dont leurs intérêts seuls les avertissent. Ce n'est ni du bien, ni du mal que je prétends dire d'elles, c'est la simple vérité. Je suis loin de croire que dans ce plan suivi qui les porte à fuir l'esclavage, et qui leur fait desirer la domination, elles aient toujours été conduites par un but louable; mais néanmoins ont-elles montré de l'énergie, et surtout une suite qui semble contraire à leur naturel. Il faut, au reste, leur rendre justice : soit par douceur, soit par

faiblesse, parmi toutes les idées folles et cruelles qui ont gouverné les hommes, elles ne se sont point associées aux cruautés qui ont désolé la terre. Quelques-unes en particulier furent des monstres; on ne se rappelle qu'avec horreur Frédégonde, Brunehaut, et quelques autres qui se sont couvertes d'opprobres; mais jamais les Femmes ne se réunirent, pour soutenir un système d'atrocités. En France, le régime de la terreur fut l'ouvrage des hommes seuls. Les Femmes n'y furent que victimes. Robespierre ne trouva ni maîtresse, ni amie; et c'est au bras courageux d'une Femme (*), que la France dut le bonheur de se voir délivrée de l'horrible Marat.... Les Femmes en Asie, victimes sacrifiées par la religion de Mahomet, averties par leur instinct, du danger qui les menaçait, pouvaient poi-

(*) Charlotte Corday.

gnarder le prophète, et le laissèrent vivre. Ainsi donc, à trois époques, le sexe entier parut et agit. D'abord, pour soutenir la morale douce et pure de Jésus-Christ; peu après, pour dicter le code plein d'honneur de la chevalerie; enfin, pour favoriser la renaissance des lettres en Europe. Avant ce dernier temps, où leur esprit et leurs lumières leur valurent en Italie une réputation méritée, elles jouèrent, en Espagne un rôle trop éclatant, pour le passer sous silence. Leur influence chez les Maures est une des choses les plus remarquables dans l'histoire de ce sexe. Peut-être jamais il n'exercera sa douce puissance, d'une manière plus brillante, qu'à Grenade. Les Femmes prouvèrent bien alors qu'elles peuvent régner sur nous, sans nous livrer à l'oubli de nos devoirs, et qu'elles savent inspirer l'héroïsme, au sein même de la volupté.

Après l'invasion de l'Europe par les bar-

bares du Nord, les Maures, sujets des Carthaginois, des Romains et des Grecs, et soumis depuis par les Arabes qui leur apportèrent la religion de Mahomet, l'islamisme et l'amour de la gloire, s'emparèrent de l'Espagne, sous le calife Valid premier. Il fit partir d'Egypte Moussa Ben Nazir, général habile et vaillant qui, aidé de Tarik, défit Rodrigue l'an 712, prit Tolède, et acheva en peu de temps la conquête de l'Espagne.

On ignore si les Espagnols empruntèrent leur galanterie des Maures, ou s'ils la donnèrent à ces derniers. Quoi qu'il en soit, l'aimable courtoisie des Maures de Grenade, leurs mœurs chevaleresques, furent célèbres, et le sont encore. Dans le même instant, dit Florian, *un Maure coupait des têtes, qu'il attachait en triomphe à l'arçon de sa selle, écrivait des lettres galantes et passionnées*

à sa maîtresse, prodiguait pour elle ses trésors, sa vie, et, couvert de la poussière et du sang des combats, donnait des fêtes où brillaient son goût, la magnificence, et l'éclat et l'amour.

Si les Femmes étaient par les lois, à peu près, esclaves chez les Maures, elles devenaient des Divinités pour ce peuple à la fois despote, galant et passionné. On peut citer comme exemple l'empereur Aberame, qui fut amoureux toute sa vie d'une esclave nommée Echéva. Il fonda pour elle une ville, à deux milles de Cordoue, lui donna le nom de sa maîtresse, et voulut même que la statue de la belle esclave fût placée sur la principale porte de cette ville consacrée à l'amour.

Nous ne pouvons donner le portrait d'Echéva; mais sans doute elle était belle.

Voici la peinture qu'un historien Arabe qui vivait à Grenade, nous a

laissée des femmes Maures. C'est lui qui parle.

« Les Mauresques sont toutes belles; « mais cette beauté qui frappe d'abord, « reçoit ensuite son principal charme de « leur grace, de leur gentillesse. Leur « taille est au dessus de la moyenne; « et nulle part on n'en voit de mieux » prises, de plus sveltes; leurs longs « cheveux noirs descendent jusqu'aux « talons; leurs dents, blanches comme « l'albâtre, embellissent une bouche « vermeille qui sourit toujours d'un « air caressant; le grand usage qu'elles « font des parfums les plus exquis, donne « à leur peau une fraicheur, un éclat « que n'ont point les autres Musulmanes. « Leur démarche, leur danse, tous leurs « mouvements ont une mollesse gracieuse, « une nonchalance voluptueuse, qui « l'emporte encore sur tous leurs attraits. « Leur conversation est vive, piquante,

« et leur esprit fin, pénétrant, s'ex-
« prime sans cesse par des saillies, et
« des mots heureux. »

Par ce portrait, on conçoit tout l'empire que les femmes Maures exerçaient; empire enchanteur, à qui l'on dut cette courtoisie chevaleresque, et cette élégance de mœurs qui laissent dans la pensée des souvenirs si brillants.

Dans ce pays, tout semblait respirer le plaisir et l'amour. Les Maures recherchant toujours les sensations délicieuses, et rapportant tout à leur goût dominant, se rassemblaient, l'automne, dans des maisons de campagne charmantes; ils y passaient les jours et les nuits, au milieu des jeux, de la musique et de la danse. Que de moyens de séduction! que d'occasions de plaire pour les femmes! Il est utile ici de remarquer le caractère de cette nation qu'elles dominèrent, et qui tenait à trois peuples différents.

Les Maures faisaient peu de cas de la pudeur. En général, les Orientaux sont peu sensibles à la modestie. Plus passionnés qu'aimants, plus jaloux que délicats, despotes dans leurs desirs, ils ne savent attendre, ni cacher des plaisirs qu'ils achètent ou qu'ils arrachent. Les Espagnols au contraire, portaient alors, jusque dans leurs sentiments, une pompe romanesque, une gravité tendre que la chaleur du climat électrisait souvent, mais que leur caractère amoureux modérait sans cesse.

L'esprit d'indépendance, l'antique fierté arabe se remarquait aussi dans la nation vaincue par eux.

Il résultait de ces trois caractères, un ensemble que les Femmes surent juger avec leur finesse ordinaire, et dont elles profitèrent pour soumettre à des lois chevaleresques, ces Hommes dont le mélange de la tendresse espagnole, de l'élé-

gance mauresque et de la fierté arabe, fit de vaillants chevaliers et de loyaux amants.

Je me garderai bien d'entrer dans de trop longs détails sur les Maures. Je croirais insulter à la cendre de Florian, si je ne renvoyais pas mes lecteurs à son charmant ouvrage du siége de Grenade. Puis-je me flatter de donner une idée plus parfaite des mœurs de ce peuple, que cet écrivain aimable dont les Muses doivent longtemps porter le deuil? Mais le portrait de la reine Isabelle, qui attaqua elle-même, et prit cette ville fameuse, appartient en quelque sorte à mon ouvrage. Je vais l'emprunter de Gonzalve de Cordoue.

« Isabelle était petite, mais bien faite :
« ses cheveux, plus que blonds, ses yeux
« noirs, et pleins de feu, son teint un
« peu noir, mais olivâtre, ne l'em-
« pêchaient pas d'avoir un visage im-

« posant et agréable. Son caractère était « noble, courageux, fier, héroïque. Douée « d'une constance à toute épreuve, elle « savait poursuivre une entreprise, et « surtout l'achever. »

Telle était cette reine célèbre, par tant de qualités. Ferdinand, son époux, attaqua Grenade, le 9 mai 1491 ; et Isabelle la prit le 2 janvier 1492. Ce siége dura neuf mois ; et sa fin marqua celle de l'empire des Maures en Espagne, qui dura 782 ans, depuis la conquête de Moussa et de Tarik. Rien, je crois, ne caractérise plus les moyens et les ressources dont les femmes sont capables, que la conduite d'Isabelle, pendant le siége de Grenade.

Cette Femme de génie, connaissant l'esprit des Maures, calcula qu'il fallait dans ce siége unir la force des armes à tout l'éclat du luxe, à tout le charme de la galanterie, frapper ce peu-

ple mobile par des actions héroïques, et le tenter de se rendre, en lui présentant à la fois les formes élégantes qui devaient le séduire, et un appareil galant et militaire, fait pour le charmer. Ainsi, par un contraste piquant, les danses délassaient des assauts, et les tournois des combats. Cependant les Maures opposèrent une résistance opiniâtre et vigoureuse. Enfin, le feu ayant été mis, une nuit, aux tentes espagnoles, Isabelle toujours ingénieuse dans ses calculs politiques, imagina de faire bâtir une ville à la place même de son camp, pour prouver aux Musulmans que jamais le siége ne serait levé.

Florian ne nous dit point les causes secrètes de l'incendie qui dévora les tentes d'Isabelle. Je l'ai découvert, et je vais le confier à mes lecteurs.

ALMANZA,

Nouvelle mauresque.

La belle Almanza, fille d'Abdaral, chef Maure, et descendant d'une famille arabe, adorait Pédro, jeune Espagnol, sujet d'Isabelle. Avant le siége de Grenade, Pédro trouvait le moyen de voir avec mystère sa chère Almanza, soit par des rendez-vous clandestins, soit dans la ville même, où, déguisé, il parvenait à s'introduire. Enfin le siége fut résolu; et, pour comble de malheur, Pédro, servant dans les troupes de Ferdinand et d'Isabelle, se trouva dans l'affreuse alternative, ou de manquer à son devoir, ou d'aller attaquer la ville qui renfermait ce qu'il avait de plus cher au monde. — Dom Alphonse, père de Pédro, était le plus mortel ennemi des

Maures, et surtout du père d'Almanza; celui-ci, de son côté, détestait les Espagnols, abhorrait Alphonse, et aurait mieux aimé voir périr sa fille, que de l'unir à Pédro. Il était difficile de trouver deux amants plus à plaindre. L'espoir qui, seul soutient l'infortune, ne pouvait même porter la plus faible lueur dans leur ame : ils se croyaient au comble du malheur. Cependant, à l'instant où l'on se prépara à assiéger Grenade, leurs maux surpassèrent encore leurs craintes.

La tendre et courageuse Almanza ayant reçu secrétement un billet de Pédro, lui répondit par le même moyen.

Almanza à Pédro.

A Grenade.

« Non, mon cher Pédro, ne suis point
« le désespoir qui te guide. Le bonheur
« est perdu; mais l'honneur nous reste.
« Qu'importe, si ton devoir et le mien
« sont placés, par le sort, dans des inté-
« rêts opposés! ils n'en sont pas moins un
« bien appartenant à tous deux. Vois ces
« arbres majestueux que les vents dé-
« chaînés balancent sur les monts qui
« nous entourent; vois comme ils résis-
« tent à leur fureur. L'ouragan peut les
« briser, les déraciner; rien ne peut les
« faire changer de place; rien aussi ne
« peut détruire en nous, et nos prin-
« cipes et nos pensées. Notre vie, notre
« liberté, tous ces biens fragiles ap-
« partiennent aux événements et aux
« Hommes. La dignité de notre carac-

« tère, l'élévation de nos pensées, ne
« dépendent que de nous seuls. Je dé-
« teste les Espagnols; j'adore mon cher
« Pédro; tu dois détester les Maures
« et aimer à jamais ton Almanza; mais
« fidelles à notre pays, à notre cause,
« ne faisons pas, par amour, un seul pas
« que notre délicatesse puisse nous re-
« procher. Le caillou que je presse sous
« mes pieds, et dont le fer de nos
« chevaux fait jaillir une étincelle sans
« pouvoir le briser, n'est pas plus dur
« que l'ame immuable d'Abdaral, mon
« père.

« Il a vu ma douleur: moi, fille des
« Arabes du désert, je te l'avoue en
« rougissant, j'ai versé devant lui quel-
« ques larmes; mes yeux n'ont pu les
« retenir. Eh bien! les siens sont restés
« secs. Ils ont étincelé de colère, lors-
« que ton nom s'est échappé de ma bou-
« che. Certes, tu n'en peux douter; cette

« âpre indifférence, a révolté ma sensi-
« bilité; mais une admiration secrète
« m'a forcée au silence. Imite-moi. Sans
« oublier l'amour, obéis à ton devoir qui
« t'ordonne de me sacrifier; ne quitte
« point les étendards d'Isabelle. Elle mar-
« che contre moi, suis fidellement sa
« bannière. Evite, respecte mon père
« dans les combats; mais remplis ta fa-
« tale destinée. J'aime mieux te voir
« vainqueur dans nos murs, j'aime mieux
« même te voir tomber aux pieds de nos
« remparts fumants, qu'abandonnant lâ-
« chement ta cause. Tu n'es que malheu-
« reux, ne sois pas méprisable. Je sais
« qu'il est rarement de patience sans
« soutien, de courage sans espérance;
« mais les triomphes de la vertu appartien-
« nent à des ames comme les nôtres. Ta
« lettre se ressent trop de l'affaiblisse-
« ment inséparable de tes peines. Plus de
« plaintes, Pédro; elles sont inutiles et

« presqu'avilissantes. Que prétendons-
« nous ? qu'espérons-nous par ces mur-
« mures infructueux ? le sable du désert
« n'est-il pas entraîné par les tourbillons
« qui l'enlèvent ? est-ce à nous, faibles
« atômes, à vouloir que les événements
« nous soient soumis ? Cédons et rem-
« plissons nos destinées ; ton Almanza ne
« connaît point la faiblesse et la molle
« volupté des mauresques. Femmes sans
« dignité, maîtresses sans élévation, con-
« naissant l'orgueil, ignorant la gloire,
« le luxe, les fêtes, ont effacé en elles
« le caractère primitif de leur nation.
« Les Arabes, nos ancêtres, ont conquis
« les Maures, et je tremble que les Es-
« pagnols qui semblent se réveiller d'un
« long assoupissement, ne viennent à
« leur tour les chasser de Grenade, et
« leur rendre les fers qu'ils ont si long-
« temps portés. Peu d'entre nous ont
« conservé cette énergie, cette antique

« fierté qui agrandit l'ame et porte aux
« belles actions.

« Ne crois pas, cher Pédro, que ton
« Almanza t'aime moins, en tenant ce
« langage. Mon amour pour toi est vif et
« pur comme la vertu qui me soutient.
« Quelle est donc cette manière d'aimer
« si nouvelle, cette tendresse frivole
« qui occupe presque toutes mes com-
« pagnes? Est-ce là de l'amour? est-
« ce là ce sentiment profond, inaltéra-
« ble? Ce n'est qu'une galanterie cheva-
« leresque qui n'a, ni l'abandon, ni le
« dévouement des passions brûlantes de
« nos climats. Oui, les amants ne sont plus
« à Grenade que des bergers galants, les
« héros, que des guerriers de lice, qui,
« couverts de rubans, de chiffres, de
« devises, semblent avec peine vouloir
« imiter l'amour près de leurs maîtresses,
« comme les combats illustres dans leurs

« joutes et leurs tournois. Pédro, ce n'est « point ainsi que l'on apprend à vain- « cre; ce n'est pas ainsi que l'on sait « aimer.

« A l'instant où je te demande, où « j'exige que tu sacrifies l'amour à ton « devoir, je veux que ta pensée se por- « tant sur ton Almanza, ne puisse pas « même atteindre, dans son enthousias- « me, l'image des sacrifices dont elle est « capable pour toi. Adieu, toi, ma vie, « mon bonheur et ma seule pensée. Nos « destins sont écrits, rien ne peut les « changer. Plus d'espoir, cher *Pédro* : « dévouement, courage, fidélité, la « gloire et la mort; voilà ce qui nous « reste. »

On voit, par cette lettre, quelle était l'élévation du caractère d'Almanza. Pédro la connaissait trop bien, pour espérer de vaincre sa résolution. Il obéit, et

marcha sous les murs de Grenade. C'est au milieu de la nuit et dans sa tente, que, dévoré de chagrin, et se livrant à son impuissant désespoir, il répondit en ces mots, à sa chère et trop cruelle Almanza.

Pédro à Almanza.

Dans le camp d'Isabelle, sous les murs de Grenade.

« Sois contente, la plus belle et la plus
« barbare des Femmes ! Ta voix s'est fait
« entendre. Pédro a obéi ; je suis sous les
« murs que tu habites. Ton amant fait
« aiguiser lui-même des glaives meurtriers
« qui vont peut-être répandre le sang de
« ton père. Je place devant tes remparts,
« dans cette profonde nuit, les foudres
« terribles qui vont renverser ces en-
« ceintes fermées pour moi, et frayer
« un passage jusqu'à toi, à la fougue de
« nos Espagnols, ivres de sang et de car-

« nage : c'est à leur tête, que dans l'obs-
« curité, je guiderai, sans le savoir,
« leurs féroces bataillons, jusque dans
« ta tranquille demeure !...... Eh bien !
« Almanza, es-tu contente de ce tableau ?
« Satisfait-il ce que tu appelles ton éner-
« gie, et qui n'est qu'une insensibilité
« coupable et cruelle ?..... Fatale exa-
« gération d'une ame exaltée par l'amour
« de son devoir ! Voilà donc à quoi tu nous
« as conduits !..... Le malheur nous
« accable, les événements nous arra-
« chent l'un à l'autre...... Tout était
« réparé. Je quittais une armée que je
« déteste. Tu abandonnais des murs qui
« devaient t'être odieux, puisqu'ils nous
« séparent. Unis en secret par les nœuds
« les plus saints, nous étions soustraits
« à nos tyrans........ Eh ! qui pourrait
« nous retenir ? Que nous font les que-
« relles d'Isabelle et des Maures ? Que
« suis-je, moi, dans son armée ? Simple

« officier, à peine connu dans le nom-
« bre des subalternes, dois-je immoler
« mon bonheur à ces débats politi-
« ques? Toi-même, il est vrai, fille
« d'un des chefs de la nation, mais per-
« due dans la foule de tes compagnes,
« dois-tu tout sacrifier à cette sanglante
« lutte? Cette nuit, cette nuit même,
« par l'issue secrète qui favorise notre
« correspondance, tu m'étais rendue;
« je serais dans tes bras. Cet astre de la
« nuit, qui n'éclaire que ma rage, gui-
« derait nos pas incertains, et devien-
« drait pour nous le flambeau de l'amour.
« . . . . Va! jamais tu ne m'aimas!
« jamais je ne te fus cher. Répète bien
« que tu descends de ces Arabes du dé-
« sert. Ils t'ont laissé toute l'âpreté sau-
« vage de leurs mœurs. Vante-toi bien
« de ton courage, Enorgueillis-toi de ton
« insensibilité. Chaque projet que tu
« formes, chaque mot que tu prononces

« m'arrache des larmes de sang. Déchire
« cent fois la plaie profonde de mon
« cœur. Mais tremble ! tu ignores le pro-
« jet qui me conduit sous tes murs. Lors-
« que dans le délire du désespoir, ma
« main t'annonce que je t'obéis, que je
« viens porter la flamme et le fer jusque
« dans tes murs, tu ne le crois pas, tu
« ne peux le croire...... Tu sais qu'il
« est des efforts surnaturels au dessus du
« pouvoir humain..... Tremble, te dis-
« je. Je n'écoute plus que les conseils de
« la fureur. Apprends que je déteste, que
« j'abhorre l'ordre affreux que tu m'as
« donné. Loin d'aiguiser le fer dont je
« suis armé, je le tords, le brise; et dans
« mes transports, je suis prêt à déchirer
« la fatale bannière confiée à ma garde, et
« à laquelle tu veux que je sois fidelle...
« Fidelle ! je ne le suis qu'au désespoir...
« Almanza ! délire et tourment de ma
« vie ! tu sauras de quoi le cœur est ca-

« pable, quand il ne lui reste plus ni « existence, ni avenir. » — Cette lettre parvint à Almanza, et porta le trouble dans son ame ; elle était courageuse. Mais, autant on a de force pour lutter contre un malheur qu'on connaît, autant cette force s'affaisse quand on ignore ce qu'on a à craindre. Le courage s'use dans l'incertitude, le combat seul le soutient. Ne sachant à quoi s'opposer, il tombe ; et le tourment de la pensée est le plus cruel de tous.

Heureusement pour l'honneur de son sexe, Almanza, dans ce moment, ne fut plus que tendre ; et, faisant céder la rigueur de ses principes au malheur de son amant, elle lui écrivit encore pour lui arracher son secret, et le faire renoncer à des desseins qui ne pouvaient être que sinistres. Mais hélas ! l'esclave, qui portait la lettre d'Almanza fut découvert et massacré. Ce messager fidelle

se voyant perdu, jeta dans les flots la lettre d'Almanza. L'onde ensevelit ce tendre mystère, et l'esclave périt avec le secret de sa maîtresse. — Cependant le siége s'avançait. Pédro ne recevant plus de nouvelles d'Almanza, tendrement indigné de cette coupable indifférence, à laquelle il croyait d'autant plus, qu'il s'exagérait la rigidité des principes de sa maîtresse, s'obstina davantage à remplir le dessein qu'il avait formé. Il faisait sans cesse le tour de l'enceinte de la ville; il s'approchait même des fortifications, sans songer aux coups qui le menaçaient. Son but était de pénétrer dans la place, de découvrir l'issue facile, connue de l'esclave seul, qu'il ne voyait plus. Perdant tout espoir, il se décide à forcer le passage, préférant, s'il succombe, des fers qu'il porterait dans Grenade, à la liberté, dans le camp d'Isabelle. Il regarde comme une jouissance

de passer le reste d'une mourante vie dans les cachots de ses ennemis, pourvu qu'il se rapproche de son Almanza. Les occasions qu'il cherchait, se présentèrent assez fréquemment. Chaque jour, quelques partis Maures faisaient des sorties, et venaient, à l'improviste, enlever dans la campagne, des bestiaux et des vivres. Pédro, simple officier, ne donnant point d'ordre, ne pouvait commander une attaque ; mais il engage quelques jeunes braves, à tenter une entreprise hardie, pour acquérir de la gloire et mériter les bontés d'Isabelle. Il n'a pas de peine à enflammer le courage de ces jeunes guerriers espagnols. Un gros de cavalerie Maure sort de la ville ; Pédro l'aperçoit, il avertit ses camarades. Ces jeunes audacieux montent à cheval ; ils ne sont que cinquante. Sans s'effrayer de leur faible nombre, ils fondent avec la rapidité de l'éclair, sur les

Maures, qu'ils mettent d'abord en déroute; mais revenus de leur premier trouble, ils se rallient. Le combat s'engage. Cependant le jour baissant, les Maures craignent qu'on ne coupe leur retraite; ils trouvent prudent de regagner la ville..... Pédro, se battant au premier rang des assaillants, animait ses compagnons par son impétuosité; mais il ne voulait que la fuite des Maures, et non leur destruction. Dans chaque cavalier qu'il attaquait, il respectait les couleurs, et le souvenir de son Almanza. Sans porter aucun coup, à peine parait-il ceux dont on voulait l'accabler. Il regardait comme un crime de verser un sang consacré à défendre la cause de l'objet de son amour. Malgré le nombre supérieur, ceux qui se retirent ont toujours un désavantage, surtout contre des assaillants aussi hardis. Le jour ayant disparu, la retraite des Maures devint une course

rapide. Ils allèrent en désordre vers la porte de la ville... C'était le moment desiré de Pédro. Il presse les flancs de son coursier, atteint bientôt le dernier groupe des ennemis; et malgré les efforts des Maures, et les cris des siens qui ne pouvant le joindre, l'appelaient inutilement, il entre dans Grenade avec les assiégés. — Les Espagnols retournent triomphants au camp, emmenant quelques prisonniers, plaignant et regrettant Pédro, qu'ils croyaient victime de sa courageuse imprudence. Mais lui, tristement heureux d'avoir exécuté son projet, et de se trouver enfin dans la même enceinte qu'Almanza, remet son sabre au premier officier qui se présente, et offre tranquillement ses mains aux fers de ses ennemis. Il a plutôt l'air de demander des chaînes, que de les attendre. Les Maures le conduisent à la prison dans un silence mêlé de respect, d'étonnement et

d'admiration. Les flambeaux s'allument. Le bruit du combat se répand dans la ville ; on parle du jeune prisonnier qui montre tant de sang-froid et d'intrépidité. Chacun veut le voir. On se presse dans les rues ; les fenêtres se remplissent. — Par hasard, Pédro passe devant la maison d'Almanza. Que devint cette amante infortunée, lorsque jetant un regard indifférent sur la place où la foule et le bruit s'augmentaient à chaque instant, elle reconnaît, à la lueur des flambeaux, son amant enchaîné !..... Sans être maîtresse de son premier mouvement, elle jette un cri qui répond jusqu'au fond du cœur de Pédro. Il lève les yeux, rencontre les regards douloureux d'Almanza, et tombe sans mouvement dans les bras de ceux qui le conduisaient à la tour. — Peut-on se peindre le désespoir d'Almanza, son incertitude, ses combats, toutes ses résolutions formées et dé-

truites au même instant ? que n'a-t-elle pas à craindre! Abdaral, son père, joint à sa haine, contre les Espagnols, toute la férocité d'un caractère inflexible. Sans être assuré de la passion de sa fille pour Pédro, il en avait quelque soupçon; elle en était instruite, et l'effrayant silence de son père ne pouvait qu'accroître ses alarmes. Heureusement, Pédro était peu connu dans la ville. Abdaral ne l'avait jamais vu. Mais enfin ce Maure violent et barbare commandait à la tour; et c'est dans cette affreuse prison que l'on traîne l'amant d'Almanza! Un mot pouvait le découvrir. La moindre imprudence le perdait. Almanza n'avait point de ces passions communes qui, dans les grands malheurs, ne laissent au cœur que des larmes, qu'un découragement inutile. Profondément pénétrée de l'horreur de sa situation, elle en calculait l'étendue; mais son infatigable éner-

gie lui laissait la force d'inventer des moyens, pour arracher son amant au danger qui le menaçait. Sa tendresse l'emporte bientôt dans son cœur sur la prudence. Rien ne l'arrête ; elle se couvre d'un voile, prend des habits qui la déguisent encore, sort par une porte inconnue, se rend à la tour, avec une bourse pleine d'or. Elle gagne une sentinelle, arrive jusqu'à la porte du cachot de dom Pédro. . . . Cette porte s'ouvrait.... Elle allait le voir ; elle allait jouir de la funeste douceur d'être près de lui !.. Tout-à-coup un grand bruit se fait entendre... Elle se retourne ;... C'est Abdaral, c'est son père lui-même qui s'avance à grands pas..... Que faire ? Elle ne peut échapper ; il passera nécessairement auprès d'elle !.... Le cœur d'Almanza frémit..... Mais sa prudence ne l'abandonne pas... Elle baisse son voile, s'appuie contre la muraille, dans l'attitude d'une femme qui répand des

pleurs sur le sort de quelque prisonnier qui l'intéresse.... Heureusement, ce sombre passage n'était éclairé que par une faible lampe.... Abdaral plein de l'idée qui le conduisait, passe auprès de sa fille, sans la reconnaître, et marche vers la porte de la prison de Pédro qui s'ouvre à son ordre. Echappée à ce danger, on croira peut-être qu'elle en profite pour fuir un lieu si menaçant; mais c'est mal connaître le cœur et le courage d'Almanza. Plus occupée du péril de Pédro que du sien, elle cherche à deviner, à recueillir et les paroles de son père, et les moindres ordres qu'il donne, enfin, à pénétrer ce qui pouvait à cette heure, le conduire à la prison. Déja, elle est tout près de la porte qui la sépare de Pédro; déja le corps penché, l'oreille pressée contre les verroux, elle écoute, elle entend ce dialogue inquiétant et rapide. — « Qui es-tu, malheureux espagnol? — Que t'importe?

Qui es-tu toi-même ? — Le commandant de cette forteresse ; celui de qui dépend ta vie, et qui te l'arrachera, si ses soupçons se confirment. — Je ne crains, ni toi, ni la mort. — Si tu étais l'infâme Pédro !... Je serais plaint, estimé malheureux ; je desirerais la fin de mes tourments. — Tu le connais ! — Peut-être. — Je t'ordonne encore de me dire qui tu es. — Même dans les fers, je ne recevrai point d'ordre de toi. — Tremble ! — Je t'ai déja dit que je ne crains personne. — Malheureux ! tu périras ! — Ma vie est en ton pouvoir ; mais mon secret est à moi, mon ame à Dieu, mon cœur à celle que j'adore ! — C'est lui, n'en doutons plus. Adieu ! Tu vas savoir si l'on brave impunément Abdaral. »... A peine avait-il prononcé ces derniers mots, que sa fille, frémissant de la crainte d'être aperçue, s'éloigne avec rapidité...... Que l'on juge de l'affreuse impression

que cet adieu d'Abdaral fit sur Pédro! Quoi! c'était lui! c'était le père de ce qu'il adore! Il l'a su trop tard pour se nommer, pour lui demander la mort qui l'attend, et trop lente encore à son gré..... Il se précipite sur la porte; il veut rappeler le barbare; mais un souvenir étouffe sa voix qui meurt sur ses lèvres; il doit même, en expirant, respecter le nom d'Almanza..... Peut-être elle aurait tout à craindre de ce père implacable, s'il savait que Pédro a voulu mourir pour elle..... Cette idée l'arrête, calme son délire. Il retombe dans un accablement silencieux, et se résigne à son sort.

Que faisait Almanza au fond de son appartement? Ensevelie dans des réflexions désespérantes, la tête appuyée, l'œil morne et fixé sur une lampe qui l'éclairait, elle entend le bruit de la garde de son père qu'elle avait rapidement précédé. Elle

craint ses soupçons; elle craint qu'il n'entre chez elle, qu'il soit surpris de trouver ses yeux encore ouverts. Elle approche de son lit, non pour y retrouver un sommeil qui ne reviendra plus, mais pour mûrir le dessein hardi qu'elle méditait. Cette ame ardente et forte s'agrandit, s'exalte encore par l'horreur de sa situation, et seulement indécise sur les détails de son projet, elle se dispose à l'exécuter. Quelle fut donc sa résolution? Son père presque sûr que Pédro est en sa puissance, n'a cependant pas acquis de certitude sur ce point. Quelque féroce que soit Abdaral, il ne voudra pas commettre un crime inutile; et même en sachant que Pédro est son prisonnier, par quelle main le ferait-il égorger? Commandant à la tour, il ne peut rougir sa main du sang de son captif. Déja Pédro, par sa noble résignation, a gagné l'estime des soldats, inspiré de l'intérêt à

toute sa garde. Abdaral a pu le voir. D'ailleurs, les Maures ont des mœurs plus chevaleresques que féroces. Il trouverait difficilement un assassin. Almanza connaissait assez son père, pour croire qu'il ferait tous ces calculs. En effet, roulant des projets de vengeance dans sa tête, il les adoptait, et les rejetait tour-à-tour. Almanza voit qu'elle n'a d'autre ressource pour sauver son amant, que de le dénoncer. Elle s'y décide ; elle séduit une Femme appelée Mirza, qui lui était attachée depuis son enfance ; elle lui confie le secret de sa vie, la presse d'aller trouver son père.... Dès que Mirza fut devant Abdaral, elle accusa Pédro, sans hésiter.

« Oui, Seigneur, s'écrie-t-elle (en con-
« tinuant un discours dont le commence-
« ment a peu d'intérêt), avec l'apparence
« de la trahison envers ma maîtresse, le
« soin de sa gloire seule me conduit vers

« vous. C'est véritablement Pédro qui est « ici dans les fers ; j'en ai des preuves cer- « taines. Sans l'aveu de ma maîtresse, il « s'est introduit dans la ville. J'ai su par « un de vos cavaliers, qui s'est trouvé dans « le combat, qu'à peine Pédro se défen- « dait ; que son seul dessein était de se faire « prendre, pour se rapprocher de ce qu'il « aime. Pendant la retraite de nos troupes, « il est entré volontairement, avec elles, « dans nos murs. Rien ne prouve mieux « ses coupables projets. Je respecte ma « maîtresse ; je suis loin de croire qu'elle « les approuve ; mais notre sexe est faible. « Si le malheur affreux de Pédro la « touchait, si... — Je t'entends, Mirza ; « reprend vivement Abdaral ; et le service « que tu me rends, ne peut être trop « payé..... Reçois ces deux bourses d'or, « avec ta liberté... Mais, ne borne pas « là ton zèle et tes soins. Il faut me dé- « faire de Pédro, de cet ennemi de mon

« pays, de ma religion, de cet auda-
« cieux qui veut perdre ma fille, peut-
« être l'enlever, déshonorer le nom de
« mes ancêtres....... J'en frémis de rage.
« Trouve, parmi quelques esclaves, un
« homme dévoué, qui tranche les jours
« de cet insolent espagnol. Quelque récom-
« pense qu'il demande, je promets tout,
« j'accorde tout. — « Seigneur, répond
« Mirza, ce serait remettre votre ven-
« geance à de trop viles mains. La ser-
« vitude éteint le courage d'un esclave, et
« ne lui laisse aucun des moyens qui sont
« nécessaires dans une entreprise de cette
« importance. Un soldat seul peut la
« remplir. Apprenez que ne doutant point
« de votre résolution, quand j'eus décou-
« vert ce que je vous confie, je me suis
« assurée d'avance d'un homme éprouvé,
« qui se chargera de remplir vos ordres.
« C'est un transfuge, aussi brave qu'am-
« bitieux. Il vous demandera de l'avance-

« ment, et point d'autre récompense. Il
« déteste Pédro. Espagnol comme lui, il
« en a reçu des traitements injurieux;
« obligé de fuir l'armée d'Isabelle, il sert
« à présent votre cause, et saisit avec ar-
« deur l'occasion de se venger. — Oh ! la
« plus parfaite des femmes par ton intel-
« ligence et ton attachement, dit Abda-
« ral, comment jamais reconnaître un pa-
« reil service? — Seigneur, ma récompense
« est dans le service même. — Amène-moi
« sur le champ ce transfuge. — Je ne le
« puis en ce moment, Seigneur. Il veut
« mettre à sa démarche le plus grand
« mystère. Le jour commence à paraître;
« attendons qu'il finisse. Ce soir, je le
« conduis ici par une porte secrète. Il
« sera couvert de ses armes; vous lui
« donnerez vos instructions et l'ordre né-
« cessaire, pour qu'il pénètre dans la pri-
« son. La seule chose qu'il vous demande
« est de ne point lever sa visière devant

« vous. Je serai présente quand il frappera sa victime en silence ; quand vos intentions seront remplies, il consent à s'offrir à vos yeux. Je me retire : je serai chez vous ce soir, quand la onzième heure sonnera. Surtout soyez seul ; éloignez tout témoin indiscret. »

La fidelle Mirza revint trouver sa maîtresse, et lui conta le succès de sa délation officieuse. Mais c'était peu pour Almanza de tromper la fureur de son père ; il fallait parvenir à vaincre la cruelle résolution de Pédro qui ne cherchait, ne voulait, n'attendait que la mort, surtout depuis l'instant où, certain que sa maîtresse le savait dans les prisons de Grenade, il n'avait pas entendu parler d'elle. Almanza sentit bien que, n'ayant pas le temps de le vaincre, il fallait aussi le tromper, pour sauver ses jours, en

dépit de lui-même. — Que la journée parut longue à la barbarie d'Abdaral, à la tendre sollicitude de sa fille! et que les heures s'écoulaient lentement pour l'infortuné Pédro! Il attendait avec une douloureuse impatience, l'effet des terribles adieux d'Abdaral; la vie devenait un fardeau trop pénible pour ce malheureux amant.

Enfin, ce jour, si long pour tous, finit. Onze heures sonnèrent. Mirza sort par une petite porte du palais. A la faveur d'un escalier inconnu, elle monte chez Abdaral, suivie d'un guerrier couvert de ses armes, la visière baissée, prêt à remplir les ordres sanguinaires du Maure vindicatif... Mais quel est ce guerrier, cet instrument terrible de la vengeance d'un père?..... — Le lecteur sait déja que c'est l'héroïque, la sublime Almanza qui, sous le casque d'un soldat, avec un silence

morne, une contenance martiale, un maintien sinistre, garant de sa férocité, ose se présenter à son père. Elle l'écoute sans proférer un mot, reçoit, à genoux, l'ordre signé de pénétrer dans la prison de Pédro. Elle ne frémit pas ; elle se relève ; et, par un seul geste, en étendant la main sur sa longue et redoutable lance, promet d'obéir, et disparait comme un éclair.

Quel bonheur pour Almanza ! elle tient dans ses mains la vie, la liberté de son amant, l'ordre enjoint au geolier d'ouvrir la prison, et de laisser au guerrier, auquel il est confié, la liberté de disposer du prisonnier de la tour. Les portes de la ville même doivent s'ouvrir à cet ordre, du côté du fort commandé par Abdaral. Ce Maure lui-même a pensé qu'il valait mieux se défaire de Pédro dans la campagne, que de le poignarder dans son cachot, où l'on ne pourrait dis-

simuler sa mort. Almanza se voyait déja hors de cette enceinte affreuse, ramenant son cher Pédro, vers les postes avancés du camp d'Isabelle; déja même elle avait traversé la ville, avec une rapidité égale au sentiment qui l'agitait.... Elle entrait dans le fort, approchait de la tour.... lorsqu'un écuyer d'Abdaral la suit, l'atteint, et lui remet de sa part ce billet :
« L'issue de l'entreprise ne me laissera
« de tranquillité, que lorsque j'en aurai
« des nouvelles aussi sûres que promptes.
« Je vous envoie donc Acorat, mon écuyer
« de confiance; il sera témoin de vos
« succès, et viendra sur le champ m'en
« rendre compte. Sa présence auprès de
« vous me rassure encore plus. Si, par
« des hasards imprévus, vous aviez be-
« soin de son soutien... comptez sur lui.
« Son cœur et son bras me sont dévoués
« et connus. Adieu : célérité et mystère. »

Que devient Almanza? Tout son plan

était renversé. Cet Acorat était le plus féroce des Hommes; elle le savait. Inaccessible à l'intérêt, à la crainte, à la pitié... il ne lui laissait nul espoir. D'ailleurs, elle ne pourrait prononcer aucun mot, sans le danger d'être reconnue par lui. Quel parti va-t-elle prendre? Cette ame, infatigable dans sa constance, se décide à l'instant. Accoutumée aux travaux guerriers, aux périls, elle ne craint point d'avoir enfin recours à la violence, si ce moyen devient nécessaire pour achever sa courageuse entreprise. Elle s'achemine vers la tour, sans prononcer un mot. Acorat la suit, étonné de son silence. Elle présente son ordre au commandant du poste; le pont se baisse. Elle approche de la porte de la prison; on introduit Acorat avec elle.... La porte se referme sur eux.... Quel spectacle pour Almanza! Pédro, consumé par la fatigue et plus encore par la douleur, était enseveli dans

un profond sommeil ; sa pâleur, la décomposition de ses traits peignaient toutes les souffrances de son ame.

« Profitons de ce moment, dit le fa-
« rouche Acorat.... Votre projet était
« de l'égorger dans la campagne ; peut-
« être, il pourrait nous échapper ; son
« sommeil nous le livre, frappons. Je
« saurai cacher son corps à tous les yeux,
« et le précipiterai moi-même du haut
« du rocher sous lequel cette tour est
« assise. » — A ces mots, il fait briller son cimeterre... Almanza frémit, retient son bras, feint d'entendre du bruit, lui fait signe d'écouter à la porte. Acorat, sans se méfier de son dessein, se détourne.... Almanza tire son poignard, et le lui plonge dans le cœur.... Acorat tombe baigné dans son sang, se relève, veut, d'une main faible, ressaisir son cimeterre; mais en vain. Son ame courroucée s'enfuit avec son sang qui s'échappe à flots

pressés. Pédro s'éveille ; il se voit entouré de sang, près d'un cadavre qui semble lutter encore contre la mort. Tout semble le préparer au sort qu'on lui destine. D'un air noble et tranquille, et jetant un regard douloureux sur Almanza, il s'offre à ses coups.... Almanza! combien il te fallut de force pour ne pas te découvrir, pour ne pas te précipiter dans ses bras! mais il fallait sauver Pédro, remplir ce qu'elle devait à son devoir, à l'amour; il fallait tromper son amant: elle connaissait l'inébranlable parti qu'il avait pris de mourir, plutôt que de ne pas vivre pour elle.... A l'instant où Pédro croit que ce guerrier inconnu va lui arracher une vie qu'il est loin de vouloir défendre, il le voit baisser ses armes devant lui, et, d'une main tremblante, lui présenter un billet. Pédro l'ouvre avec précipitation ; et, à la clarté mourante d'une lampe suspendue sur sa tête, il

lit ces mots tracés de la main même d'Almanza :

« Vous l'emportez, Pédro. Vos malheurs
« sont plus forts que les résolutions d'Al-
« manza. Acceptez une vie qu'elle vous
« offre, pour la lui conserver. Suivez ce
« guerrier fidelle. Il vous conduira hors
« de cette fatale enceinte. Guidez-le vous-
« même, vers vos tentes ; Almanza ne tar-
« dera pas à s'y rendre près de vous. » Il baise cent fois cet heureux billet, le place contre son sein brûlant de reconnaissance. Il veut s'élancer dans les bras du guerrier généreux auquel il va devoir bien plus que la vie ; mais il ne trouve en lui qu'un accueil aussi froid que ses armes qu'il presse dans ses bras ; et le silence le plus profond répond seul à ses discours impétueux. Il ne peut concevoir cette inexplicable conduite. Tout ce qu'il éprouve ne lui paraît qu'un songe. — Le guerrier lui fait signe de l'aider à enle-

ver le corps d'Acorat, qui est à leurs pieds. Ils le transportent sur une petite esplanade du cachot, et le précipitent dans l'abyme qui est aux pieds de la tour. Le corps en tombant et roulant de rochers en rochers, retentit par son poids et le bruit sourd de ses armes. Les voûtes de la forteresse répètent au loin ce son lugubre.

Bientôt Almanza regagne l'entrée du fort. Pédro la suit. Rien ne s'oppose à leur marche rapide. Tous les gardes leur obéissent. Les lourdes portes tournent sur leurs gonds gémissants, et laissent aux deux amants un libre passage.

L'Aurore allait paraître, lorsqu'ils franchissent la dernière enceinte. Bientôt, ils s'enfoncèrent dans un petit bois qui séparait les glacis des premiers postes avancés de l'armée d'Isabelle. « O mon « ami, mon libérateur, s'écria Pédro, « que ne dois-je point à votre zèle, à

« votre intrépidité! Après mon adorable Almanza, vous êtes tout pour moi....
« Mais quoi! garderez-vous toujours ce « cruel silence? Craignez-vous que je ne « reconnaisse mon bienfaicteur? Ne vous « refusez plus à ma reconnaissance. — Almanza ne répond que par un signe aux vives instances de Pédro... Déja le camp se déployait à leurs yeux; elle semblait demander à son amant, de quel côté il fallait diriger leur route? « A cent pas d'ici, « dit Pédro, sur ce tertre élevé, est le « poste confié à ma garde. Je commande « la redoute qui défend les premières « approches du camp que vous distin-« guez, à la lueur de ces feux prêts à « s'éteindre. A ces mots, Almanza s'arrête, examine avec une profonde attention cette redoute que Pédro lui indique, cherche à bien fixer dans sa mémoire, et le lieu et tout ce qui l'en-

vironne. Elle tourne tristement ses regards sur les remparts de Grenade, pousse un profond soupir, et veut se séparer de Pédro ..... Il l'arrête avec vivacité, s'oppose à son passage; mais Almanza persiste, et d'un geste imposant, lui défend de la suivre. « Cruel ! s'écrie Pédro, que me « fait cette vie que je vous dois, si vous « me privez de vous, d'Almanza pour qui « seule j'ai pu consentir à conserver le « jour ? Mes yeux la cherchent en vain.... « c'est elle que je demande à tous les objets « qui m'entourent. Où est-elle? Ce bil- « let me promet... Où est-elle ? Répon- « dez !... » Alors Almanza, d'un geste encore plus impérieux, désigne cette redoute qu'il vient de lui montrer lui-même, et semble lui ordonner d'y courir. Que doit-il croire ? Peut-il espérer d'y trouver Almanza? Flottant, incertain, il ne sait qu'espérer, que résoudre. Malgré lui, ce guerrier inconnu lui en

impose. Il le voit s'éloigner ; il veut le suivre ; un mouvement secret, involontaire le retient. Enfin, il s'arrache à son incertitude, et veut marcher sur ses traces. Le guerrier avait déjà disparu ; et l'épaisseur du bois le dérobant à ses regards, ne lui laissait nul espoir de le retrouver. — Suivons Almanza qui retourna à Grenade, avant que le jour eût encore dissipé tout-à-fait les ombres de la nuit. Après tant d'inquiétude, de tourments et périls, elle arrive enfin chez son père. La fidelle Mirza l'attendait. Toutes deux rentrent dans le palais ; Almanza se désarme. Après un effort extrême, elle parvient à rompre le fer encore teint du sang d'Acorat. Mirza l'emporte avec l'écharpe sanglante du Maure, et le casque qui couvrait les beaux traits d'Almanza. Toutes deux ont pensé qu'il fallait que ces témoins muets fussent trouvés près du fort, pour qu'Abdaral ne fît point

de recherches sur les événements de la nuit, et ne soupçonnât point Mirza de trahison. —Avec autant d'intelligence que de promptitude, Mirza s'acquitte de ce soin. A peine elle était retournée chez sa maîtresse, que les premières patrouilles sortant du fort, aperçoivent, près de la porte, le fer brisé, le casque d'Almanza, l'écharpe d'Acorat, et les portent chez Abdaral..... Mais que fait en ce moment sa trop malheureuse fille? placée à la fenêtre d'un donjon élevé qui tenait à son appartement, et qui dominait les remparts, elle attendait que les premiers feux du jour éclairassent le camp d'Isabelle, pour retrouver dans la campagne le lieu marqué par leur douloureuse séparation, la redoute où commandait Pédro, où dans ce moment même Pédro croit la voir à chaque instant, en relisant sans cesse le billet qui lui donnait une trop douce espérance. Comme elle se

reproche de l'avoir trompé ! C'est la première fois qu'un mensonge a pu sortir de la pensée et de la plume d'Almanza. Mais combien elle est excusable, même aux yeux de son amant !

Déja l'aurore a doré les coteaux ; déja le soleil, avec éclat et majesté, se déploie sur l'horizon ; sa lumière brillante s'étend par degrés, et se répand au loin. Les yeux d'Almanza cherchent, depuis la clarté naissante, ce lieu si cher à son cœur, et qui ne frappe pas encore ses regards. Enfin tout le camp d'Isabelle se développe à ses yeux. La blancheur des tentes, le jeu des couleurs des banderolles qui les dominent, les étincelles brillantes qui sortent des armes en faisceaux, frappées par les rayons du soleil ; tout cet ensemble éblouissant fatigue Almanza, sans lui laisser rien distinguer. Mais, bientôt, sa tendresse l'éclaire. Elle reconnaît d'abord le bois qui sépare le

camp de la ville. Ce premier point la guide ; son œil avide suit presque les traces qu'elle a parcourues... Enfin la redoute où commande Pédro s'offre entièrement à sa vue.... O triste et cruelle jouissance ! que n'ignore-t-elle plutôt ce lieu fatal, où tant d'horreurs se préparent contre elle ! Abymée dans ses réflexions, désespérée du présent, n'attendant rien de l'avenir, repaissant ses tristes yeux d'un spectacle qui la déchire au lieu de la soulager.... Tout-à-coup, un grand bruit se fait entendre : son père et plusieurs chefs des Maures montent à ce donjon, où la solitude était la seule jouissance d'Almanza. Elle veut sortir. « Reste, ma fille, lui dit Abdaral : nous venons en ce lieu, qui domine le camp d'Isabelle, pour y combiner un plan d'attaque. Ce n'est pas devant toi que nous devons craindre de parler de nos desseins. »

Almanza reste. Peut-elle s'informer avec trop d'exactitude des projets cruels que l'on forme, et qui doivent intéresser si vivement son cœur?... Pendant que les chefs confèrent ensemble, Mirza dit, à voix basse, à sa maîtresse, qu'Abdaral l'a fait appeler pour l'interroger; qu'elle a affecté une ignorance entière des événements; que, furieux de la perte de son écuyer, il n'a cependant pas osé faire trop de perquisitions sur le sort du transfuge inconnu; mais que l'incertitude de la vie ou de la mort de Pédro, le trouble, le tourmente. Mirza parlait encore, lorsqu'Almanza, distraite par la voix de son père, entendit distinctement ces cruelles paroles, qu'il adressait à l'un des chefs de l'armée.

« Oui, mon cher et brave Alamar,
« puisque l'expédition vous est confiée,
« nous sommes assurés de son succès. A
« la douzième heure de la nuit, grace à

« la trahison d'un soldat espagnol, cette
« première redoute qui frappe vos yeux,
« sera détruite. Ce soldat, aidé de quel-
« ques autres, a creusé sous ce lieu un
« réduit étroit qu'ils ont rempli de soufre,
« de bitume, de matières inflammables.
« L'explosion sera votre signal. Vos trou-
« pes, répandues en silence autour du
« camp, et surtout dans le bois que vous
« apercevez, fonderont, les flambeaux à
« la main, sur le camp ennemi; et, pro-
« fitant du trouble occasionné par cet
« événement, réduiront bientôt en cen-
« dres ce repaire, d'où les Espagnols
« veulent nous dicter des lois. C'est moi-
« même qui, par un feu que j'allumerai
« sur le rempart, avertirai le soldat es-
« pagnol d'enflammer la mèche fatale,
« à l'heure convenue. Il aura toujours
« l'œil fixé sur nos murs. Trois se-
« condes s'écouleront à peine entre le
« moment où je ferai paraître ce fanal

« et celui de l'explosion, si favorable à
« nos desseins. »

— Quel fut le désespoir d'Almanza en entendant cet horrible projet! La redoute qu'Abdaral menaçait était justement celle où commandait Pédro. Sa perte semblait inévitable. Nulle ressource, nul moyen pour préserver son amant de cet affreux danger. Doit-elle trahir le secret de son père, celui de l'état? C'est peut-être le salut de Grenade, de l'armée entière.... Doit-elle laisser périr, d'une manière aussi cruelle, celui pour lequel elle donnerait mille fois sa vie, tandis qu'un mot peut le sauver? Que de doutes tumultueux s'élèvent à la fois dans son cœur! ses yeux se troublent, ses idées se confondent. C'est la première fois que ce courage inaltérable semble rester sans énergie.

— A peine Abdaral et les chefs se furent-ils retirés, qu'Almanza, éperdue de

désespoir, inondée de larmes brûlantes, se jette dans les bras de Mirza. Ce fut là que l'amour reprit tous ses droits sur elle, et que l'on vit cette Femme, si courageuse, n'être plus qu'une amante égarée, ne prenant de conseils que de sa fureur et du désordre de ses sens. — Quelle affreuse journée s'écoula! Une heure était trop longue pour cet état violent: il fallait en passer tant et de si cruelles! Vingt fois, Almanza rappelle sa fidelle confidente; vingt fois, elle lui commande de s'éloigner. Mille projets sont formés et détruits. Enfin, ce jour terrible finit. Les voiles de la nuit semblent s'épaissir pour couvrir les projets des Maures. Ils sont déja sortis en silence, marchant sans bruit dans les ténèbres, et dirigés par des guides sûrs. Ils remplissent le bois qui sépare le camp des glacis; rampant à travers les épaisses broussailles, quelques-uns sont déja près

des premiers postes des Espagnols ; et préparés à se relever au signal, ils brûlent de fondre sur les soldats d'Isabelle. Le calme le plus parfait règne dans le camp; tout paraît enseveli dans un profond sommeil. Le seul Pédro veille. Il ne peut concevoir comment Almanza l'a trompé, même pour lui conserver la vie. Où peut-elle être? Quel est ce guerrier qui lui a rendu un si éclatant service? Mille idées confuses se succèdent dans son esprit. Il a passé la journée dans un trouble impossible à peindre ; la nuit est venue ajouter à l'horreur de sa situation. Loin de jouir de l'empressement, de la joie de tous ses camarades en le revoyant, il s'est promptement arraché à leurs embrassements, pour s'enfermer dans sa tente, et réfléchir à ses malheurs..... Il ne peut supporter l'agitation qui le consume..... Il sort malgré les ombres de la nuit, s'égare au loin, s'éloigne et

balance s'il n'ira pas lui-même se jeter encore dans les mains de ses ennemis. Il s'approche involontairement de ce bois, où ses yeux ont vu fuir son libérateur. Enfin, accablé de fatigue et de douleur, il tombe aux pieds d'un vieux chêne, et reste abymé sous le poids de ses peines et de ses réflexions.

Que faisait cependant Almanza? Frappée du plus noir pressentiment, sentant que bientôt elle va remplir sa funeste destinée, elle reprend à la hâte les armes qu'elle avait quittées, attend que son père soit occupé loin d'elle de l'affreuse expédition qui se prépare; alors, embrassant sa chère Mirza pour la dernière fois, elle s'échappe, se dérobant à ses instances, à ses larmes. Au moment où les soldats passent silencieusement sous les herses levées au dessus du pont-levis, elle se mêle à leur nombre, et, dans l'obscurité, sort de leurs rangs

quand ils ont pénétré dans le même bois, où la veille elle avait eu le courage de s'arracher des bras de Pédro.

Les soldats espagnols, et ceux de l'armée maure, répandus dans les routes tortueuses de ce bois, tout était également à craindre pour elle. Elle marche, court à l'aventure....; tout-à-coup ses pieds heurtent une lance appuyée contre un arbre. Elle veut la saisir; une main la retient violemment....; un fer brille.... Almanza pouvait-elle deviner que c'était le redoutable cimeterre de Pédro!... Elle se met en défense : le plus affreux combat s'engage; se cherchant, se perdant, se retrouvant aussitôt, les deux combattants semblent également desirer de donner la mort, et peu s'inquiéter de la recevoir.... Ils se joignent enfin; ils s'attaquent, ils se poussent, à la faible clarté de la lune. Pédro, reconnaissant le panache ennemi, redouble d'efforts;

il va remporter une horrible victoire.... ; mais dans leur plus vif acharnement, le bruit de ce combat ayant porté l'alarme dans un poste voisin, ils entendent les soldats s'approcher en tumulte. Almanza craignant d'être entourée, forcée de se rendre, reconnue ; enfin, elle sacrifie sa vie, mais veut sauver sa gloire. Elle échappe à son adversaire, qui la poursuit, la cherche en vain, et la perd dans l'obscurité....... Errante au hasard, elle essaye de deviner le chemin qui la conduirait à la tente de Pédro.... Dans cette route incertaine, quelles pensées cruelles viennent l'accabler !... L'heure fatale approche ; arrivera-t-elle à temps pour sauver son amant. Elle hésite ; elle craint que les pas qu'elle va faire ne l'éloignent de cet objet si cher. O malheureuse ! elle ignore qu'elle le fuit, en voulant le rejoindre, que c'est à lui qu'elle cherchait à l'instant à per-

cer le sein, et que ce sont peut-être les moments perdus à ce cruel combat, qui vont lui coûter la vie. Invoquant le ciel et l'amour, elle suit enfin la route que son instinct et ses souvenirs lui tracent : tantôt elle précipite ses pas, tantôt elle les ralentit. Tout-à-coup elle croit s'apercevoir qu'elle s'égare : ses craintes, son trouble, son désespoir sont au comble; elle n'ose écouter; elle craint d'entendre sonner cette heure *cruelle* que la proximité de la ville porterait jusqu'à son oreille; enfin, l'horreur de sa position est impossible à peindre.... Pendant que son ame est déchirée par la lutte de l'espoir et de la crainte, celle de Pédro n'est pas moins malheureuse. Furieux de voir son ennemi lui échapper, il le poursuit longtemps; enfin, l'idée de son devoir l'arrête. Il calcule que son poste peut être attaqué, puisqu'il a trouvé un adversaire aussi près du camp.

Il frémit de ne pas arriver à temps pour le défendre, et retourne à sa fatale redoute avec rapidité. Hélas! le sort barbare conduit sans obstacle la victime vers le danger qui l'attend, et retient les pas de celle qui veut l'en arracher. Enfin, après une course longue et pénible, un hasard heureux conduit Almanza près des tentes de Pédro : l'épaisseur et la profondeur du bois avaient seuls rendu ses pas incertains....; les feux du camp l'éclairent. Elle s'approche : on l'arrête à la première enceinte par un signal de paix ; elle indique que ses projets n'ont rien d'hostile. Elle veut parler à Pédro : on court l'avertir; mais on la retient toujours à la tête des postes avancés. Ah ! combien ces délais nécessaires la font souffrir, l'agitent, la déchirent! Son cœur lui dit qu'il lui reste à peine un moment pour sauver Pédro.... Cette idée l'entraîne; elle s'échappe des mains

qui la retiennent, franchit les retranchements en s'écriant : Fuyez tous, malheureux, fuyez ! l'enfer est sous vos pas. Pédro ne peut l'entendre encore.... Elle court se précipiter dans sa tente, jette son casque, veut parler, et n'en a pas la force; elle tombe sans connaissance. Déja son amant est à ses pieds, la presse contre son sein, ne sent que son bonheur !... Mais le moment approche.... ; le transfuge espagnol, près de la mêche disposée dans un lieu caché, attend en silence, une torche à la main, le funeste signal. L'heure sonne; — le fanal s'allume ; c'est le flambeau de la mort. Il frappe les premiers regards d'Almanza, qui revient à la vie.... ; elle voit qu'à peine un instant lui reste. Viens, dit-elle, en s'enlaçant autour du corps de Pédro.... ; il n'est plus d'espoir! — reçois l'ame de ton amante.... — A ces mots elle colle ses lèvres brûlantes sur

les siennes.... — Surpris, enivré, il répond à ses transports par des baisers de flamme; mais le cordon enflammé se communique au bitume souterrain; une effrayable explosion déchire la terre, enlève la redoute en éclats; les deux amants, pressés dans les bras l'un de l'autre, s'anéantissent dans ces affreux débris, et leurs ames confondues s'échappent à la fois.

Au même instant les soldats maures fondent sur le camp espagnol; et, profitant du désordre que la terreur y répand, armés de feux, ils embrasent le camp en mille endroits à la fois : la flamme s'étend et dévore tout; une sinistre clarté chasse les ombres de la nuit, et semble vouloir éclairer à la fois le désespoir des Espagnols, la vengeance des Maures, et le courage d'Almanza.

NOTES.

EVE ET ADAM.

(*) Les rabius racontent une fable assez plaisante sur l'étymologie du mot *Eve*.

Eve, disent-ils, dérive d'un mot qui signifie *causer*. La première Femme prit ce nom, parce que, lorsque Dieu créa le monde, il tomba du ciel douze paniers remplis *de caquets*, et qu'elle en ramassa neuf, tandis que son mari n'eut le temps de ramasser que les trois autres.

Si l'on en croit quelques historiens orientaux, Eve eut une rivale.

« Adam, disent-ils, vécut deux cent trente ans avec une autre Femme appelée Lilith, qui avait été formée d'une terre impure; et les démons sont la funeste postérité de cet adultère. »

(*) Je dois une grande partie de ces notes aux recherches d'un anglais, traduites par M. de Cantwel.

Ils racontent une autre fable absurde, à laquelle la prophétie d'Enoch a donné quelque crédit.

« Caïn, après son crime, habita la vallée. La famille de Seth se distingua par ses vertus, et resta sur la montagne avec Adam. Mais, un jour, ayant vu des danses dans la vallée, les habitants de la montagne descendirent, et devinrent amoureux des Femmes de la vallée. Ils eurent commerce avec elles; de là, le mélange des vices et des vertus. » La prophétie d'Enoch, au contraire, représente les Femmes de la vallée si belles, que Dieu en confia la garde à des anges qui tout-à-coup devinrent amoureux. De cette union céleste et terrestre vinrent, dit-on, les géants qui faisaient leurs délices de chair humaine, et qui dépeuplèrent la terre, en peu de temps.

Dieu les fit précipiter, par les archanges, dans le grand abyme.

Une autre fable orientale dit que les anges rebelles déclarèrent la guerre à Dieu; qu'ils épousèrent les filles des mortels; que de cette union sortirent les démons, et que Dieu irrité de tant de crimes, résolut d'en purger la terre, par le moyen du déluge.

Mais dans toutes ces différentes versions, ce sont toujours les Femmes qui sont la cause de toutes ces calamités; ce qui explique le principe des anciens qui les calomniaient.

SUR LES PATRIARCHES.

Depuis le déluge, il se trouve une lacune dans l'histoire des Femmes, jusqu'au temps du patriarche Abraham.

Nos premiers pasteurs ne dédaignaient aucuns travaux. Gédéon et Amurath prêtaient la main aux travaux du ménage et de la culture. Pour bien recevoir les anges, Abraham alla lui-même prendre un veau dans ses troupeaux, le dépouilla, le remit à sa Femme pour le préparer. Les princes de l'antiquité prenaient les mêmes soins qu'Abraham, et les princesses faisaient la cuisine (Voyez Homère).

Les Femmes, dans ce temps, étaient chargées de moudre le grain. Comme les moulins n'étaient pas connus, c'était entre deux pierres que l'on écrasait le grain ; deux Femmes étaient employées à cet ouvrage, même du temps de Jésus-Christ. « Deux Femmes, « dit-il, seront occupées à moudre le grain ; « on prendra l'une, on laissera l'autre. »

La grande occupation des Femmes consistait aussi à filer ; elles se servaient de la quenouille et du fuseau.

Il paraît que les amusements des Femmes

comme je le dis dans le texte, étaient réduits à quelques danses, à quelques chansons. Plus on fait de recherches à ce sujet, plus on est en droit de croire que les Femmes étaient alors forcées à tant d'occupations, que la cessation du travail, les jours de repos, étaient leurs seuls plaisirs.

Les Femmes des patriarches allaitaient leurs enfants. Les concubines même suivaient aussi cet usage. Les Egyptiens, les Cananites, les Scythes, les Mèdes et les Persans adoptèrent cette méthode.

Les Hommes pouvaient alors répudier leurs Femmes, sans autre raison que leur *bon plaisir*. Ils avaient de plus le droit d'annuller tous les serments, vœux, engagements de leurs filles ou de leurs Femmes, pourvu toutefois qu'ils n'eussent pas été à portée de les entèndre prononcer; autrement, leur opposition devait se manifester au moment même; ou leur silence passait pour un consentement.

Rien ne prouve, mieux que ces coutumes, l'asservissement auquel les Femmes étaient réduites. On voit que leurs pensées, même leurs volontés secrètes, étaient soumises aux Hommes. Dans ces premiers temps d'ignorance, cette barbarie était plus excusable, que l'injustice des lois envers les Femmes, dans les siécles de lumière.

Les rabins aiment les origines fabuleuses. Ils prétendent que, pour obéir aux ordres d'Adam, Noé transporta le corps du premier père dans l'arche, et sépara par cette sainte barrière les Femmes et lès Hommes; de là, disent-ils, l'usage d'enfermer les Femmes.

On ne peut rien comprendre à ce nom *d'âge d'or* donné à ces premiers temps. Abraham et Isaac tremblaient toujours qu'on ne les assassinât pour avoir leurs Femmes; et le serment qu'ils faisaient faire à leurs voisins de ne pas attenter à leurs jours, ressemble peu à l'âge d'or.

SUR LES ANCIENS EGYPTIENS

ET LES CHINOIS.

A cette époque, les anciens Egyptiens sont les seuls peuples chez qui l'on trouve quelques traces d'étude et d'éducation. Les prêtres enseignaient les sciences, entr'autres, l'astronomie. Les Femmes, à ce que l'on croit, n'en étaient point exclues. Plusieurs prophétisaient d'après les songes et les prodiges qu'elles remarquaient dans les airs.

On croit que les anciens Egyptiens empêchaient leurs Femmes d'apprendre la musique, parce que, disaient-ils, « cet art relâche les ressorts de l'ame. » Les Israélites différaient sur ce point. Moyse cite souvent des chanteuses célèbres. Comme les Egyptiens étaient sages, et qu'ils avaient jugé à propos de confier plusieurs emplois aux Femmes, on ne peut douter qu'ils ne se fussent fort occupés de leur éducation.

Sans avoir de preuves sûres, il paraît que les Phéniciens et les Babyloniens sui-

vaient sur ce point le système des anciens Egyptiens.

En Chine, au contraire, on a lieu de croire que les Hommes se sont plus occupés à rendre leurs Femmes modestes, qu'à les instruire.

Il n'est point question dans l'histoire, des amusements des Egyptiennes. Sans doute, ils consistaient surtout en fêtes religieuses, où les Femmes portaient des fleurs, des guirlandes et des signes symboliques. Elles célébraient aussi, avec une grande pompe, le jour de leur naissance.

La polygamie n'était pas permise chez les anciens Egyptiens. Les vierges étaient protégées par la loi. Tout Homme qui violait une fille ou Femme libre, était puni par une opération douloureuse qui l'empêchait à l'avenir de se rendre coupable.

On croit assez généralement que les Egyptiens avaient plus de respect pour leurs reines, que pour leurs rois; et que dans les contrats de mariage, le mari promettait obéissance à sa Femme. Sans assurer ce fait, ce qui prouve plus que tout la considération des Egyptiens pour leurs Femmes, c'est la loi qui charge les filles et non les garçons de pourvoir à la subsistance de leurs pères et mères infirmes ou indigents.

Un fait se présente encore à l'appui de cette opinion. Lorsque Salomon épousa la fille de Pharaon, contre les lois ordinaires, il lui fit bâtir un palais particulier, et lui permit l'exercice particulier de sa religion; ce qui était directement contraire aux lois d'Israël.

Quelques peuples anciens faisaient peu de cas de la chasteté. On cite une loi de Babylone, par laquelle toutes les Femmes étaient obligées de se rendre au temple une fois en leur vie, et de s'y prostituer au premier étranger qui voudrait d'elles, et qui, pour la forme, leur présenterait une pièce de monnaie qu'elles étaient contraintes d'accepter. Quand une Femme n'était pas jolie, elle restait inutilement dans le temple; aucun étranger ne songeait à elle.

Voici un passage de l'Ecriture qui semble faire allusion à cette loi. « Les Femmes « qui, ceintes de cordes, sont assises « dans le passage, brûlent du *son* en guise « d'encens; mais lorsqu'une d'elles, re- « quise par un passant, se lève pour le « satisfaire, elle ne manque pas de repro- « cher à ses compagnes, qu'on ne les a « pas jugées digne de la préférence, et « qu'on n'a pas rompu leur corde. » *Livre de Baruel.*

La modestie est singulièrement honorée en Chine. Une Chinoise croirait manquer à toutes les règles de la pudeur, de montrer sa main nue. Toutes les lois tendent à faire respecter la vertu. La police ordonne aux Femmes prostituées de ne pas demeurer dans l'enceinte des grandes villes, pour ne pas scandaliser les Femmes vertueuses.

On trouve dans l'histoire des preuves incontestables de l'incontinence des Femmes. Phéron, successeur de Sésostris, premier roi d'Egypte, ayant perdu la vue, l'oracle prononça qu'il ne la recouvrerait, qu'en se frottant les yeux avec la salive d'une Femme qui n'aurait jamais manqué à la foi conjugale. Des milliers d'essais ne lui réussirent pas; enfin une vieille paysanne lui rendit ce service.

Un autre roi d'Egypte, nommé Chemmis, n'ayant plus de matériaux pour continuer une pyramide immense qu'il construisait, ordonna à sa propre fille d'accorder ses faveurs à tous ceux qui conduiraient une grosse pierre jusqu'à l'endroit où l'on bâtissait la pyramide. Les pierres arrivèrent en telle quantité, qu'il en resta suffisamment pour construire une petite pyramide, en l'honneur de la princesse qui les avait procurées.

Que ces anecdotes soient apocryphes ou non, comme les Egyptiens se servaient dans leurs contes de sens paraboliques pour corriger les vices, on voit, par le but de ceux ci, à quel point les mœurs étaient dépravées.

SUR LES GRECS.

Jamais les Grecs ne s'occupèrent avec soin de l'éducation de leurs Femmes. Dans l'Andromaque d'Euripide, Pélée reproche à Ménélas la mauvaise éducation d'Hélène. Mais ce défaut était général chez les Grecs, et la belle Hélène n'était pas la seule dans ce cas. Plus on observe leurs mœurs, plus on doit croire que les Grecs cherchaient plutôt dans les Femmes des êtres propres à donner à la patrie des enfants fortement constitués, que toutes les autres qualités par lesquelles ce sexe nous attache.

Ces peuples, les plus instruits de l'univers, se plaisaient à laisser croupir leurs Femmes dans l'ignorance.

Parmi les Femmes grecques, nous trouvons une exception à cette ignorance générale, tant il est vrai que ce sexe a montré, dans les temps même où l'on cherchait à l'annuller, des preuves non équivoques de ses grandes qualités.

Olvette, fille d'Aristippe, enseigna, de son temps, les sciences et la philosophie à son fils. Ce fils reçut pour cette raison un surnom qui signifie *disciple de sa mère*. A

Thèbes, la fameuse Corynne, surnommee la Muse lyrique, enleva cinq fois la palme au célèbre Pindare. Aspasie, noble Milésienne, instruisit Périclès.

Les Femmes grecques étaient communément occupées à des travaux de broderie et de filature; elles avaient un *ouvroir* attenant à leur appartement. Quand elles étaient modestes et point galantes, leurs époux les chargeaient de toute la dépense de la maison.

En Grèce, il existait une fête, pendant la célébration de laquelle, les Femmes avaient le droit de se saisir des vieux célibataires, de les traîner autour de l'autel et de les battre.

Les matrones de Lacédémone étaient très-célèbres pour l'éducation des enfants. Les guerriers et législateurs les plus renommés, se félicitaient d'avoir sucé le lait d'une nourrice de Lacédémone.

Pour que les appartements des Femmes grecques fussent moins abordables, on les logeait dans les endroits les plus élevés, sur le derrière des maisons. Tel était le réduit de la belle Hélène. Pénélope, dit-on, descendait de sa chambre, par une échelle. Quand les Femmes étaient devenues mères, elles avaient un peu plus de liberté; mais jusque-là leurs surveillantes ne les laissaient

point sortir (Voyez Menandre et Aristophane.).

Une Femme grecque qui perdait son mari tombait sous la tutelle de son propre fils. Elle ne pouvait, ni tester ni faire aucun acte qui ne fût signé de son tuteur.

On croit assez généralement que les lois de Solon accordaient à tous les jeunes grecs, beaux et fortement constitués, le droit d'habiter quelques jours avec les Femmes de ceux dont la figure et la faiblesse ne promettaient pas de beaux enfants à la patrie.

Les Spartiates, dans leur guerre contre les Messéniens, ayant juré de ne pas rentrer au sein de leurs remparts, que cette guerre ne fût terminée, et craignant que la population n'en souffrît, envoyèrent d'autres Grecs près de leurs Femmes pour remplir leurs devoirs. Sous d'autres rapports, les usages étaient plus favorables et moins injurieux pour les Femmes.

Longtemps, elles eurent le droit de voter dans les assemblées. Elles héritaient par partage égal avec leurs frères, ou de la totalité de la succession, si elles étaient seules; mais sous la clause dure d'épouser leur plus proche parent. Il est vrai que si ces parents étaient vieux et infirmes, et que, dans un temps déterminé, ils ne leur eussent pas donné d'enfants, elles avaient la liberté de faire un

autre choix. Cette facilité même prenait une teinte à la fois insultante pour les Femmes, et dégradante pour les mœurs.

Une chose remarquable, c'est que plus les Grecs devinrent célèbres, moins ils vécurent dans la société des Femmes.

En Grèce, les Femmes portaient fort long-temps le deuil, se refusaient tous les plaisirs pendant qu'il durait, et ne s'occupaient que de déposer chaque jour quelques nouvelles offrandes sur la tombe de leurs époux. Elles se coupaient les cheveux et les brûlaient sur le bucher funèbre. On les voyait courir les rues, échevelées, et s'arracher le visage, avec toutes les expressions du désespoir.

Les Femmes grecques s'occupaient beaucoup de leur toilette. Les dames d'Athènes y passaient toute la matinée. Elles se lavaient le visage avec des eaux qui éclaircissaient le teint; elles se peignaient les sourcils, et mettaient un opiat sur leurs lèvres, dont l'éclat était admirable.

Les Grecs ayant peu d'occasion d'approcher des Femmes, employaient de singuliers moyens pour les instruire de leur passion: ils écrivaient leur nom sur le mur de leur maison; ils ornaient leur porte de guirlandes; ils y faisaient des libations de vin. Quand une Femme tressait à son tour une guirlande, elle était censée partager l'amour

qu'elle inspirait. Un Grec qui ne réussissait pas à plaire par ces moyens, employait *les filtres*. Les Thessaliennes passaient pour fort habiles dans l'art de les composer. Ces filtres étaient si forts, qu'ils troublaient la raison, et coûtaient quelquefois la vie. On se servait aussi d'une petite figure représentant l'objet aimé. On la plaçait devant le feu : il était convenu que plus la figure s'échauffait, plus le cœur de l'être aimé s'enflammait..... Quand un Grec parvenait à dérober quelque chose appartenant à la personne qu'il aimait, il l'enterrait à sa porte, et de ce moment, il se croyait sûr de lui plaire.

SUR LES ROMAINS.

La grandeur d'ame que plusieurs Romains montrèrent en différentes occasions, tenait essentiellement à leur éducation, qui tendait à leur inspirer l'enthousiasme des sentiments nobles et vertueux.

L'usage des bains fut constant dans Rome. D'abord, les Femmes s'y rendaient dans des endroits séparés. Bientôt après, les deux sexes s'y mêlèrent, les usages varièrent avec les mœurs.

Les Femmes romaines passaient toutes leur vie en tutelle comme les grecques. Les honneurs accordés, par les Romains, aux Sabines, n'étaient que le fruit de la reconnaissance, et n'eut qu'une influence passagère.

Le sénat, après la négociation entre les Romains et les Sabins faite par les Femmes, défendit de tenir aucuns propos obscurs devant elles; il ordonna de leur céder le pas sur la voie publique; leurs enfants furent distingués par une boule d'or qui pendait sur leur poitrine, et par la robe, appelée *prétexte*, qu'ils portaient à un certain âge.

Les Romains avaient droit de vie et de mort sur leurs enfants. En rendant la dot, ils répudiaient leurs Femmes à volonté.

Quelquefois les Romains accordaient à leur principal esclave le droit de châtier leurs épouses. L'empereur Justinien en est un exemple. Son premier eunuque osa menacer l'impératrice.

Les Romains paraissent avoir été tous inconséquents dans leur manière de traiter leurs Femmes; tantôt les honorant, tantôt les humiliant.

L'institution des *vestales* dans Rome est peut-être une des choses qui honorait le plus la vertu des Femmes.

Quand une vestale rencontrait un criminel allant au supplice, il obtenait sa grace, pourvu qu'elle jurât que la rencontre était accidentelle. Le censeur romain avait le droit d'examiner la conduite de tout le monde à Rome, et de punir les fautes des citoyens de tous les rangs, à l'exception des deux consuls, du préfet de la ville et de la plus ancienne vestale. Les principaux magistrats, les consuls mêmes, rencontraient-ils une vestale, ils étaient obligés de se détourner de sa route. La moindre injure à une vestale, était punie de mort. Les vestales étaient les seules Femmes dont on admettait le témoignage en justice. Leurs

prêtresses étaient prises pour arbitres des différends. On leur confiait la garde des testaments et des actes précieux des familles.

Les dames romaines partageaient les titres et les honneurs de leurs maris. Elles ne furent que peu-à-peu admises aux repas des Hommes.

L'empereur Héliogabale voulut que sa Femme eût voix dans le sénat. Bientôt après, il établit un sénat de Femmes, qui décidait des modes et des usages de tous genres.

Ce sénat ridicule finit avec son fondateur.

Presque tous les hommages que les Romains se plurent à rendre aux Femmes, appartenaient plus à l'estime qu'à l'amour.

Dans les premiers temps de Rome et dans les belles années de la république, les Romains faisaient un tel cas de la chasteté, que Manlius fut rayé de la liste des sénateurs, pour avoir embrassé sa Femme devant sa fille.

Ils méprisaient les Femmes galantes, et décernaient les plus grands honneurs à celles dont la vertu était sans tache. A l'époque de la corruption des mœurs, ils furent aussi ardents à contenir les vices qu'ils l'avaient été à couronner la vertu.

Les premiers Grecs, comme les premiers Romains, vivant loin des Femmes, gardèrent longtemps leur grossièreté sauvage. Les Romains durent à l'enlèvement des Sabines la première idée de se rapprocher des Femmes qui insensiblement adoucirent leurs mœurs.

La coiffure des dames romaines tenait beaucoup de celle que les Femmes portent à présent. Elles plaçaient dans leurs cheveux des épingles et des peignes, entourés de bagues, de pierres précieuses et de rubans blancs ou pourpres.

Il paraît que parmi les coiffures, qu'on distinguait, telle annonçait la vertu, la modestie, telle autre, la coquetterie, la débauche.

Les Femmes se servaient de tous les moyens possibles pour adoucir leur peau. La fameuse Popée, femme de Néron, employait tous les matins le lait de cinquante ânesses pour son bain.

Un auteur prétend qu'elle inventa une sorte de composition qui durcissait sur la peau, et qu'on enlevait facilement avec du lait. Ce fard, d'une blancheur éclatante, fut bientôt à la mode.

Les Femmes se servaient de laine très-fine pour leur tunique. L'usage du linge ne vint que sous les empereurs. Quant à la soie, elle fut longtemps si rare, que l'em-

pereur Justinien dit à son épouse, qui le priait de lui acheter un manteau de soie : *Je me garderai bien de troquer une livre de soie contre une livre d'or.*

Henri IV, contre l'avis du duc de Sully, établit avec beaucoup de peine les manufactures de soieries en France. Le goût de Gabrielle pour les soieries y contribua.

Le roi de France, Henri II, porta les premiers bas de soie qui aient paru en Europe, et la reine Elisabeth reçut, comme une grande curiosité, une paire de bas de soie noirs. Depuis, les soieries se multiplièrent infiniment.

SUR LES SAUVAGES.

Les Sauvages de l'Amérique voulant donner autant de courage aux Femmes qu'aux Hommes, attachent souvent le bras de leur fils et de leur fille, et les brûlant ensemble, examinent lequel des deux supportera le mieux la douleur. Communément, dit-on, c'est la fille qui l'emporte.

Chez tous les Sauvages, en général, le sort des Femmes est affreux. A la côte de Guinée, parmi quelques hordes sauvages, les Hommes ne permettent point à leurs Femmes de paraître devant eux sans se mettre à genoux.

On sait qu'en Circassie les parents élèvent avec soin leurs filles dans l'intention de les vendre.

Quelques tribus sauvages vendent aussi leurs filles aux étrangers.

Quand les Espagnols descendirent dans l'Amérique méridionale, les Femmes étaient si malheureuses, qu'elles coururent au devant d'eux, préférant l'incertitude de leur sort avec des étrangers, à l'horreur de leur situation au sein de leur pays.

On trouve chez les Hurons et les Iroquois un peu plus d'humanité pour leurs Femmes, et même quelques traces de respect pour les matrones. Chez les Natchez les Femmes parvenaient au commandement. Les Femmes arabes et tartares sont plus heureuses : elles aiment autant la parure que leurs maris la recherchent pour elles. Excepté son cheval, un Arabe vendrait tout pour acheter des bijoux à sa Femme.

Dans quelques parties de la côte de Guinée, les Femmes ont voix délibérative aux assemblées.

Dans la tribu des Pholéis, sur les bords du Niger, les Hommes font partager aux Femmes toutes les douceurs de la société.

Les Sauvages peuvent changer de Femmes; mais presque généralement, ils n'en ont qu'une à la fois.

Dans le nord de l'Amérique, ce sont les Femmes qui sont chargées du supplice des prisonniers de guerre. On ne peut se faire une idée de leur barbarie, surtout quand leur mari est mort dans le combat; il n'y a point alors de bornes à leur cruauté envers les prisonniers.

Dans les pays sauvages, où la chasteté des Femmes est une vertu nécessaire, elles sont inviolablement fidelles à leurs maris.

Leur vengeance est implacable; mais rien ne met des limites à l'effet de leur reconnaissance.

L'historien des Rouconiers de l'Amérique rapporte que lorsqu'une Femme est veuve, elle est obligée, pendant un an, de porter des vivres à la tombe de son mari; et après l'année révolue, de prendre ses os, de les laver, de les charger sur son dos, et de les coucher auprès d'elle. On a de la peine à croire à cette absurdité barbare.

SUR LES BARBARES.

Les Femmes des Scandinaves sont les premières qui, par leurs mœurs et leur instruction, jouirent en Europe d'une assez grande considération.

Chez les Druses du Mont-Liban, c'était les Femmes qui conservaient le dépôt des mystères et des préceptes que leurs livres contiennent.

Chez les Scythes, une loi condamnait les fils à partager le supplice de leur père. Les filles en étaient exemptes.

Les Femmes des Germains héritaient du trône. Les guerriers les plus redoutés ne dédaignaient pas de combattre sous les étendarts d'une Femme, et d'obéir à ses ordres.

Quand les Gaulois fuyaient devant l'ennemi, leurs Femmes se précipitaient à leurs pieds, et cette voix chérie les ramenait au combat.

Les Goths forçaient, par leurs lois, ceux qui débauchaient une vierge à l'épouser, si elle était du même rang que lui. Etait-elle d'une classe inférieure, le ravisseur était forcé de lui assurer une fortune.

Les Bretons avaient aussi la plus grande vénération pour leurs Femmes. Ils supportèrent toutes les vexations des Romains, jusqu'au moment où ceux-ci osèrent porter la main sur leurs reines et leurs vierges. Ce dernier outrage leur parut impossible à supporter; ils se révoltèrent.

L'autorité du mari chez les Germains était sans bornes. Lorsqu'une Femme était coupable d'adultère, l'époux faisait les fonctions d'accusateur, de juge et d'exécuteur; il avait le droit de rassembler la famille, de couper les cheveux à l'infidelle en sa présence; ensuite il la dépouillait, et la conduisait à grands coups de fouet au bout de la ville.

Chez les Angles, les lois avaient fixé le tarif des insultes et des injures. Celui qui insultait une vierge, payait le double de ce qu'il eût payé, s'il eût insulté un Homme du même rang.

La mythologie de l'antiquité fourmille de divinités femelles. Les Hébrenx adoraient la *reine du ciel*. Les Phéniciens, la déesse Artarté, les Scythes rendaient hommage à Appia, et les Scandinaves à Friga, épouse du grand Odin.

Au moment où les Barbares du nord, sans frein et sans mœurs, s'occupaient de conquêtes et de rapines, les Femmes étaient

enfermées plus par prudence que par jalousie; car elles n'osaient pas sortir sans craindre quelqu'outrage. Dès qu'une Femme avait un mari ou un amant, elle sortait sans crainte avec son défenseur. De là les premières idées de chevalerie par lesquelles la bravoure se dévouait à la beauté.

Chez presque tous les peuples du nord, les Femmes n'avaient nul droit aux successions : il paraît que, dans ce temps de barbarie, on ne croyait pas qu'un être faible pût posséder ce qu'il ne pouvait défendre. Cependant les Bourguignons et quelques autres, revinrent sur cette coutume.

Chez les Francs, quand un père voulait traiter sa fille comme son fils, il la menait devant le juge, et lui disait : « Ma chère « enfant, une coutume antique et barbare ex- « clut les filles de la succession de leur père; « mais comme je tiens également tous mes « enfants de la providence, je dois les aimer « également; en conséquence, ma chère « enfant, je déclare que ma volonté est que « vous partagiez également avec votre frère « dans ma succession. »

Chez les Scythes, les mœurs étaient moins corrompues que chez aucun autre peuple; cependant étant restés longtemps en Asie, pendant une expédition militaire, leurs Femmes ennuyées de leur absence, se dou-

nèrent aux esclaves laissés pour les garder. Les Scythes étant de retour, les esclaves voulurent disputer à leurs maîtres, et leurs propriétés et leurs Femmes. Le combat s'engagea ; il fut longtemps incertain. Les Scythes indignés de cette résistance, rattaquèrent les esclaves sans être armés ; mais avec des fouets et des bâtons. L'aspect seul des instruments, image de leur esclavage, intimida ces vils rivaux qui jetèrent leurs armes, et prirent la fuite.

SUR LES FEMMES EN ASIE.

PARTOUT, excepté en Asie, le sort des Femmes a varié. Dans ce pays, elles ont été et resteront sans doute à jamais esclaves.

De tous les peuples de l'Asie, ce sont les Persans qui sont les plus jaloux et qui traitent le plus sévèrement leurs Femmes, en ne leur laissant pas un moment de liberté.

Les Tarses laissent au moins leurs Femmes aller quelques heures aux bains; et selon leur rang, ils leur accordent les bijoux et les ornements qu'elles peuvent desirer; mais en Perse, l'esclavage est d'une rigueur extrême; il est vrai que, sous d'autres rapports, les Femmes n'ont point à se plaindre.

En Chine, l'empereur peut épouser la fille du plus obscur de ses sujets, et l'impératrice ne jouit pas moins que lui de tous les honneurs dus à son rang. Les Femmes, dans ce pays, ne peuvent, selon quelques auteurs, avoir aucune propriété. Cette loi, par son but, veut que le choix des Femmes se fasse par l'attrait de l'amour, et non par celui de l'argent.

Il paraît, d'après le récit de quelques voyageurs, que les Chinoises cachent beaucoup de galanterie sous un extérieur modeste.

Quoique les Bramines tiennent leurs Femmes dans une retraite rigoureuse, ils les traitent avec tant d'égards et de douceur, qu'elles imitent les mœurs pures de leurs époux.

Un voyageur prétend que dans l'île d'Otahiti, la polygamie étant défendue, les Hommes ont établi une société sous le nom *Darréoy*. Toutes les Femmes y sont en commun. Quand un enfant naît, on l'étouffe pour que sa mère ne puisse pas interrompre ses plaisirs. Si la tendresse pour son enfant la porte à vouloir le sauver, il faut qu'un des Hommes s'en déclare le père; mais l'Homme et la Femme sont chassés de la société.

Un usage ancien en Perse autorise la reine à obtenir du roi la demande qu'elle veut lui faire le jour de sa naissance. La reine Amestris exigea qu'on lui livrât une Femme qu'elle détestait; elle lui fit couper le nez, les seins, les oreilles, les lèvres, la langue, que des chiens dévorèrent en présence de la victime. Il est peu de pays où les mœurs des Femmes aient été plus dissolues qu'en Perse. Le règne d'Assuérus a passé, sous ce

rapport, tout ce que la débauche a de plus affreux.

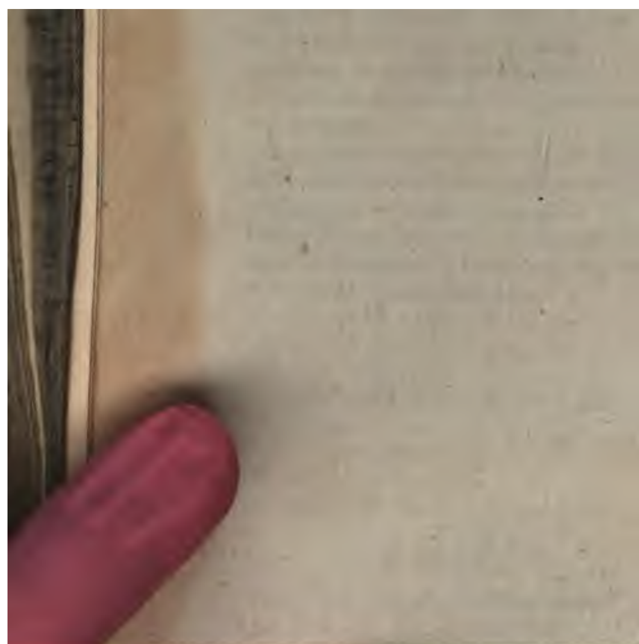
A Babylone, une loi ordonnait aux Femmes de se prostituer au moins une fois en leur vie. Il fallait qu'une Femme, couronnée de fleurs, se vendît au temple de Vénus, et attendît qu'un étranger consentît à jouir de ses faveurs.

Les fameuses danseuses de l'Inde, si connues sous le nom de *balliadères* ont le soin d'enfermer leurs seins dans deux espèces de boîtes d'un bois si fin qu'il suit les ondulations de la gorge, et l'empêche de s'affaisser sans blesser leur délicatesse.

FIN DU TOME PREMIER.

ERRATA.

Page 131, ligne 18, Démosthènes, *lisez* Leosthènes.

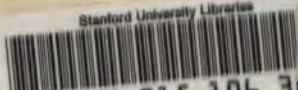




	DATE DUE		


Stanford University Libraries
3 6105 015 106 367





	DATE DUE		

